

RÓMAI FLORENCE ÉS A MAGYAR KIRÁLYFIAK

XIII. századi francia históriás ének



**RÓMAI FLORENCE ÉS A MAGYAR
KIRÁLYFIAK**

XIII. századi francia históriás ének

RÓMAI FLORENCE ÉS A MAGYAR KIRÁLYFIAK

XIII. századi francia históriás ének

Szerkesztette és az előszót írta Szabics Imre

Fordította Förköli Gábor
Gyuris Kata
Márkus Virág
Szabics Imre

ELTE Eötvös József Collegium
Budapest, 2015

A *Római Florence és a magyar királyfiak* magyar fordítása az alábbi kiadás alapján készült:

Florence de Rome, chanson d'aventure du premier quart du XIII^e siècle, publiée par Axel Wallensköld, Paris, Firmin-Didot, t. I-II, 1907-1909 (S.A.T.F.).

A fordítást Szabics Imre vetette össze az eredeti ófrancia szöveggel.

ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2015

Felelős kiadó: Dr. Horváth László, az ELTE Eötvös József Collegium igazgatója

Borítóterv: Egedi-Kovács Emese

Copyright © Eötvös Collegium 2015 © A szerző

Minden jog fenntartva!

A nyomdai munkákat a Komáromi Nyomda és Kiadó Kft. végezte

2900 Komárom, Igmándi út 1.

Felelős vezető: Kovács János

ISBN 978-615-5371-43-1

Tartalomjegyzék

INTRODUCTION

Synopsis.....	9
Sources	11
Le principe de la binarité antithétique	12
Les mésaventures de Florence.....	17
Les princes hongrois	18
Bibliographie	23

ELŐSZÓ

Szinopszis.....	25
Források	27
A bináris ellentétek elve	28
Florence hányattatásai.....	33
A magyar királyfiak.....	34

Introduction

Le sujet de la « chanson d'aventures »¹ *Florence de Rome*² révèle des similitudes frappantes avec le thème d'autres poèmes narratifs du XIII^e siècle comme la *Belle Hélène de Constantinople*, *Parise la Duchesse* faisant partie de la *Geste de Nanteuil* ou *La Manekine*, célèbre roman en vers de Philippe de Rémi. Ces œuvres dans lesquelles des rôles plus ou moins marqués sont remplis par de hauts personnages hongrois pour la plupart fictifs, ont le trait commun d'avoir pour héroïne une dame ou une jeune fille de haute naissance (impératrice, reine ou princesse) injustement accusée et persécutée – dont les malheurs et vicissitudes constituent en effet l'intrigue principale – jusqu'à ce qu'elle soit déclarée innocente et restituée dans ses droits à la fin du poème.

Synopsis

Moitié chanson de geste, moitié roman d'aventure, *Florence de Rome* présente le « romant » de la fille de l'empereur Oton de Rome. Le vieux Garsire, roi de Constantinople demande en mariage Florence, fille d'Oton qui la lui refuse. Garsire convoque aussitôt une armée immense pour faire la guerre à Rome. Pendant la guerre, deux princes hongrois, Esmeré et Milon, fils du roi Philippe de Hongrie, arrivent à Rome pour secourir Oton. Florence s'éprend du jeune chevalier hongrois Esmeré, dont la vaillance et la bravoure la comblent d'admiration. En voyant approcher la bataille décisive entre Grecs et Romains, Florence, pour éviter la défaite des siens, s'offre à épouser Garsire. Mais Oton refuse d'accepter l'offre de sa fille et exhorte ses hommes au combat en promettant sa fille avec son empire à celui qui se battra le mieux contre l'ennemi. Observant la bataille du haut d'une tour, Florence déclare son amour à Esmeré qui promet de le mériter par ses exploits. Les Grecs commencent à être refoulés

¹ Sur la définition de ce terme et son application à des gestes tardifs, voir W. W. KIBLER, « La "chanson d'aventures" », dans *Essor et fortune de la Chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, Actes du IX^e Congrès International de la Société Rencesvals, t. II, Modène, Mucchi Editore, 1984, p. 509-515.

² *Florence de Rome, chanson d'aventures du premier quart du XIII^e siècle*, pub. par A. Wallensköld, Paris, Firmin-Didot, t. I-II, 1907 et 1909, (S.A.T.F.).

lorsque l'empereur de Rome est blessé à mort d'une flèche. Avant de mourir, il donne la main de Florence et son empire à Esmeré, ce qui provoque la jalousie de Milon. Ayant appris la mort d'Oton, les Grecs lancent une nouvelle attaque contre les Romains qui se défendent courageusement. Florence décide alors de prendre pour mari un brave chevalier qui puisse vaincre les Grecs. Elle voudrait bien épouser Esmeré, mais comme il a disparu dans le dernier combat, elle se résout à prendre Milon pour mari, mais celui-ci lui demande un délai de réflexion. Quand Esmeré libéré par Garsire rentre à Rome, Florence lui fait la même proposition et Esmeré, lui, accepte avec plaisir de l'épouser. Florence et Esmeré fêtent leur mariage et le prince hongrois devient empereur de Rome tandis que Milon songe à la vengeance.

Esmeré réunit ses hommes pour lancer une attaque décisive contre les Grecs, et il demande à Milon de se rendre à Rome avec cent chevaliers pour garder l'empire et protéger la reine Florence pendant son absence. Milon juge le moment venu pour accomplir sa trahison : il réussit à corrompre les cents chevaliers pour qu'ils disent à Rome qu'Esmeré, mortellement blessé, a laissé à Milon l'empire et sa femme. Mais Florence ne croit pas à l'imposture et refuse catégoriquement d'épouser Milon. Entretemps, Esmeré remporte une victoire sur Garsire à Constantinople, et retourne à Rome, emmenant avec lui Garsire. Florence, dans sa joie, envoie Milon à la rencontre de son frère, mais arrivé devant Esmeré, il accuse Florence d'adultère avec un de ses chevaliers. Celui-ci arrive au même moment et l'imposteur sera démasqué. Ayant appris la perfidie de son frère, Esmeré veut tuer Milon mais sur les demandes de ses chevaliers et de Garsire, il se contente de l'expulser de son empire.

Milon n'obéit pas à son frère et parvient à forcer Florence à quitter avec lui le territoire de l'empire. En route, Milon, poussé par ses désirs amoureux, fait de multiples essais pour obtenir l'amour de Florence. Comme elle ne cède pas aux désirs du prince, celui-ci la frappe dans son accès de colère et l'attache à un arbre. Ayant entendu ses cris, le châtelain du Château-Perdu chassant dans la forêt la détache et la conduit à son château. Cependant Milon se réfugie chez le seigneur d'un autre château et commence à avoir des remords. À Château-Perdu, Florence faillit devenir la victime de la vengeance d'un chevalier amoureux qu'elle a éconduit, et le lendemain matin elle ne peut sortir saine et sauve du château qu'avec une grande difficulté.

La jeune reine de Rome arrive au bord de la mer où elle tombe sur deux bandits qui la vendent à un capitaine marchand d'esclaves. En pleine mer, le capitaine veut abuser de Florence qui lui résiste et implore le secours de Dieu. Une grande tempête éclate alors qui fait chavirer le navire, mais Florence est

sauvée. Elle arrive au pied d'un rocher, surmonté d'une abbaye, appelée Beau Repaire, où elle entre. Pendant que Florence entrait à Beau Repaire, Esmeré tomba malade : dans une guerre il avait été blessé à la tête par une flèche que le médecin n'avait pu retirer de son crâne. Après que Florence eut guéri par ses prières une jeune religieuse malade, le bruit de cette guérison miraculeuse commença à attirer à Beau Repaire une foule de malades. C'est ainsi qu'arrivent dans l'abbaye Milon, devenu lépreux à cause de son crime commis envers son frère et sa belle-sœur, ainsi que le capitaine et les bandits malveillants, tous devenus paralytiques. Finalement, Esmeré y vient lui aussi et l'abbesse apprend à Florence que le roi de Rome est arrivé à Beau Repaire. Le lendemain Florence fait appeler tous les malades : Milon, les bandits et le capitaine de navire. Elle leur demande de confesser publiquement leurs péchés et ils seront guéris. Puis elle guérit aussi Esmeré qui a la joie immense de retrouver son épouse perdue. Ils retournent aussitôt à Rome, où leur naîtra un fils, Oton de Spolète.

Sources

A. Wallensköld, éditeur de *Florence de Rome*, considère la chanson comme une des versions nombreuses d'un conte d'origine orientale qu'il appelle le *conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère*³. Selon lui, il « se distingue de tous les autres contes de femmes persécutées et à la fin réhabilitées (Geneviève de Brabant, Berthe, Sebile, la Belle Hélène, la Manekine, etc.) par ces deux traits caractéristiques : 1) le premier [...] prétendant rebuté est le frère du mari, et 2) les persécuteurs de l'héroïne, châtiés par des maladies, sont guéris par leur victime elle-même, après qu'ils ont confessé leurs méfaits. »⁴

L'éditeur de la chanson fait remonter ce conte à un type de contes de l'Inde ancienne, qui se retrouve notamment dans la collection de contes *Touti-Nameh* d'un certain Nakhchabi, du premier tiers du XIV^e siècle. Il suppose que celle-ci est un remaniement d'un *Touti-Nameh* antérieur, adaptation plus ou moins fidèle, faite probablement au XII^e siècle, d'un recueil de contes sanscrits perdu (qu'il identifie avec le « descendant appauvri » *Soukasaptati* ou *Les soixante-dix contes d'un perroquet*), qui devait, en fin de compte, être la source

³ Il a fait l'analyse détaillée de ce type de conte dans son étude « Le Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère », *Acta Societatis Scientiarum Fennicæ*, t. XXXIV (1907), n° 1.

⁴ *Florence de Rome*, éd. cit., p. 105-106.

de toutes les autres versions, ainsi de celles qui figurent aussi dans les *Mille et une Nuits* et les *Mille et un Jours*⁵.

Les versions occidentales du conte, représentant soit la tradition littéraire, soit la tradition orale, qui ont dû apparaître en Europe vers la fin du XI^e siècle⁶, contiennent deux faits communs : d'une part, l'emprisonnement du beau-frère ; d'autre part, le mari est toujours un haut parsonnage, empereur ou roi. Ces deux traits supplémentaires prouvent que les versions occidentales proviennent d'une source commune, d'une version orientale quelconque. Néanmoins, l'éditeur de *Florence de Rome* ne donne pas d'explication satisfaisante à la question de savoir par quelle(s) voie(s) le conte oriental servant de source à notre chanson a pu parvenir à l'Occident vers la fin du XI^e siècle.

Le principe de la binarité antithétique

La « chanson d'aventures » se divise en deux parties distinctes : la première présente tous les critères d'une chanson de geste traditionnelle, dont le noyau épique est constitué principalement des batailles acharnées entre les guerriers des deux monarques, quoiqu'elle reste peu originale quant à l'usage poétique des ressorts caractéristiques du genre épique (préparatifs à la bataille, description détaillée des armées, des armes et armures chevaleresques, combats singuliers, vaillants coups d'armes, etc.).

La seconde partie, qui suscite plus d'intérêt et retient davantage notre curiosité, raconte les tribulations que Florence connaîtra après qu'elle aura dû quitter, malgré elle, Rome et son époux. C'est à partir de là que la chanson de geste glisse, par les éléments romanesques et merveilleux toujours plus nombreux, dans le registre de la « chanson d'aventures » ou le « roman d'aventures ».

Ce qui relie cependant les deux parties divergentes de l'œuvre, c'est la valorisation conséquente du principe que nous appellerons le *principe binaire antithétique*.

Dès le début, on voit apparaître l'opposition permanente du *Bien* et du *Mal*, entités fondamentales de l'éthique et de l'esthétique médiévales, qui traverse, du commencement jusqu'à la fin, tout le poème. C'est dire que la chanson se fonde, quant à son essence thématique et morale, sur le contraste et la lutte constante

⁵ *Ibid.*, p. 107-109. « En somme, les différentes versions orientales, parmi lesquelles il faut naturellement ranger aussi les versions juive, basque et grecque, [...] peuvent facilement, malgré toutes leurs divergences partielles, être ramenées à une source commune orientale, qui était peut-être précisément un conte du *Soukasaptati* perdu. » (p. 111-112.)

⁶ *Ibid.*

d'actants dont certains sont susceptibles d'éveiller, par leur attitude valeureuse et leurs bienfaits, la sympathie de l'auditeur ou du lecteur tandis que les autres sont présentés par l'auteur comme leurs opposants peu honnêtes, voire malfaisants.

C'est l'aspect antithétique en question qui ouvre la chanson lorsque l'auteur anonyme oppose le roi de Constantinople, qui « *mout fut viaus et frelles et chenuz et usez,/ Qu'il ot [...] cent cinquante ans passez* » (vv. 73-74), à la jeune princesse de Rome d'une beauté ravissante et d'une courtoisie et d'une sagesse exceptionnelles :

*El fu cortoise et sage et de grant nobleté
Et si fu bien letree, pleine d'umilité,
Et dou cors des estoiles sot a sa volenté,
De toz les elemenz, quan qu'en furent trové.
[...]
Et quant elle parole, tot le mont vient a gré,
Et cil que bien l'esgardent sont si enluminé,
Qu'el ot la char plus blanche que n'est flor en esté,
Les iaus vairs en la teste, le vis frois coloré,
La boche petitete, le menton acesmé. (vv.49-61)*

Le contraste est si frappant entre la vieillesse de Garsire et la jeunesse de Florence qu'il laisse prévoir le futur conflit des deux empires et anticipe en quelque sorte sur la guerre féroce qui ne tardera pas à éclater entre eux.

Au demeurant, dans le fait que le vieux roi de Constantinople se met à convoiter irrésistiblement la jeune et belle princesse de Rome, on peut voir, une fois de plus, l'actualisation poétique d'une ancienne croyance qui se retrouve aussi dans d'autres poèmes du Moyen Âge, comme par exemple dans la *canço IX* de Guilhem de Peitieux⁷. Garsire, accablé sous le poids de son âge,

⁷ Déjà le comte de Poitiers vieillissant espérait rajeunir et « rafraîchir le cœur » au contact de sa jeune amante, la Maubergeonne, comme il l'avoue dans sa *canço Mout jauzens me prenc en amar* :

*[...]
A mos ops la vuelh retenir,
Per lo cor dedins refrescar
E per la carn renovellar,
Que no puesca envellezir. (vv. 33-36)*

(Je la veux garder pour mon profit,
Afin de rafraîchir le cœur au fond de moi
Et pour renouveler ma chair
Au point qu'elle ne puisse vieillir.

– trad. Jean-Charles Payen, dans *idem, Le Prince d'Aquitaine. Essai sur Guillaume IX, son œuvre et son érotique*, Paris, Honoré Champion, 1980, p. 117-118.)

veut épouser avant tout Florence pour pouvoir récupérer sa force et se « rafraîchir » le corps par les baisers et la tendresse convoités de la jeune fille :

*Alez moi por Florence et si la m'amenez !
Je vuel estre de lé basiez et acolez,
Et en sa belle brace soit mes cors repousez,
Si gerra ovec moi, si en ferai mes grez,
Si me tatonnera les flans et les coutez ;
Gemès d'autre proesse n'iert mes cors alosez. (vv. 111-116)*

Quand le narrateur omniscient raconte pour la première fois les vicissitudes que les deux princes hongrois ont dû subir après la mort de leur père, le roi Philippe de Hongrie, il ne manque pas de souligner leur caractère opposé, la prouesse et la loyauté du cadet Esmeré ainsi que la félonie de l'aîné Milon. En plus, les deux frères sont opposés même à leur mère qui les rejette cruellement pour épouser « *maugrei sa baronnie* » un grand seigneur peu après la mort de son premier mari.

*Le meneur faisoit il Esmeré apeler ;
Mout fut prouz et leaus et bons a doctriner
Et, quant plus crut li enfes, et plus se voust pener
De fere bien toz diz por fere soi amer.
Li ainznez ot nom Mile, ensi l'oi nomer ;
Mès forment estoit faus et de mavès pencer,
Toz tens afelonni, quant il dut amander ;
Mout sot bien durement un prodome afoler,
Onc ne pot ses semblances a nul bien atorner. (vv. 685-693)*

La vaillance chevaleresque et la courtoisie d'Esmeré sont rendues manifestes par des représentations héraldiques aussi : par un lion d'or, symbole traditionnel du courage et de la prouesse et signifiant même, en l'occurrence, la haute naissance du prince hongrois, et une colombe blanche, symbole de la franchise et de la pureté de l'âme. Aussi l'auteur ne tarde-t-il pas à expliciter le sens précis des figures emblématiques peintes sur l'écu d'Esmeré :

*Li leonciaus desoz de l'emfant senefie
Que il doit estre frans de par chevalerie,
Envers son anemi plainz de grant felonnie,
Et li colombiaus blans douçour et cortoisie,
Et que vers son ami mout forment s'umelie. (vv. 707-711)*

Le caractère diamétralement opposé des deux frères est signalé pour le public médiéval aussi par les noms transparents qu'ils portent : *esmeré*, participe passé du verbe *esmerer*, 'purifier', 'affiner' (lat. pop. **exmerare*, du lat. cl. *merus*, 'pur') signifie à la fois 'épuré' et 'gracieux', 'distingué'⁸ dans les œuvres littéraires d'ancien français. Le nom *Milon* par contre était régulièrement employé, ainsi que les noms *Ganelon* et *Macaire*, à désigner des personnages félons et traîtres dans les chansons de geste et romans du Moyen Âge⁹.

L'auteur développe longuement et à maints endroits le motif antithétique des « frères ennemis » qu'il a dû puiser tant dans la tradition littéraire du Moyen Âge remontant à l'antiquité (voir les tragédies de Sophocle et d'Euripide ainsi que la *Thébaïde* de Stace et le *Roman de Thèbes*) et reprise, quelques siècles plus tard, par la tragédie classique *La Thébaïde ou Les Frères Ennemis* de Racine, que dans un certain type de contes populaires médiévaux. Dans ces derniers, le frère cadet est également exposé à la jalousie et à la malveillance du (des) frère(s) aîné(s), et devra surmonter nombre de difficultés et de dangers, créés principalement par son (ses) frère(s), avant d'atteindre son but, par exemple, triompher d'un adversaire ou d'un monstre redoutable et obtenir la main et le royaume d'une belle princesse.

La construction de notre chanson d'aventures suit essentiellement ce schéma « folklorique » – les succès de guerre d'Esmeré et, parallèlement à ceux-ci, son bonheur individuel sont constamment retardés et « dérouterés » par les manœuvres malhonnêtes de son frère aîné – à cette différence près qu'au motif principal vient s'ajouter un motif parallèle, celui de l'odyssée féminine : les voyages forcés et les péripéties de l'héroïne, provoqués, du reste, également par les machinations de Milon.

En fin de compte, on remarquera l'amplification redoublée du motif de la binarité antithétique dans *Florence de Rome*, ce qui veut dire que par l'intégration du motif complémentaire de la femme [...] convoitée par son beau-frère, l'opposant principal du protagoniste masculin deviendra progressivement celui de l'héroïne aussi encore qu'il aspire au début à en être l'adjuvant.

Les manœuvres du frère-opposant, dirigées contre son rival et l'épouse de celui-ci, sont multiples.

Pendant le premier combat des Grecs et des Romains, Milon, jaloux de l'ascendant que, par sa vaillance, Esmeré a sur l'empereur Oton, accuse de

⁸ A. J. Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, Larousse, 1970, p. 256.

⁹ Voir E. Sauerland, *Ganelon und sein Geschlecht im altfranzösische Epos*, 1886, p. 39-41. Cité par A. Wallensköld, éd. cit., p. 32.

trahison son frère, qui s'est battu héroïquement, et a même sauvé l'empereur de Rome, et veut faire croire à celui-ci qu'Esmeré, attaqué par une multitude de Grecs et disparu dans la mêlée, a passé au camp de l'ennemi. Cependant, en narrateur avisé, l'auteur se hâte de lever le doute sur l'attitude du prince cadet et dénonce, par une antithèse frappante, l'acte perfide du frère aîné :

*Signors, mout par fu Milles plainz de grant fauceté,
Quant il envers son frere par a si mal erré,
Mès Esmerez fu proz, s'ot le cors acesmé,
N'ot mellor chevalier en la crestienté ;
S'il fu proz a cheval, a terre ot grant fierté. (vv. 1567-1571)*

Cependant Milon pourrait être, malgré sa rivalité avec Esmeré, l'adjuvant de Florence car, quoique le roi Oton ait exprimé avant de mourir, son désir qu'Esmeré obtienne Florence et son empire, la princesse de Rome est prête à épouser Milon afin de sauver l'empire¹⁰ (entretemps, Esmeré a été fait prisonnier par les Grecs). Mais Milon, incapable de se débarrasser des traits négatifs de son caractère, par orgueil, offense Florence en demandant à réfléchir, et devient de la sorte définitivement son adversaire¹¹.

Poussé par le désir de vengeance, il continue à intriguer et à comploter à la fois contre Florence et Esmeré qui, libéré par Garsire, n'a pas hésité à épouser la princesse de Rome. Pour s'emparer de l'empire, Milon commet la haute trahison de faire répandre la fausse nouvelle de la mort d'Esmeré poursuivant les guerriers de Garsire, et pour comble de son méfait, il cherche à semer la discorde entre son frère et Florence en accusant celle-ci d'adultère avec l'un des chevaliers d'Esmeré.

Outre la vaillance chevaleresque, la courtoisie parfaite d'Esmeré s'oppose également à la conduite félonne de Milon lorsque le prince généreux pardonne deux fois même à son frère perfide. D'abord, pour son imposture d'avoir voulu faire croire aux Romains que leur empereur « mourant » lui avait laissé l'empire et sa femme ; ensuite, quand Milon accuse Florence d'adultère avec Agravain et tue celui-ci pour le faire taire.

¹⁰ *« Se tant avez de cuer et vos si vos sentez
Que vos puisiez rois estre de Romme coronez,
Que par vos peüst estre maintenez cest regnez,
Je n'en sai autre choze, mès mon cors recevez ;
Je vos ferai seignor de totes mes cité. » (vv. 2168-2172)*

¹¹ Vv. 2177-2182.

Les mésaventures de Florence

La lutte quasi métaphysique du Bien et du Mal s'amplifie dans la partie « romanesque » de la chanson de geste. Les malheurs de Florence, séparée de son mari et de son empire par Milon, vont s'accroître quand, à la suite d'une gradation rhétorique, elle devra supporter toute seule non seulement les affronts de Milon, mais aussi ceux des opposants secondaires comme Macaire, Clarembaut ou le capitaine malhonnête.

En effet, le « *romant* » de Florence se compose d'une série de mésaventures qui se succèdent, dans cette partie du poème, aux exploits guerriers d'Esmeré et de ses chevaliers. Le contraste asymétrique des bravoures du prince hongrois et des péripéties et malheurs que doit subir l'impératrice de Rome pendant sa migration forcée est d'autant plus marqué que tandis qu'Esmeré peut sortir, grâce à sa prouesse, presque toujours vainqueur des situations pleines de dangers mortels, Florence est effectivement réduite, malgré la force de son âme et sa foi ferme en Dieu, à la passivité, à l'incapacité de faire face aux périls graves et aux souffrances tant physiques que psychiques. Comparée au dynamisme et à l'esprit inventif par lesquels la protagoniste de la chantefable *Aucassin et Nicolette* cherche à éviter les mauvais tours du destin¹², Florence de Rome supporte plutôt passivement et sans trop de résistance les coups de Fortune.

Face aux attaques d'adversaires nombreux, elle ne peut se fier qu'à la Providence. Aussi prie-t-elle dévotement Dieu qui semble l'écouter et lâche des bêtes sauvages sur Milon qui ne cesse de torturer Florence, et une tempête qui brise le navire du capitaine parjure mais épargne la jeune impératrice pour qu'elle puisse trouver refuge dans l'abbaye de Beau Repaire. Le contingent merveilleux vient aussi à la rescousse de Florence lorsque l'agrafe miraculeuse la protège contre les tentatives amoureuses de Milon¹³.

Les tourments prolongés de Florence, qui rappellent ceux de Berthe aux grands pieds, d'Hélène de Constantinople, de Parise la duchesse et surtout de Joïe, héroïne de *La Manekine* de Philippe de Rémi, ne paraissent pourtant

¹² Sur ce sujet voir Imre Szabics, « Amour et prouesse dans *Aucassin et Nicolette* », dans *ET C'EST LA FIN POUR QUOI SOMMES ENSEMBLE. Hommage à Jean Dufournet*, t. III, Paris, Honoré Champion, 1993, p. 1341-1349.

¹³ *Mout grant miracle i a nostres sires mostree
Et la saintime noche qu'el ot au col fermee,
Que d'or et de jagonces fu fete et tresgitee ;
Mès une pierre i ot que mout fu alosee :
Por quoi el l'ait sus li, ja n'iert desvirginee. (vv. 4075-4079)*

pas être motivés par le seul « hasard romanesque ». Selon l'intention quelque peu didactique de l'auteur, par son martyre, Florence de Rome a dû racheter les péchés de ses persécuteurs ignobles. Sous un autre aspect, le martyre de Florence est récompensé de facultés extraordinaires, miraculeuses dont elle peut faire preuve dans le milieu religieux de l'abbaye de Beau Repaire. Accueillie avec grands égards par les religieuses de l'abbaye portant un nom à sens transparent, elle guérit d'abord par reconnaissance une nonne malade, puis, en faisant acte de miséricorde, guérit ses persécuteurs mêmes, punis par Dieu de diverses maladies, dès qu'ils sont prêts à confesser publiquement leurs crimes. Cette guérison miraculeuse touche aussi, on peut s'en douter, l'esprit et le moral des malfaiteurs. Mais Esmeré de Hongrie, blessé à la tête dans un dur combat mené contre l'ennemi, bénéficie lui aussi du don guérisseur de Florence.

Ce dernier fait prouve, en définitive, le triomphe de la « justice latente » du « *romant* » de Florence : ce que son premier opposant, le vieux roi Garsire n'a pas pu obtenir de force – la bienveillance et l'amour guérissant de la jeune princesse – est accordé de bon cœur au vaillant Esmeré de Hongrie.

Les princes hongrois

La divergence fondamentale de la conduite des deux princes hongrois tout le long du poème permet aussi de percevoir les regards que l'auteur anonyme porte sur la Hongrie de l'époque. Ces regards sont bien favorables lorsqu'ils se jettent sur le roi Philippe de Hongrie (qui est, de même que le roi Garsire de Grèce ou l'empereur Oton de Rome, un personnage littéraire fictif) et son fils cadet Esmeré, qui est « le meilleur chevalier » de la chrétienté comme l'affirme l'auteur à plusieurs reprises.

*A cel ancien tens, seignors, n'estoit il mie
De tote nostre loi de la chivellerie
Nul mellor chevalier d'Esmeré de Hongrie. (vv. 1191-1193)*

Cependant, dès qu'il s'agit du frère aîné Milon, l'auteur parle un tout autre langage. Bien qu'il ne lui dispute la vaillance ni le courage pendant le combat, il ne manque jamais d'avertir le public de son mauvais caractère et de sa perfidie :

*Mout fu bon chevalier, bien pert a son blason :
Tot li ont detrenchié son escu au leon ;
[...]*

*Mès trestut cil que pencent que il soit loiauz hom
 Ne sevent qu'a ou cuer, car de tel cude l'on...
 Que mout par a de mal desoz son chaperon.
 Miles estoit mout genz et de belle façon,
 Mès el siecle n'avoit plus encrieme felon ;
 Encore fera il son frere traïson,
 Que n'oïstes si male en fable n'en chanson. (vv. 1837-1848)*

On a l'impression que l'opposition marquée des traits de caractère des princes hongrois peut traduire en quelque sorte le jugement contradictoire que l'auteur anonyme a formé sur les Hongrois surtout si l'on tient compte aussi de son avis défavorable concernant la mère des deux frères.

Quant à la réalité des personnages et toponymes hongrois figurant dans la chanson, on a vite fait de conclure qu'ils sont tous les produits de l'imagination et de la fiction poétiques. Comme nous l'avons dit plus haut, il n'avait jamais existé un roi de Hongrie appelé Philippe dont les fils étaient venus à la rescousse de l'empereur de Rome. Pour notre part, nous ne saurions ajouter foi à la conjecture de L. Karl selon laquelle le nom d'Esmeré de Hongrie serait identique soit au nom du roi Émeric de Hongrie (1196-1204) « qui fut aussi trahi par son frère »¹⁴, soit au nom du prince Aimeri (Imre), fils du roi saint Étienne et de Gisèle de Bavière¹⁵. Les équivalents français du prénom hongrois *Imre* sont aussi bien Émeric qu'Aimeri, et il est insuffisamment fondé de supposer, comme l'a fait L. Karl, un rapport étymologique entre le nom Esmeré et les équivalents français du prénom hongrois en question. Le nom Esmeré peut bel et bien être dérivé du participe *esmeré* ayant une valeur adjectivale (voir ci-dessus). Il n'est pas sûr non plus, comme L. Karl le pense¹⁶, que la vie ascétique et exemplaire du prince Imre ait pu servir de modèle à suivre pour l'auteur de *Florence de Rome* d'autant moins que le prince avait vécu deux siècles plus tôt et qu'Esmeré de Hongrie représente, contrairement à l'image « hagiographique » de saint Aimeri de Hongrie, un idéal de chevalier vaillant et combattant. On peut admettre tout au plus que l'auteur ne semble pas avoir inventé de toutes pièces le service que le roi de Hongrie avait autrefois rendu au roi de Grèce, contre lequel celui-ci a mis en liberté Esmeré lorsqu'il a été fait prisonnier par

¹⁴ Cf. L. Karl, « La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de geste », *Revue des Langues Romanes*, 51, 1908, p. 30.

¹⁵ L. Karl, « *Florence de Rome* et la Vie de deux saints en Hongrie », *Revue des Langues Romanes*, 52, 1909, p. 175-76.

¹⁶ *Ibid.*, p. 176.

les Grecs. On sait combien les premiers rois de la Maison d'Árpád veillaient aux rapports délicats et changeants qu'ils entretenaient avec l'empire de Byzance même après qu'Étienne I^{er} (saint Étienne) fut fait roi de Hongrie et ceint de la couronne envoyée par le pape Sylvestre II. On connaît également les mariages dynastiques entre la cour du *basileus* de Constantinople et la Maison d'Árpád (dont le plus notable fut celui de Piroska (Irénée), fille du roi Ladislas I^{er} de Hongrie, avec l'empereur Ioannés Comnène), et que plusieurs princes royaux trouvèrent refuge à la cour byzantine durant les luttes dynastiques pour le trône du royaume de Hongrie. Parmi les princes hongrois le futur roi Béla III, fils de Géza II, a passé neuf ans à la cour de l'empereur Manuel Comnène comme son beau-fils et son héritier désigné sous le nom d'Alexis¹⁷.

Quant à l'opposition des frères princiers hongrois, on rencontre des similitudes remarquables dans le processus de l'avènement de Béla III (1172-1196) au trône de Hongrie et dans celui d'Esmeré à la dignité de l'empereur de Rome. Béla-Alexis, qui, après la mort de son frère aîné, le roi Étienne III, fut invité par les grands seigneurs hongrois à quitter la cour du *basileus* pour occuper le trône du Royaume de Hongrie, devait faire face – tout comme Esmeré à celles de Milon – aux aspirations de son frère cadet Géza, appuyé par sa mère Euphrosine, veuve du roi Géza II, et par certains dignitaires du roi défunt Étienne III et faire des efforts considérables pendant plusieurs années pour l'écarter définitivement du trône et du pays¹⁸. On peut établir des parallélismes frappants aussi dans l'attitude de « prétendant » de Béla III et d'Esmeré de Hongrie. Ayant d'abord été impliqués dans les manœuvres politiques et militaires de la cour de Byzance, tous deux finissent par abandonner le service de la cause de l'empereur byzantin pour s'orienter vers une cour royale occidentale et y trouver de la renommée et une épouse : Esmeré se met au service de l'empereur Othon de Rome et, en tant que son héritier désigné, épouse sa fille Florence ; Béla III, après un premier mariage avec Anne de Châtillon, princesse d'Antioche, demande en second mariage Marguerite de France, fille du roi Louis VII et demi-sœur du roi Philippe-Auguste¹⁹.

¹⁷ Sur les rapports dynastiques byzantino-hongrois voir Gyula Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1970, et *idem*, « Les relations entre la Hongrie et Byzance à l'époque des croisades », *Revue d'Etudes Hongroises*, 1933, p. 304-308.

¹⁸ Voir Kristó Gyula – Makk Ferenc, *III. Béla emlékezete* [La mémoire de Béla III], Budapest, Magyar Helikon, 1981, p. 14-16, 59-60, 63-64.

¹⁹ Dans son traité *De Amore*, André le Chapelain apporte un témoignage précieux sur les préparatifs de ce mariage ainsi que sur l'état du Royaume de Hongrie et le personnage de Béla III. (*Andreae Capellani regii Francorum, De amore libri tres*, éd. E. Trojel. Copenhagen, 1892.

La fuite des princes hongrois de la chanson à la cour du roi d'Esclavonie après la mort de leur père ne repose sur aucune réalité historique d'autant moins que « l'Esclavonie », c'est-à-dire la Slavonie n'était pas un royaume indépendant mais une région frontalière, rattachée au Royaume de Hongrie à la fin du XI^e siècle par le roi Ladislas I^{er}, donc une partie intégrante de la Hongrie médiévale.

Il est toutefois acquis que pendant les XII^e-XIII^e siècles les relations entre la France et la Hongrie se multiplièrent à plusieurs niveaux. Non seulement des artisans et commerçants venaient de plus en plus nombreux des diverses régions de France en Hongrie mais des chevaliers mêmes s'établirent dans le pays, conséquence naturelle des relations matrimoniales entre les deux royaumes. (Parmi ces chevaliers, le champenois Sambuccus a donné le patronyme au village de Zsámbok, près de Budapest, et à la famille historique de Zsámboki.)²⁰ Il est connu que le roi Coloman (Kálmán) de Hongrie épousa la fille de Roger, duc de Normandie, que le roi Béla III eut pour femme en premier mariage Anne de Châtillon, et en second mariage, il épousa Marguerite de France, fille du roi Louis VII et demi-sœur du roi Philippe-Auguste. Ces mariages royaux furent sans doute précédés et suivis de nombreuses missions « diplomatiques » permettant aux seigneurs et clercs français de mieux connaître le « riche et exotique » pays de l'Europe centrale. Les deuxième et troisième croisades traversant le territoire du Royaume de Hongrie ont également contribué à ce que les Français prennent connaissance de la Hongrie de l'époque. Ces rapprochements dynastiques, politiques et culturels de plus en plus intenses entre les deux pays à la fin du XII^e et durant le XIII^e siècle ont dû avoir éveillé la curiosité des clercs et trouvères pour ce pays « exotique » et lointain²¹. Outre les rapports dynastiques, il faut tenir compte aussi de l'origine « pannonienne », bien connue en France, de saint Martin de Tours et surtout du culte très répandu dans le Nord de la France aux XIII^e-XIV^e siècles

p. 61–62.) Sur ce sujet, voir Emese Egedi-Kovács, *Le souvenir de Béla-Alexis dans la littérature française du XII^e siècle*. In : Erika Juhász (hgg.), *Byzanz und das Abendland: Begegnungen zwischen Ost und West* (Bibliotheca Byzantina 1.), Budapest, Eötvös József Collegium, 2013, p. 161-177, et Rajnavölgyi Géza, *Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie au XII^e siècle vu par André le Chapelain*. In : Emese Egedi-Kovács (réd.), *Dialogue des cultures courtoises*, Budapest, Eötvös József Collegium, 2012, p. 254.

²⁰ L. Karl, « La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de geste », *loc. cit.*, p. 29.

²¹ Voir Asztrik Gabriel, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-âge*, Budapest, 1944, p. 1-51 ; Dezső Pais, « Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád, I », *Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes*, 1-2, 1923, p. 15-26.

de sainte Élisabeth de Hongrie, fille du roi André II de Hongrie²², corroboré par la *Vie de Saint Elysabel, fille du roi de Hongrie* de Rutebeuf²³ et la *Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie*, œuvre d'un poète picard anonyme de la fin du XIII^e siècle²⁴.

Imre Szabics

²² Voir à ce sujet L. Karl, « *Florence de Rome* et la vie de deux saints de Hongrie », art. cit., p. 163-180.

²³ *Œuvres Complètes de Rutebeuf*, Edmond Faral & Julia Bastin (éd.), Paris, Picard, 1977, t. II, p. 60-166.

²⁴ Éd. par L. Karl, *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 34, 1910, p. 708-733.

Bibliographie

Éditions

Meyer Paul, « Notice sur un recueil manuscrit de poésies françaises appartenant à M. d'Arcy Hutton de Marske Hall (Yorkshire) », *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 8, 1882, p. 43-69.

Florence de Rome, chanson d'aventure du premier quart du XIII^e siècle publiée par A. Wallensköld, Paris, Firmin-Didot pour la Société des anciens textes français, 1909-1907, 2 t.

Édition en cours par Emmanuelle Poulain-Gautret.

Études

Armstrong Edward C., « A new claimant for the noche worn by Florence de Rome », *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, p. 131-140.

Beaussart François-Jérôme, « Héroïsme ou sainteté. Les versions religieuses et profanes de l'histoire de Florence de Rome », *PRIS-MA*, 16:1, 2000, p. 3-30.

Dougherty David M. et Ruby Christine, « *Florence de Rome* », *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, éd. Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Paris, Fayard, 1992, p. 450.

Grossel Marie-Geneviève, « Comparaison entre l'écriture de *La chanson de Florence de Rome* et le *Miracle de l'Impératrice* de Gautier de Coinci », *L'épique médiéval et le mélange des genres*, éd. Caroline Cazanave, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (Littéraires), 2005, p. 105-120.

Karl Louis, « *Florence de Rome* et la vie de deux saints de Hongrie », *Revue des langues romanes*, 52, 1909, p. 163-180.

Leverage Paula, *Reception and Memory: A Cognitive Approach to the Chansons de Geste*, Amsterdam et New York, Rodopi (Faux Titre, 349), 2010, 338 p.

Paris Paulin, « *Florence de Rome* », *Histoire littéraire de la France*, Paris, Firmin Didot, t. 26, 1873, p. 335-350.

Poulain-Gautret Emmanuelle, « La géographie épique de *Florence de Rome* », *Le souffle épique. L'esprit de la chanson de geste*, éd. Sylvie Bazin-Tacchella, Damien de Carné et Muriel Ott, Dijon, Editions universitaires (Écritures, 2011), p. 233-240.

Poulain-Gautret Emmanuelle, « Est-ce une faute que de s'en prendre à la reine ? Le cas de *Florence de Rome* », *La faute dans l'épopée médiévale. Ambiguïté du jugement*, éd. Bernard Ribémont, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Interférences), 2012, p. 75-88.

Régnier-Bohler Danielle, « Jumeaux par contrat », *Genre humaine*, 16, 1988, p. 173-187.

Stefanović Svetislav, « Die Crescentia-Florence-Sage. Eine kritische Studie über ihren Ursprung und ihre Entwicklung », *Romanische Forschungen*, 29, 1911, p. 461-556.

Szabics Imre, « "Chanson d'aventures" ou "chanson de mésaventures" : *Florence de Rome* », *Études de littérature médiévale*, éd. Katalin Halász, Debreceni Egyetem (Studia Romanica de Debrecen, Series Litteraria, 22), Debrecen, 2000, p. 157-172.

Walker Roger M., « From French verse to Spanish prose: *La chanson de Florence de Rome* and *El cuento del enperador Otas de Roma* », *Medium Ævum*, 49, 1980, p. 230-243.

Walker, Roger M., « *La chanson de Florence de Rome* and the international folktale », *Fabula*, 23, 1982, p. 1-18.

Wallensköld Axel, *Le conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère. Étude de littérature comparée*, Helsingfors, Imprimerie de la Société de littérature finnoise (Acta Societatis scientiarum fennicae, 36:1), 1907, 174 p.

Wallensköld Axel, « L'origine et l'évolution du *Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère (Légende de Crescentia)* », *Neuphilologische Mitteilungen*, 14, 1912, p. 67-77.

Wenzel Rudolf, *Die Fassungen der Sage von Florence de Rome und ihr gegenseitiges Verhältnis*, Marburg, Sömmering, 1890, 63 p.

Előszó

A *Florence de Rome*¹ című „kalandének”² tárgya szembetűnő hasonlóságokat mutat olyan XIII. századi elbeszélő költemények témájával, mint a *Belle Hélène de Constantinople*, a *Geste de Nanteuil* részét képező *Parise la Duchesse*, vagy Philippe de Rémi népszerű verses regénye, A *csonkakezű királylány*³ (*La Manekine*). Ezeknek a műveknek, melyekben magasrangú, többnyire fiktív magyar személyek többé-kevésbé jelentős szerepeket töltenek be, közös jellemzője, hogy főhősnőjük egy igazságtalanul megvádolt és üldözött előkelő származású hölgy, vagy kisasszony (császárné, királyné vagy hercegnő). Az ő balsorsa és hányattatásai képezik a cselekmény fő vonulatát, míg nem a szóban forgó hölgy a költemény végén ártatlanná nyilvánítatik és jogai visszaállítatnak.

Szinopszis

A félig geszta-ének, félig kalandregény *Florence de Rome* Ottó római császár leányának regénye. Az idős Garsire, Konstantinápoly császára feleségül kéri Florence-ot, de kikoszarazzák. Garsire nyomban hatalmas sereget toboroz, hogy háborút indítson Róma ellen. A háború alatt két magyar herceg, Esmeré és Milon, Fülöp magyar király két fia érkezik Rómába, Ottó segédelmére. Florence beleszeret Esmerébe, az ifjú magyar lovagba, akinek vitézsége és bátorsága csodálattal tölti el. Látva a görögök és rómaiak közti döntő ütközet közeledtét, Florence felajánlja kezét Garsire-nak, hogy megmentse övét a vereségtől. Ottó császár azonban elutasítja leánya ajánlatát és harcra buzdítja katonáit, az ellenség ellen legbátrabban küzdő lovagnak ígérve

¹ *Florence de Rome, chanson d'aventures du premier quart du XIII^e siècle*, kiad. A. Wallensköld, Paris, Firmin-Didot, t. I-II, 1907 és 1909, (S.A.T.F.).

² A kifejezésről és használatáról a késői gesztaénekekben ld. W. W. Kibler, „La "chanson d'aventures"”, in *Essor et fortune de la Chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, Actes du IX^e Congrès International de la Société Rencesvals, t. II, Modène, Mucchi Editore, 1984, 509-515.

³ ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2013 (ford. Förköli Gábor, Gyuris Kata, Polgár Tibor, Vargyas Brigitta).

leányát és birodalmát. Florence egy toronyból nézi a küzdelmet, majd megvallja szerelmét Esmerének, aki ígéretet tesz, hogy tetteivel kiérdemli azt. A görögök már-már visszavonulnak, amikor a római császárt halálra sebzi egy nyílvevő. Halála előtt Esmerének adja birodalmát és Florence kezét, s ezzel féltékenységet ébreszt Milonban. Ottó halálhírére a görögök újabb támadást indítanak a rómaiak ellen, akik bátran védekeznek. Florence elhatározza, hogy egy bátor lovagot választ férjéül, aki képes legyőzni a görögöket. Esmeré felesége szeretne lenni, de mivel Esmerének a legutóbbi csatában nyoma veszett, úgy dönt, hozzámegy Milonhoz, aki azonban gondolkodási időt kér a hercegnőtől. Amikor Garsire szabadon engedi Esmerét és az visszatér Rómába, Florence neki ajánlja a kezét, melyet Esmeré örömmel elfogad. Florence és Esmeré ünnepélyesen egybekelnek, a magyar királyfiból római császár lesz, Milon pedig mindeközben bosszút forral.

Esmeré összegyűjti a katonáit, hogy döntő csapást mérjen a görögökre, Milont pedig száz lovaggal Rómába rendeli, hogy őrizték a birodalmat és védelmezzék Florence királynőt, amíg ő távol van. Milon elérkezettnek látja a pillanatot árulása beteljesítéséhez: sikerül megvesztegetnie a száz lovagot, hogy elterjessék Rómában, Esmeré halálosan megsebesült, és Milonra hagyta a birodalmát és a feleségét. Ám Florence nem hisz a hazugságnak, és határozottan elutasítja Milon közeledését. Ezalatt Esmeré győzelmet arat Garsire felett Konstantinápolyban, és a fogságba esett Garsire-ral visszatér Rómába. Florence örömeiben fivére elé küldi Milont, aki azzal vádolja meg a királynőt, hogy házasságtörésen érte az egyik lovaggal. Abban a pillanatban azonban megérkezik a lovag, így a csaló lelepleződik. Testvére árulásáról értesülve Esmeré Milon életére tör, de lovagjai és Garsire kérésének eleget téve, végül megelégszik azzal, hogy száműzze a birodalmából.

Milon nem engedelmeskedik fivérének, és arra kényszeríti a királynőt, hogy vele együtt elhagyja a birodalom területét. Útközben Milon szerelmi vágyától hajtva több ízben is megpróbál Florence kegyeibe férkőzni. Mivel Florence nem enged a királyfi szenvedélyének, Milon dühében megüti, és egy fához köti. A kiáltásokat hallva, *Eltűnt Kastély* közelben vadászgató ura Florence segítségére siet, eloldozza, és várába vezeti a királynőt. Mindeközben Milon egy másik várúrnál talál menedéket, és felébred a lelkiismerete. *Eltűnt Kastély*ban Florence kis híján egy általa elutasított, szerelmes lovag bosszújának esik áldozatul, és másnap reggel csak nagy nehézségek árán tud ép bőrrel kijutni a kastélyból.

Róma ifjú királynője a tengerpartra érkezik, ahol két haramiával találkozik, akik eladják őt egy rabszolgakereskedő hajóskapitánynak. A nyílt tengeren

a kapitány erőszakoskodni kezd Florence-szal, de a királynő ellenáll neki, és Isten segítségéért fohászkodik. Óriási vihar tör ki, a hajó felborul, de Florence megmenekül. Egy szikla lábához sodródik, melyen egy apátság magasodik. Florence bemegy a kolostorba, melynek neve *Beau Repaire* (*Szép Menedék*). Miközben a királynő a kolostorban talál menedéket, Esmeré megbetegedik: egy hadjárat során a fejét megsebesítette egy nyílhegy, melyet az orvos nem tudott eltávolítani a koponyájából. Miután Florence imáival meggyógyított egy fiatal, beteg apácát, a csodálatos gyógyulás híre betegek tömegeit vonzza *Beau Repaire*-be. Így érkezik a kolostorba Milon, aki fivére és sógornője ellen elkövetett bűne miatt leprás lett, valamint a kapitány és a gonosz haramiák, akik pedig megbénultak. Végül Esmeré is eljön, és az apátnő tudatja Florence-szal, hogy Róma királya megérkezett *Szép Menedékre*. Másnap Florence maga elé hívja az összes beteget: Milont, a haramiákat és a hajóskapitányt. Arra kéri őket, hogy nyilvánosan vallják meg bűneiket, és akkor meggyógyulnak. Ezek után meggyógyítja Esmerét is, aki végtelenül boldog, hogy megtalálta elveszett hitvesét. Haladéktalanul visszatérnek Rómába, ahol fiuk születik: Spoletoi Ottó.

Források

A. Wallensköld, a *Florence de Rome* kiadója a művet egy számos változatban létező keleti mese egyik verziójának tekinti, melyet a *sógora által vágyott szemérmes asszony meséjének*⁴ nevez. Szerinte „minden más, hányatott sorsú, ám végül rehabilitált nőkről szóló mesétől különbözik (Geneviève de Brabant, Berthe aux Grands Pieds, Sebile, Szép Heléna, a Csonkakezü királylány, stb.), méghozzá a következő két tekintetben: az első kikoszorózott kérő a férj fivére, és a hősnő balsorsának előidézőit, miután meggyónták vétkeiket, ő maga gyógyítja ki a büntetésből kapott betegségekből.”⁵

A geszta-ének kiadója a mesét egy ősi, indiai mesetípusra vezeti vissza, amely egy bizonyos Nakhchabinak a XIV. század első harmadából származó, *Tutinama* című mesegyűjteményében található. Feltételezi, hogy ez utóbbi egy korábbi, szanszkrit meséket tartalmazó, elveszett gyűjtemény valószínűleg XII. századi, többé-kevésbé hű átírata (melyet Wallensköld az „elszegényedett leszármazottal”, a *Sukaszaptati*, avagy *A papagáj hetven meséje* című

⁴ A mesetípus részletes elemzését A. Wallensköld „Le Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère” c. tanulmányában találjuk, *Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, t. XXXIV (1907), n° 1.

⁵ *Florence de Rome, i. kiad.*, 105-106.

művel azonosít), amely végő soron az összes többi változat forrásaként szolgálhatott, így az *Ezeregy éjszaka* és az *Ezeregy nap*⁶ vonatkozó történeteinek alapjaként is.

A mese nyugati változatai, akár az irodalmi, akár a szóbeli hagyományt képviselik, Európában valószínűleg a XI. század végén⁷ jelentek meg és két közös vonást mutatnak: egyrészt a sógor bebörtönzését, másrészt, hogy a férj mindig magasrangú személy, császár, vagy király. Ez a két tényező bizonyítja, hogy a nyugati változatok azonos forrásból erednek, ami nem más, mint egy keleti változat. A *Florence de Rome* kiadója azonban nem ad kielégítő magyarázatot arra kérdésre, hogy milyen úton, utakon juthatott el az énekünk alapjául szolgáló keleti mese a XI. század végén Nyugatra.

A bináris ellentétek elve

A „kalandének” két jól elkülöníthető részre oszlik: az első rész a hagyományos geszta-ének minden kritériumának megfelel – középpontjában elsősorban a két uralkodó harcosainak ádáz ütközetei állnak –, mindazonáltal az epózi műfaj jellegzetes elemeinek költői használatát illetően kevés eredetiséget mutat (felkészülés a harcra, a lovagi seregek, fegyverek és páncélok részletes leírása, párbajok, csörték, stb.).

A második rész már több figyelmet érdemel: Florence hányattatásait meséli el, melyeket azután él át, hogy akarata ellenére el kellett hagynia Rómát és a férjét. A geszta-ének az egyre sokasodó regényes és csodás elemek által ezen a ponton csúszik át a „kalandének”, vagy „kalandregény” regiszterébe.

Ami mégis összekapcsolja a mű egymástól eltérő részeit, az az úgynevezett *bináris ellentétek elvének* következetes alkalmazása.

A mű első soraitól kezdve jelen van a *Jó és Rossz*, a középkori etika és esztétika két alapvető összetevőjének állandó ellentéte, mely elejétől a végéig átszövi a költeményt. Ez azt jelenti, hogy az ének maga, tematikus és morális lényegét tekintve a főszereplők szembeállításán és állandó harcán alapszik. A szereplők között számosan akadnak, akik vitézségük és/vagy jótéteményeik által felébredhetnek a hallgatóság vagy az olvasó rokonszenvét, míg más alakokat a szerző tisztességtelennek, sőt gonosznak mutat be.

⁶ *Uo.*, 107-109. „En somme, les différentes versions orientales, parmi lesquelles il faut naturellement ranger aussi les versions juive, basque et grecque, [...] peuvent facilement, malgré toutes leurs divergences partielles, être ramenées à une source commune orientale, qui était peut-être précisément un conte du *Soukasaptati* perdu.” (111-112.)

⁷ *Uo.*

Ez az antitézisen alapuló nézőpont adja a mű felütését, amikor a névtelen szerző Konstantinápoly császárárt, aki „*nagyon éltes, gyenge, ősz és fáradt volt, s [...] már elmúlt százötven éves*”, az elbűvölően szép, kivételesen kifinomult és művelt, fiatal római hercegnővel állítja szembe:

*El fu cortoise et sage et de grant nobleté
Et si fu bien letree, pleine d'umilité,
Et dou cors des estoiles sot a sa volenté,
De toz les elemenz, quan qu'en furent trové.
[...]
Et quant elle parole, tot le mont vient a gré,
Et cil que bien l'esgardent sont si enluminé,
Qu'el ot la char plus blanche que n'est flor en esté,
Les iaus vairs en la teste, le vis frois coloré,
La boche petitete, le menton acesmé. (v. 49-61)⁸*

A Garsire öregsége és Florence fiatalsága között feszülő szembeszökő ellentét előre sejteti a két birodalom közti konfliktust, és bizonyos szempontból előre vetíti a hamarosan kitörő, pusztító háborút.

Emellett az a tény, hogy az idős konstantinápolyi uralkodóban ellenállhatatlan vágy ébred az ifjú és szép római hercegnő iránt, újfent annak a régi hiedelemnek a költői aktualizálása, melyet a középkor olyan költeményeiben láthatunk viszont, mint például Guilhem de Peitieux kilencedik *cansója*.⁹ Az évek súlya alatt roskadozó Garsire elsősorban azért akarja feleségül venni

⁸ [Florence] jól nevelt, okos, nemes, művelt, alázatos volt; a csillagok járását kedve szerint olvasta, minden elemet ismert, bárhol fordult is az elő. [...] Amikor megszólalt, mindenki kedvét lelte benne, és aki csak ránézett, azt elvakította bőre, amely fehérebb volt, mint a tavaszi virág, akárcsak ragyogó kék szemei és arcának friss színe, kicsiny szája és csinos álla.

⁹ Már az idősödő Poitiers grófja is fiatal szerelme, Maubergeonne által remélt megfiatalodni és „üdíteni szívét”, ahogyan erről *Mout jauzens me prenc en amar* kezdetű *cansójában* is vall:

*[...]
A mos ops la vuelh retenir,
Per lo cor dedins refrescar
E per la carn renovellar,
Que no puesca envellezir. (v. 33-36)*

In Jean-Charles Payen, *Le Prince d'Aquitaine. Essai sur Guillaume IX, son œuvre et son érotique*, Paris, H. Champion, 1980, 117-118.

(Enyém marad hát biztosan,
csak hogy üdítse szívemet,
buzdítsa kedvre testemet,
s maradjak vele ifian.)

– Rajnavölgyi Géza fordítása, *Nagyvilág*, 2014/3, 294.)

Florence-ot, hogy az ifjú hölgy áhított csókjai és gyengédsége által visszanyerje erejét és „felfrissítse” testét:

*« Alez moi por Florence et si la m'amenez !
Je vuel estre de lé basiez et acolez,
Et en sa belle brace soit mes cors repousez,
Si gerra ovec moi, si en ferai mes grez,
Si me tatonnera les flans et les coutez ;
Gemès d'autre proesse n'iert mes cors alosez. »* (v. 111-116)¹⁰

Amikor a mindenttudó narrátor először meséli el a két magyar királyfi viszontagságait, melyeket apjuk, Fülöp magyar király halála után voltak kénytelenek elszenvedni, nem mulasztja el kiemelni ellentétes jellemvonásaikat: az ifjabbik, Esmeré vitézségét és hűségét, valamint az idősebb, Milon álnokságát. Ráadásul a testvérek saját anyjukkal is ellentétbe kerülnek, aki könnyörtelenül eltaszítja őket magától, hogy azután – nem sokkal első férje halála után – hozzá menjen „*a főurak akarata ellenére*” egy idegen nemesemberhez.

*Le meneur faisoit il Esmeré apeler ;
Mout fut prouz et leaus et bons a doctriener
Et, quant plus crut li enfes, et plus se voust pener
De fere bien toz diz por fere soi amer.
Li ainznez ot nom Mile, ensi l'oi nomer ;
Mès forment estoit faus et de mavès pencer,
Toz tens afelonni, quant il dut amander ;
Mout sot bien durement un prodome afole,
Onc ne pot ses semblances a nul bien atorner.* (v. 685-693)¹¹

Esmeré lovagi vitézségét és nemes jellemét heraldikai ábrázolások is nyilvánvalóvá teszik: egy arany oroslán, a bátorság és a vitézség hagyományos szimbóluma, esetünkben egyúttal a magyar királyfi magas származásának jele, és egy fehér galamb, az őszinteség és a lelki tisztaság hagyományos jelképe.

¹⁰ „Menjenek, és hozzák el nekem Florence-ot! Azt akarom, hogy megcsókoljon és megöleljen, és hogy végre az ő szép karjában pihenhessen a testem, hogy mellettem feküdjék, s örömet leljem benne, s hogy oldalához simuljon; semmi más dicsőségre nem vágyik a testem.

¹¹ Az ifjabbikat Esmerének hívták, bátor volt, hűséges, és jól fogott az esze; minél nagyobbra nőtt az ifjú, annál jobban igyekezett, hogy mindig mindent megtegyen azért, hogy kiérdemelje mások szeretetét. Az idősebbet pedig Milonnak hívták, legalábbis én így hallottam; hanem ő bizony hamis volt és rosszindulatú, s egyre gonoszabbá vált, ahelyett hogy megjavult volna; jól értett ahhoz, hogyan kell rászedni a becsületes embereket, és soha sem volt rá képes, hogy gondolatait jó irányba terelje.

A szerző nem mulasztja el az Esmeré pajzsára festett szimbólumok jelentésének megvilágítását sem:

*Li leonciaus desoz de l'emfant senefie
Que il doit estre frans de par chevalerie,
Envers son anemi plainz de grant felonnie,
Et li colombiaus blans douçour et cortoisie,
Et que vers son ami mout forment s'umelie.* (v. 707-711)¹²

A fivérek homlokegyenest ellentétes jellemét beszédes nevük is jelzi a középkori közönségnek: *esmeré* az *esmerer*, „megtisztít”, „finomít” ófrancia ige múlt idejű melléknévi igenévi alakja (<vulgáris latin **exmerare*, a klasszikus latin *merus*-ból, „tisztá, hamisítatlan”), mely az ófrancia irodalmi szövegekben egyidejűleg „tisztá”, „kedves” és „előkelő”¹³ jelentéssel volt használatos. Ezzel szemben a *Milon* nevet – a *Ganelonhoz* vagy a *Macaire-hez* hasonlóan – rendszeresen alkalmazták aljas, vagy hitszegő szereplők jelölésére a középkori geszta-énekekben.¹⁴

A szerző sokszor és hosszasan kifejti a „testvér-ellenfelek” antitetikus motívumát, melyet egyrészt a Középkornak az Ókorba visszanyúló irodalmi hagyományából (ld. Szophoklész és Euripidész tragédiái, Statius *Thébaiai* ciklusa és a *Roman de Thèbes* [Théba-regény], melyet néhány évszázaddal később Racine *A testvér ellenfelek* című klasszicista tragédiája dolgoz fel újra), másrészt a középkori népmesék egy bizonyos típusából merít. Ez utóbbiban a fiatalabb fivér szintén ki van téve az idősebb bátyja irigységének és rosszindulatának, és számos, jószerivel fivére által előidézett nehézséget és veszélyt kell legyőznie, hogy elérje a célját; például győzedelmeskednie kell egy ellenfele, vagy egy félelmetes szörny felett, hogy elnyerje egy szép hercegnő kezét és királyságát.

Kalandénkünk szerkezetében az alábbi „folklor” sémát követi: Esmeré harci sikerei és ezzel párhuzamosan személyes boldogsága bátyja tisztességtelen mesterkedése miatt szüntelenül késleltetve vannak és akadályokba ütköznek. Csupán annyiban más, hogy a fő motívumhoz egy párhuzamos motívum kapcsolódik, a női odüsszeia: a hősnő kényszerű utazásai és megpróbáltatásai, melyeket egyébiránt szintén Milon fondorlatai idéznek elő.

¹² Az oroszlánkölyök az ifjú pajzsán azt jelentette, hogy lovagként bátornak, az ellenségével szemben pedig ádáznak kell lennie; a galamb viszont szelídségre és illedelmességre utalt, valamint arra, hogy barátjával szemben alázattal viselkedjek.

¹³ A. J. Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français*, Párizs, Larousse, 1970, 256.

¹⁴ Ld. E. Sauerland, *Ganelon und sein Geschlecht im altfranzösische Epos*, 1886, 39-41. Idézi A. Wallensköld, *i. kiad.*, 32.

Meg kell említenünk, hogy a *Florence de Rome*-ban jelen lévő bináris elentét motívuma végső soron megkettőződik azáltal, hogy a sógora által megkívánt nő kiegészítő motívumának megjelenését követően a férfi főszereplő legfőbb ellenfele fokozatosan a hősnő ellenlábásává is válik, noha kezdetben még szövetségesül kívánt szegődni.

A testvér- ellenfél riválisa és annak házastársa ellen irányuló intrikái igen változatosak.

A görögök és a rómaiak első csatája közben Milon irigykedve figyeli, hogy vitézségével Esmeré kivívja Ottó király elismerését, s áruházzal vádolja fivérét, aki hősiességgel harcolt, ráadásul megmentette a római uralkodó életét, és el akarja hitetni a királlyal, hogy Esmeré, akit egy csapat görög támadott meg és nyoma veszett a közelharcban, valójában átállt az ellenség táborába. Mindazonáltal a szerző mindentudó mesélőként sietve eloszlatja az ifjú királyfi viselkedése iránt támasztott kételyeket, és egy hatásos antitezissel leplezi az idősebb fivér álnok tetteit:

*Seignors, mout par fu Milles plainz de grant fauceté,
Quant il envers son frere par a si mal erré,
Mès Esmerez fu proz, s'ot le cors acesmé,
N'ot mellor chevalier en la crestienté ;
S'il fu proz a cheval, a terre ot grant fierté. (v. 1567-1571)¹⁵*

Mindazonáltal Milon – Esmerével való rivalizálása ellenére – Florence mellé szegődhetne, hiszen, bár Ottó király halála előtt azon vágyát fejezte ki, hogy Esmeré legyen leánya keze és a birodalma, a római hercegnő kész hozzámenni Milonhoz, hogy megmentse a birodalmat (Esmeré időközben a görögök fogságába esik). Ám Milon, aki továbbra is képtelen megszabadulni rossz tulajdonságaitól, büszkeségből megsérti Florence-ot, mikor arra kéri, fontolja meg a dolgot, ezzel pedig végleg az ellenségévé válik.

Bosszúvágytól hajtva folytatja az ármánykodást és az áskálódást Florence és Esmeré ellen, aki, miután Garsire szabadon engedte, habozás nélkül feleségül veszi a hercegnőt. Hogy megkapharintsza a birodalmat, Milon felségárulásra vetemedik, és a Garsire harcosait üldöző Esmeré hamis halálhírért kelti, majd gaztettét megkoronázandó, igyekszik viszályt szítani testvére és Florence között, Esmeré egyik lovagjával elkötetett házasságtöréssel vádolva a királynőt.

¹⁵ Jó urak, sok hamisság szorult Milon szívébe, midőn ily gonoszul viselkedett fivérével; ám Esmeré jó kiállású és derék harcos volt, az egész keresztény világban nem volt nála vitézebb lovag; mind lóháton, mind gyalogosan nagy bátorsággal küzdött.

A lovagi vitézségen kívül Esmeré feddhetetlen lovagiassága is ellentétet képez Milon aljasságával, amikor nagylelkűen kétszer is megbocsát álnok fivérének. Először árulásáért, amikor el akarta hitetni a rómaiakkal, hogy „haldokló” uralkodójuk rá hagyta a birodalmat és a hitvesét, később pedig, amikor Florence-ot házasságtöréssel vádolja Agravain lovaggal, akinek vérént ontja, hogy elhallgattassa.

Florence hányattatásai

A Jó és a Rossz már-már metafizikai harca felerősödik a geszta-ének „regényes” részében. A férjétől és birodalmától Milon által elszakított Florence viszontagságai egyre súlyosbodnak, amikor egy retorikai fokozást követően nem csupán Milon sértéseit kell elviselnie, de olyan másodlagos ellenfelekét is, mint Macaire, Clarembaut, vagy a becstelen hajóskapitány.

Florence „regénye” valójában hányattatások sorozata, melyek a költemény ezen részében Esmeré és lovagjai harci bravúrjait követik. A magyar királyfi hőstettei és a római királynő kényszerű vándorlása során átélt szenvedései által alkotott aszimmetrikus ellentét annál is jelentősebb, hogy míg vitézsége folytán Esmeré majdnem mindig győztesen kerül ki a halálos veszedelmekből, addig Florence, lelkierője és Istenbe vetett szilárd hite ellenére valójában passzivitásra, a súlyos veszélyekkel és testi-lelki szenvedésekkel szembeni tehetetlenségre van kárhozthatva. Az *Aucassin és Nicolette* című *chante-fable* hősnőjével szemben, aki energikusságával és leleményességével majdnem mindig sikeresen kerül el a balszerencsés fordulatokat,¹⁶ Florence többnyire tétlenül és különösebb ellenállás nélkül fogadja Fortuna csapásait.

A számos ellenfél támadásaival szemben csak a Gondviselésben bízhat. Emellett buzgón imádkozik, és Isten, úgy tűnik, meg is hallgatja az imáit, ugyanis vadállatokat uszít a Florence-ot állandóan terrorizáló Milon-ra, majd egy viharban elsüllyeszti a becstelen kapitány hajóját, ám az ifjú császárnőt megkíméli, aki azután *Beau Repaire* apátságban lel menedékre. A csoda is Florence segítségére siet, amikor a varázskapocs megvédi Milon szerelmi próbálkozásaitól.¹⁷

¹⁶ Erről bővebben ld. Szabics Imre, „Amour et prouesse dans *Aucassin et Nicolette*”, in *ET C'EST LA FIN POUR QUOI SOMMES ENSEMBLE. Hommage à Jean Dufournet*, t. III, Paris, Honoré Champion, 1993, 1341-1349.

¹⁷ *Mout grant miracle i a nostres sires mostree
Et la saintime nocte qu'el ot au col fermee,
Que d'or et de jagonces fu fete et tresgitee ;
Mès une pierre i ot que mout fu alosee :
Por quoi el l'ait sus li, ja n'iert desvirginee.* (v. 4075-4079)

Florence hosszas megpróbáltatásai Nagylábú Berta, Konstantinápolyi Szép Heléna, Parise hercegnő, és főleg Joie, Philippe de Rémi *Csonkakezű királylánya* szenvedéseit idézik, ám nem csupán a „regénybeli szerencse” forgandóságából erednek. A szerző némileg didaktikus szándéka szerint Florence saját mártíromsága révén válhatta meg az őt zaklató gazembereket bűneiktől. Más szemszögből nézve Florence ezért a mártíromságért cserébe kivételes, csodálatos képességek birtokába jutott, amelyekről bizonyosságot is tehet Beau Repaire apátság vallásos közegében. A beszédes nevű kolostor apácái nagy tisztelettel fogadják, ő pedig hálából először egy beteg apácát gyógyít meg, majd pedig kegyelmet gyakorol zaklatói felett, és őket is kigyógyítja az Isten által büntetésül rájuk szabadított betegségekből, de csak az után, hogy késznek mutatkoznak nyilvánosan is megvallani bűneiket. A csodálatos gyógyulás, amint az sejtethető, a gonosztevők lelkére és erkölcsre is hatással van. Ám nem csak ők, hanem férje, a csatában fejsérülést szerzett Magyarhoni Esmeré is részesül Florence gyógyító képességének áldásaiból.

Ez utóbbi azt bizonyítja, hogy Florence „regényében” végül a „lappangó igazság” győzedelmeskedik: amit első ellenfele, az öreg Garsire király nem tudott erővel megszerezni – vagyis a fiatal királylány jóindulatát és gyógyító szerelmét –, azt a bátor és nemes szívű Esmeré könnyedén elnyeri.

A magyar királyfiak

A két magyar királyfi viselkedése alapvetően különbözik az egész költemény folyamán, s ez lehetővé teszi, hogy megismerhessük a névtelen szerző korabeli Magyarországról alkotott képét. Ez a vélemény igen kedvező, amikor Fülöp királyról (aki Garsire görög királlyal és Ottó római császárral egyetemben fiktív irodalmi személyiség), vagy fiatalabb fiáról, Esmeréről van szó, aki a kereszténység „legjobb lovagja”, ahogyan azt a szerző több ízben is leszögezi.

A cel ancien tens, seignors, n'estoit il mie

De tote nostre loi de la chivellerie

Nul mellor chevalier d'Esmeré de Hongrie. (v. 1191-1193)¹⁸

(Felettebb nagy csodát tett akkor érte a Mi Urunk, valamint ama legszentebb, drágakövel ékesített aranynácsfa, melyet Florence a nyakában viselt. Az egyik drágakő különösképpen értékes volt: azért viselte, hogy az megóvja a szüzességét.)

¹⁸ Akkoriban, jó urak, a lovagi szabályok szerint nem akadt derekabb vitéz Magyarországi Esmerénél.

Viszont amikor Milonról, az idősebb testvéréről esik szó, a szerző egészen más hangot üt meg. Bár nem vitatja vitézségét, sem harci érdemeit, sohasem mulasztja el figyelmeztetni a hallgatóságot gonosz jellemére és álnokságára:

*Mout fu bon chevalier, bien pert a son blason :
 Tot li ont detrenchié son escu au leon ;
 Desus trestoz les autres resembra bien baron.
 Et quant Milles parolle, s'asiet si sa raison
 Tuit cudent que ce soit verité de sermon.
 Mès trestut cil que pencent que il soit loiauz hom
 Ne sevent qu'a ou cuer, car de tel cude l'on...
 Que mout par a de mal desoz son chaperon.
 Milles estoit mout genz et de belle façon,
 Mès el siecle n'avoit plus encrieme felon ;
 Encore fera il son frere traïson,
 Que n'oïstes si male en fable n'en chanson. (v. 1837-1848)¹⁹*

Mintha a magyar királyfiak markáns jellembéli különbözőségében a szerzőnek a magyarokról alkotott ellentmondásos nézetei mutatkoznának meg, főleg, ha figyelembe vesszük, milyen rossz véleményel van a fivérek anyjáról is.

Ami a „kalandénekekben” szereplő magyar hely-, és személynevek valóság-tartalmát illeti, könnyen megállapíthatjuk, hogy egytől egyig a költői képzelet szüleményei. Ahogy arról fentebb már szót ejtettünk, Magyarországnak soha nem volt Fülöp nevű királya, akinek a fiai a római császár segítségére siettek volna.

A magunk részéről nem tartjuk különösebben hitelt érdemlőnek L. Karl azon feltételezését, mely szerint Esmeré neve megegyezne akár Imre (franciaul Émeric) királyéval (1196-1204), „akit szintén a testvére árult el”,²⁰ akár

¹⁹ A címeres pajzsán is jól látszott, hogy kiváló lovag volt: az oroszlános kerek pajzsát teljesen felhasogatták a kardcsapások, s az összes lovag között kitént vitéz nagyúri voltával. Amikor pedig Milon megszólalt, olyképpen fűzte a szavakat, hogy mindenki úgy vélte, a szentírás igazságát hallja. Ám mindazok, akik azt gondolták, hogy egy igaz emberrel van dolguk, nem tudták, valójában mit titkol szíve mélyén, míg ki nem derült, mennyi gonoszság rejlik a füle mögött. Milon igen megnyerő és jóvágású lovag volt, ámde nem volt nála hitványabb gazember az egész földkerekségen; oly gyalázatos módon elárulta testvéröccsét, amilyen gonoszságról még mesében vagy históriás énekekben sem hallottatok.

²⁰ Vö. L. Karl, „La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de geste”, *Revue des Langues Romanes*, 51, 1908, 30.

Szent István király és Gizella királyné²¹ fia, Imre (Aimeri) hercegével. A magyar Imre név francia megfelelője mind a kettő, ám nincs okunk feltételezni, ahogyan azt L. Karl tette, hogy etimológiai kapcsolat lenne Esmeré neve és a szóban forgó magyar keresztnév francia változatai között. Esmeré neve valójában a melléknévi jelentésű *esmeré* igenévből származik (lásd fentebb). Továbbá korántsem annyira biztos, mint ahogy L. Karl gondolja,²² hogy Imre herceg példás és önmegtartóztató élete szolgált volna modellként a *Florence de Rome* szerzője számára, már csak azért sem, mert a herceg két évszázaddal korábban élt, és mivel az Imre hercegről kialakult „szent-képpel” ellentétben Esmeré a vitéz harcos ideáljaként jelenik meg a „kalandénekekben”. Legfeljebb azt fogadhatjuk el, hogy nem teljes egészében a szerző találta ki a magyar király görög uralkodónak tett hajdani szolgálatait, amelyekért cserébe emez szabadon engedte Esmerét, amikor az görög fogságba esett. Közismert, hogy az első Árpád-házi királyok mennyire ügyeltek a Bizánccal való különleges és meglehetősen változékony viszonyukra, még az után is, hogy I. (Szent) István király ült Magyarország trónjára, s akinek II. Szilveszter pápa küldött koronát. Ismertek továbbá azok a dinasztikus házasságok is, amelyek a bizánci *baszileusz* udvara és az Árpád-ház között kötettek – melyek közül a leghíresebb Piroska (Eiréné), I. László király leánya és II. (Komnénosz) János bizánci császár frigye volt –, valamint az a tény, hogy a magyar trónért folytatott dinasztikus viszálykodások közepette több királyi herceg is menedéket talált a bizánci udvarban. A későbbi III. Béla király, II. Géza fia például kilenc évet töltött Mánuel császár udvarában, mint veje és később Alexiosz néven örököse.²³

A magyar hercegek szembenállását illetően szembetűnő hasonlóságokat fedezhetünk fel III. Béla (1172-1196) trónra lépése és Esmeré római császárrá választása között. Béla-Alexiosznak, aki bátyja halála után a magyar urak unszolására hagyta ott a *baszileusz* udvarát, hogy elfoglalja a Magyar Királyság trónját, Esmeréhez hasonlóan saját testvéröccse, Géza becsvágyával kellett szembenéznie, akit anyjuk, Eufrozina, valamint az elhunyt III. István király néhány nagyhatalmú híve támogatott; hosszú éveibe és meglehetősen

²¹ L. Karl, „*Florence de Rome et la Vie de deux saints en Hongrie*”, *Revue des Langues Romanes*, 52, 1909, 175-76.

²² *Uo.*, 176.

²³ A bizánci-magyar dinasztikus kapcsolatokról ld. Moravcsik Gyula, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1970, és *uő.*, „*Les relations entre la Hongrie et Byzance à l'époque des croisades*”, *Revue d'Etudes Hongroises*, 1933, 304-308.

erőfeszítéseibe került, míg végül Géza lemondott trónigényéről, és elhagyta az országot.²⁴ Úgyszintén meglepő párhuzamokat fedezhetünk fel Béla és Esmeré „trónörökösi” viselkedése között. Először mind a ketten szerepet játszottak a bizánci udvar katonai és politikai manővereiben, majd kiléptek a császár szolgálatából, és egy nyugati királyi udvar felé vették az útjukat, ahol azután hírnévre tettek szert, és megnősültek: Esmeré Ottó római császár szolgálatába áll, és mint kijelölt örököse, feleségül veszi annak lányát, Florence-ot; III. Béla, Châtillon Annával, Antiochia hercegnőjével kötött első házassága és annak halála után Capet Margitot, VII. Lajos francia király leányát, Fülöp Ágost féltestvérét veszi feleségül.²⁵

Az a fordulat, hogy a költeményben a magyar hercegek apjuk halála után a „szlavóniai király” udvarába menekülnek, minden történelmi valóságálatopot nélkülöz, annál is inkább, mivel Szlavónia nem független királyság, hanem egy határ menti terület volt, amelyet I. László király a XI. században csatolt a Magyar Királysághoz, és amely így annak szerves részévé vált.

Az viszont tény, hogy a XII–XIII. század folyamán Magyarország és Franciaország között minden szinten megszorodtak a kapcsolatok. Nemcsak kézművesek és kereskedők érkeztek egyre nagyobb számban Franciaország különböző térségeiből Magyarországra, hanem lovagok is, akik itt telepedtek le, egyenes következményeként a két királyság közötti házassági kapcsolatoknak. (Egy ilyen lovagról, a champagne-i Sambuccusról kapta a nevét a Budapesthez közeli Zsámbok községe, csakúgy, mint a Zsámboki család.)²⁶ Ismeretes, hogy Kálmán király Normandia hercegének, Roger-nak a leányát, és III. Béla először Châtillon Annát, később pedig Capet Margitot, VII. Lajos leányát vette feleségül. Ezeket a királyi frigyeket minden bizonnyal számos „diplomáciai” küldetés előzte meg illetve követte, melyeknek az volt a célja, hogy a francia főurak és tudós kísézőik minél jobban megismerhessék

²⁴ Ld. Kristó Gyula – Makk Ferenc, *III. Béla emlékezete*, Budapest, Magyar Helikon, 1981, 14–16, 59–60, 63–64.

²⁵ André le Chapelain *De Amore* című művében részletesen beszámol a házasság előkészületeiről, a Magyar Királyságról és III. Béláról. (*Andreae Capellani regii Francorum, De amore libri tres*, kiadta E. Trojel, Koppenhága, 1892. 61–62.) Erről a témáról ld. Egedi-Kovács Emese, *Le souvenir de Béla-Alexis dans la littérature française du XII^e siècle*. In Erika Juhász (kiad.), *Byzanz und das Abendland: Begegnungen zwischen Ost und West* (Bibliotheca Byzantina 1.), Budapest, Eötvös József Collegium, 2013, 161–177, és Rajnavölgyi Géza, *Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie au XII^e siècle vu par André le Chapelain*. In Emese Egedi-Kovács (szerk.), *Dialogue des cultures courtoises*, Budapest, Eötvös József Collegium, 2012, 254.

²⁶ L. Karl, „La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de geste”, *i. h.*, 29.

ezt a „gazdag és egzotikus” közép-európai országot. A második és harmadik keresztes hadjárat a Magyar Királyság területén vezetett keresztül, és nagyban hozzájárult ahhoz, hogy a korabeli Magyarország bekerült a franciák látóterébe. Ezek az egyre erősödő dinasztikus, politikai és kulturális kötelékek a XII. század végén és a XIII. század folyamán minden bizonnyal felkeltették a *trouvère*-ek és más írástudók érdeklődését ez iránt az „egzotikus” és „távoli” ország iránt.²⁷

A dinasztikus kapcsolatokon kívül fontos megemlíteni a Franciaországban jól ismert Tours-i Szent Márton, és különösképpen az ország északi részén, a XIII-XIV. században széles körben tisztelt Magyarországi Szent Erzsébet „pannóniai” gyökereit. Erzsébetnek, II. András király²⁸ leányának kultuszáról tanúskodik Rutebeuf *Vie de Saint Elysabel, fille du roi de Hongrie*²⁹ című műve és a *Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie*, egy ismeretlen pikárdiai költő alkotása a XIII. század végéről.³⁰

Szabics Imre

A francia nyelvű bevezetést Márkus Virág fordította magyarra.

²⁷ Ld. Asztrik Gabriel, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-âge*, Budapest, 1944, 1-51.; Dezső Pais, „Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád, I”, *Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes*, 1-2, 1923, 15-26.

²⁸ Erről a témáról ld. L. Karl, „Florence de Rome et la vie de deux saints en Hongrie”, *i. m.*, 163-180.

²⁹ *Œuvres Complètes de Rutebeuf*, Edmond Faral & Julia Bastin (kiad.), Paris, Picard, 1977, II, 60-166.

³⁰ Kiad. L. Karl, *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 34, 1910, 708-733.

I.

Jó urak, a latin könyvekből és a nép nyelvén írt regényekből megtudhatatok, hogy minden város közül Trója volt a leghatalmasabb, és mielőtt elpusztult, hét évig égett. E városból egy igen nagy tudású nép származott, mely bátor, büszke és harcias volt, mint az oroszlán; ez a büszke nép az egész földön elterjedt, és mindenütt városokat, tornyokat és várakat emelt. Nagy Antiokhosz¹ alapította Antiokheiát, Jeruzsálemet pedig Cornumarant² király. A hatalmas Babilonus³ alapította Babilont, amelyet aztán gyermekekkel népesített be; Afrika városát a vitéz Africanus király alapította, a fényes Rómát pedig Romulus.

Jó urak, az írástudók tanúsága szerint már jó ideje az egész világ Róma alattvalója volt, ám Garsire király, aki felettebb csalárd, kegyetlen, mohó, erőszakos és áruló természetű volt, megrendítette Róma hatalmát. Most viszont dicső tettekről fogtok hallani, és csupa igaz históriából szőttem ezt a regényt, amely egy hatalmas és igen bátor uralkodóról, Ottóról, Róma fölöttébb istenfélő császáráról és leányáról, a szépséges Florence-ról szól. Ezért a leányért olyan hatalmas háború tört ki, amilyen még nem volt, mióta Isten a földre leszállt.

II.

Szeretnétek-e hallani egy magasztos éneket, amely régi, színigaz históriából ered? A keresztény világ kezdete óta, mióta Urunk és Istenünk a világot megalkotta, nem volt még ilyen magasztos ének, mint amelyet most fogtok hallani, ha kedvetek van hozzá. Róma városának hatalmas császáráról szól, akit Ottónak hívtak, és nagy birodalom felett uralkodott; öreg és gyenge volt, és feje is ősz volt már. Leányát Florence-nak hívták, aki igen kecses termetű volt. A császár nagyon szerette, és szeretetben nevelte őt. Amikor Florence megszületett, Isten rendelése szerint a királyné a harmadik napon belehalt a szülésbe. Amikor a királyasszony megszülte gyermekét, csodás jelenéseket láttak: a földet vér borította, és az ország minden állata egymásnak esett, a repülő madarak pedig egymás tollát tépték ki, és oly nagy vérengzés támadt mindenütt, hogy amint az írástudók mondják, több mint százezer ember

¹ III. Antiokhosz, Szíria királya Kr. e. 223 és 187 között uralkodott. Antiokheiát valójában Kr. e. 300 körül I. Szeleukosz Nikator, a szíriai Szeleukida-dinasztia első uralkodója alapította. III. Nagy Antiokhosz a hatodik szeleukida király volt.

² Cornumarant az ófrancia epikus költészeti hagyományok szerint (ld. *La Chanson d'Antioche*) a kora középkori török (türk) népek uralkodója, és Jeruzsálem megalapítója volt.

³ Babilonus – képzeletbeli ázsiai uralkodó.

maradt holtan. Jó urak, ez a szépséges Florence igen jóságos is volt; amikor betöltötte a tizedik évét, már jól nevelt, okos, nemes, művelt, alázatos volt, s a csillagok járását kedve szerint olvasta, és minden elemet ismert, bárhol fordult is elő. Szépen és lágyan játszott hárfán és tekerőlanton, s az egész keresztény világban nem volt olyan tudós doktor, akinek tudását két szót szólva el ne homályosította volna. Jelenlétében senki sem tudott megszólalni, olyan okos szívű leány volt; amikor megszólalt, mindenki kedvét lelte benne, és aki csak ránézett, azt elvakította bőre, amely fehérebb volt, mint a tavaszi virág, akárcsak ragyogó kék szemei és arcának friss színe, kicsiny szája és csinos álla. Azt mondják a Vatikánban lévő írások, hogy amióta Isten Ádám bordájából megteremtette Évát, nem élt még ily jeles hölgy.

III.

Jó urak, abban az időben, amelyről az előbb szóltam, élt egy király, Garsire, aki koronát viselő előkelő nagyúr volt, és vagy négyszáz város fölött uralkodott, köztük Konstantinápolyon és még sok más városon is. Mivel túlságosan is nagy hatalommal bírt, felettébb gőgös volt, és nem volt nála akkoriban féltelmetesebb ember a világon; viszont már nagyon éltes volt, gyenge, ősz és fáradt, és tudomásom szerint már elmúlt százötven éves. A szakálla, amely fehérebb volt, mint a patyolat, teljesen elfedte az arcát. A haja szépen be volt fonva, és gazdagon beborította a tarkóját; a tincseit pedig a hóna alatt átbújtatta, és elől, a mellkasán öt csomóval összekötötte. Ám megnősülni mindeddig nem akart, bár a legjobb lovag volt, akit anya szült. Egész birodalmából maga elé hívatta a nemesurakat, s amikor a nemesek a császár köré gyűltek, az tüstént felállt, görög módon szép, díszes viseletet, sötétszürke selyemharisnyát és arany sarut hordott, nagy, bő köntös volt rajta, amelyet finom arannyal hímzett madárminták díszítettek; az elejét drága ékkövek szegélyezték, és alul jókora smaragdokkal volt kirakva. Vastagon volt felöltözve, és hamar meg is szabadult a köpenyétől, melyet túlságosan is nehéznek talált. A császár a kezében egy színaranyból készült és zománccal ékesített botot tartott, s arra támaszkodott. Az alattvalóihoz fordult, miként hallani fogjátok, mire a görögök elcsendesedtek, és egy szót sem szóltak többé.

– Nemesuraim – szólt a császár –, figyeljenek most reám! Jól tudom, hogy egy dolog miatt sokan szemrehányást tesznek nekem: azért, amiért nem akarok megnősülni; ám most elhatároztam, hogy megnősülök, ha kegyelmetek megkérik számomra a kiszemelt hölgy kezét.

– Felség – szólt egyikük –, kit óhajt feleségül venni?

– Megmondom – felelt a császár. – A Rómában uralkodó Ottó császárnak van egy leánya, aki, igaz lelkemre mondom, világra szóló szépség. Én már öreg és gyenge vagyok, a szakállam is ősz; sokat fáradtam a csatamezőn, a lovagi tettek elcsigáztak és kimerítettek; egész testem remeg, mert szörnyen elfáradtam, s már nem bírom el a lándzsát és a pajzsot sem. Menjenek, és hozzák el nekem Florence-ot! Azt akarom, hogy megcsókoljon és megöleljen, és hogy végre az ő szép karjában pihenhessen a testem, hogy mellettem feküdjék, s örömet leljem benne, s hogy oldalához simuljon; semmi más dicsőségre nem vágyik a testem.

– Ahogyan parancsolja, felség! – szólt az egyik nemesúr. – Megkeressük őt felségednek, ha úgy óhajtja.

IV.

Jó urak, jól tudjátok – miként énekelem is állítja –, hogy aki Konstantinápolyt uralja, annak nagyon nagy hatalma van, s hogy nem volt a földkerekségen még egy olyan város, amelynek nála több kincse lett volna. A merész tekintetű Garsire császár akkoriban óriási hatalommal bírt. Egészen Galileáig kiterjedt birodalma, melyet görög, magyar és orosz hűbéresek szolgáltak. Ó, Magasságos Isten, mily sok nagyhatalmú nemesúr gyűlt össze udvarában! Garsire császár, magához hívatta Aquarie-t, egy felfuvalkodott görögöt, aki Cap de Malióban⁴ született:

– Kegyelmed negyven küldönccel haladéktalanul elmegy Rómába. Temérdek kincset, drága almeriai⁵ szőtteket, hús bizánci arannyal megrakott hátszlovat, szíriai paripákat, poroszka lovakat és öszvéreket visznek magukkal ajándékuul Ottó királynak és nemesurainak. Legyen rá gondja, hogy a parancsomat végrehajtsák: leányát, Florence-ot a kedvesemmé szeretném tenni, küldje el hát nekem őt Ottó a birodalmamba, s ha nem így tesz, akkor bizony Istenemre, Szűz Mária Fiára mondom, egész Lombardiától elbúcsúzhat. Akkor majd fényes kardommal fogok megküzdeni a szépséges hajadóért, s ősz szakállamra mondom, visszanyerem régi vitézségemet.

V.

Garsire császár, aki már igen éltes volt, udvara egybegyűlt nagyjai előtt kiadta parancsát követeknek. Tüstént előállt negyven, talpig díszbe öltözött, ősi családból való nemesúr, akik azután frissen és jókorán a kikötőbe igyekeztek.

⁴ Valószínűleg a peloponnészoszi félsziget legdélebben fekvő kikötővárosa.

⁵ Spanyol város.

Ott előrelátóan megraktak egy hajót hallal, borral, kenyérrrel és sajttal, ecettel, friss vízzel és tengeri hallal; rengeteg kincset, cartagenai⁶ bíborszövetet, öszvéreket és tevéket, sok-sok vadállatot, harci mént és poroszka lovat raktak még fel rá, mindent, ami csak eszükbe jutott; s úgy telirakták velük a hajót, hogy aki látta, bolondnak gondolta őket. Majd amikor kedvező szél támadt, vitorlát bontottak, és nem volt még dél, mire hajójuk befutott a kikötőbe. Egyenesen Otrantóba érkeztek a követek, ahol az ügyes hajósok lehorgonyoztak. Most pedig halljátok, milyen bolond is volt Garsire, amikor azt gondolta, hogy ki-erőszakolhatja ezt a házasságot.

VI.

A zord arcú Garsire küldöncei megérkeztek a kikötőbe, ahol felvonták zászlójukat, majd lehorgonyoztak, hogy hajójuknak baja ne essék. Az öszvéreket és a harci méneket kihajtották a sík mezőre; a teherhordó állatokat megrakták cerdañai⁷ arannyal, s a hajójukat egy német polgár őrizetére bízta. Ezután szárazföldön folytatták útjukat, s valamennyien nagy értékű szíriai vagy hispániai harci ménen lovagolván, maguk mögött hagyták Apuliát,⁸ majd áthaladtak Beneventón és Campanián; két hétig lovagoltak, míg végre megérkeztek a római császár földjére.

VII.

Garsire követei nem oktondi módon mentek a fejük után, hanem mind a negyvenen szép, rendezett sorokban lovagoltak. Éppen akkor érkeztek Rómába, amikor delet harangoztak. A város polgárai igencsak megbámulták őket, olyan gyönyörűségesen és előkelően voltak öltözve; drága selyemszövetből készült az öltözékük, és az öszvéreket is finom selyemtakaró borította, a nyergüket pedig igen finoman megmunkált arany futotta be; a kantár és a szütyhám úgy csengett-bongott a lovaikon, hogy amellet sem hárfa vagy tekerőlant nem ért volna egy lyukas garast sem. Mindegyikük fekete, fakó vagy éppen almásderes csatamént vezetett, melyek farhámja selyemből volt, és lovászok hajtották a teherhordó öszvéreket, amelyek a rengeteg kincset vitték. Rögtön meg is kérdezték, merre találják a császári udvart, és miután elmondták nekik, szépen odalovagoltak a palotához. Mindannyian leszálltak

⁶ Cartagena a pun hadvezér Hamilkar Barkas (Hannibál apja) által alapított város a mai Spanyolország déli tengerpartján.

⁷ Cerdaña – spanyolországi tartomány a Pireneusokban.

⁸ A mai dél-itáliai Puglia tartomány.

a poroszkáló öszvérekről, és magabiztosan felmentek a lépcsőn. A császár bokharai bársonypárnán ült, és díszes sereglet vette körül, volt vele vagy száz herceg és gróf. Mellette ült Florence, akitől a palota valósággal ragyogott, széles e világon nem volt nála szebb hajadon. Eléjük járultak hát a követek, Aquarie kért szót, hiszen ő értette a nyelvet, s szépen és illedelmesen üdvözölte a császárt:

– Urunk, Istenünk, aki a világot uralja, oltalmazza Ottó királyt leányával együtt, és minden jóakarátú embert!

Erre a király igen kedvesen felelt:

– Kedves barátom, Isten legyen kegyelmedhez is kegyes jóindulattal! Mely földről érkezett hozzánk? Mondjon el bátran mindent.

– Konstantinápolyból, az erős és dicső városból jöttünk, Garsire, a hatalmas császár alattvalói vagyunk, aki általunk küldi felségednek ajándékait: hús színarannyal és ezüsttel megrakott tevét, számtalan fényes selyemszövetet, sok-sok finom afrikai szövetet, és negyven remek csatament. A császárunk már idős és nagyon gyöngye; soha nem akart megnősülni, most mégis megjött hozzá a kedve. Azt kéri általam felségedtől az én uram, hogy haladéktalanul küldje el hozzá a szépséges Florence-ot, hogy feleségül vehesse őt. Az alattvalói azt tanácsolják néki, hogy ezt tegye meg tüstént, s ha felséged ebbe nem egyezne bele, akkor, bizony mondom, hadsereggel jön majd érte: megesküdtött szakállára és ősz bajszára, hogy egy lyukas garast érő földet sem hagy meg felségednek.

A császár illedelmes szavakkal felelt néki:

– Várjanak türelemmel, uraim, amíg megtanácskozom a dolgot a leányommal és az alattvalóimmal; azután majd megmondom, hogy teljesítem-e kérésüket, vagy sem.

VIII.

Ott álltak tehát a követek Ottó király előtt, és csodálták a fényes arcú Florence-ot: a bőre fehérebb volt még a hal csontjánál is, a szeme ragyogott, akár a sólyomé, álla fölött szép volt a kicsiny szája is; egyszerű volt és illedelmes, szívében nem fért meg semmi kétszínűség. Szép, sötétpiros selyemruhát viselt, amelyen tetőtől talpig aranylemezkek alkotta sávok futottak rajta végig, aranyhímzések és drágakövek díszítették – Salamon minden kincse sem lehetett volna annál szebb –, s madár- és állatminták ékesítették. A hatalmas smaragdok úgy parázslottak rajta és úgy beragyogták a palotát, mintha szikrákat hánytak volna. Színarany csengettyűk függtek a ruháján, úgy tudjuk; több mint harminc kis csengő volt ruhájának minden egyes szárnyán; amikor

Florence felkelt, és átment a palotán, egymáshoz verődtek, és kellemes hang csendült fel belőlük; olyan szép harmóniával szóltak, hogy sem hárfa hangja, sem ének nem ért dallamukhoz képest egy rozsdás sarkantyút sem. Florence fejét diadém ékesítette, amely körös-körül zafirkristályokkal volt kirakva; belsejében Szent Sámson⁹ kincstárából származó kő volt, amely ragyogott és szinte lángolt, azt mondják, rubintból volt; azonban mint a főurak is állítják, szépségéhez képest az arany és a drágakő nem ért egy lyukas garast sem, s a görög követek nem győztek csodálkozni rajta.

– Ó, Nagy Isten – szólt oda egyikük a társának –, a Te üdvösségedre, amely Szent Lázárt feltámasztotta a halálból, ki hallott már ily szép hajadonról, hacsak nem mesében vagy dalban? Ilyen leányt anya még nem szült, apa nem nemzett: Isten döntött úgy, hogy saját kezével teremti meg őt. Garsire, az őszbajszú császár igencsak hálás lesz nekünk, ha elvisszük hozzá. Ó, Magasságos Isten, ki kínhalált szenvedtél, milyen kár érte, ha majd egy öregemberrel kell hálnia!

IX.

A görögök nemes urakhoz méltón viselkedtek, és jól megfontolták szavait. Aquarie akkor előrelépett, és így szólt:

– Róma császára, hallgassa meg szavaimat! Azt üzeni felségednek Garsire császár, akit mi hűséggel szolgálunk, hogy – Frankhontól egészen idáig – senki emberfiát nem szereti felségednél jobban, ezért is kéri hitveséül ritka ére nyű leányát. Ne késlekedjék hát felséged, hanem engedje, hogy elvigyük őt hozzá. Ha erre nem hajlandó felséged, akkor kertelés nélkül megmondom, hogy kettejük barátsága viszályvá változik; akkor majd erőnek erejével jön el érte, és bizony kesereghet majd felséged Róma városán, mert egy talpalatnyi földje sem marad innen egészen Piacenzáig; magam hallottam, amikor császárom megesküdött és hitet tett erre. Ameddig elbírja a pajzsot és a lándzsát, addig nem nyugszik, amíg övé nem lesz Florence.

X.

A római császár igen dicséretre méltóan cselekedett. Amikor azt hallotta, hogy milyen fennhéjázóan szólnak a küldöncök, felettebb udvariasan viselkedett, mert nem akarta megsérteni őket. Megparancsolta az udvarmesternek, hogy kísérje őket egy boltíves terembe, ahol gazdag lakoma várta őket. A császár felállt, és hogy ne maradjon tanács nélkül, maga köré gyűjtötte legdere-kabb főurait és leányát, a fényes arcú Florence-ot.

⁹ Valószínűleg a Bretagne-i Dol püspökéről van szó, megh. 568-ban.

– Uraim, nemes lovagok – fordult hozzájuk a dicső Ottó király –, hallották, mit beszélt ez a küldönc. Halljam hát, milyen tanácsot adnak most nékem.

– Ügyet se vessen rá, felség! – szólalt meg egyikük. Ha a szíve mélyére néz, beláthatja, hogy Garsire cseppet sem viseltetik jóindulatúan felséged iránt, hiszen azzal, hogy erőszakkal akarja megszerezni felséged leányát, csak ürügyet keres arra, hogy háborút kezdjen, és elvegye felséged örökös birtokait.

– Bizony, így igaz – válaszolta Ottó király –, szégyenletes dolgot művel; azért akarják most a leányomat néki adni, mert már olyan öreg és gyenge, hogy állni sem tud, nem hogy még lóra szállni.

– Felség – szólt akkor Florence –, irgalomért esedezem. Minden nap simogatnom kellene a testét, kifésülni a szakállát és megvakarni az állát! Inkább adjon parancsot, hogy csapják le kezem-lábam! Két ízben lehet szerencsétlen a házassága egy nőnek, ha leány korában egy vénséghez adják feleségül, vagy amikor megöszül, és hozzámegy egy ifjúhoz; ebből semmi jó nem sülnhet ki a számára.

XI.

Ottó, a felséges Róma császára kikérte tehát előkelő és nemes alattvalóinak tanácsát, akik azután visszavonultak. A császár pedig helyet foglalt a selyemmel hímzett párnáján, és az udvar nagyjai mind köréje gyűltek. A követeket ezalatt méltóképpen kiszolgálták, majd a lakoma után visszatértek az udvarmesterrel, és a király előtt megálltak a kristályoszlopoknak dőlve.

– Követ urak – szólt Ottó király –, a magasságos Istenre mondom, Garsire üzenete nem vall becsületes emberre, sokkal inkább erőszakosságnak és harcias fennhéjásznak tűnik fel nékem, ezért hát amit tőlem kér, azt bizony meg nem kapja. Ha a kegyelmetek uralkodója rossz szándékkal be merészeli tenni a lábát az országomba, százezer lovasom és gyalogos katonám fogja várni, és a magasságos Istenre mondom, ha összetalálkozunk, csak úgy záporoznak majd a kardcsapások sisakjukra. Ha azonban Garsire nyílt csatában megfutamít engem, kész vagyok átadni neki Rómát, legfőbb birtokomat.

XII.

– Róma császára – válaszolták a követek –, bizony, ha felséged belekezd egy ilyen háborúba, nagyon bátor, gőgös és büszke; ám aki magasra tör, az nagyot eshet. Amikor majd felséged azt látja, hogyan gyilkolják és kaszabolják az alattvalóit, hogyan pusztítják és teszik pusztasággá földjeit, hogyan rombolják le és dúlják fel Rómát, akkor már késő lesz a megbánáshoz. Császárunk kihívást intéz felségedhez, ezt nem is szándékozom eltitkolni, s ha nem hajlandó elküldeni

hozzá leányát, akkor még a nyáron eljön érte: hétszázezren leszünk majd ott a hadban, és személyesen fogja magának követelni felséged országát.

– Uraim – szólott Ottó király –, jusson majd eszükbe ez a fenyegetés; a mi Urunk, Istenünk megsegíthet még minket. Jól tudom, hogy Garsire milyen félelmetes. Nem is szándékozom azt állítani, hogy nem volna képes az országomra törni, ám sok alattvalója itt hagyná a fogát, s azért sem tudnék kezeskedni, hogy visszatérne majd országába.

– Nem akarom felségedet becsapni, sem pedig elárulni vagy rászedni – mondta Aquarie. Hívja össze felséged az alattvalóit, ne késlekedjék egy percig sem, hiszen Garsire nem tűri az elutasítást, s egy talpalatnyi földje sem marad felségednek, amit saját magáénak mondhatna.

XIII.

A követek sarkon fordultak, miután kihívást intéztek a királyhoz. Lementek a császári palota lépcsőin, majd eléjük vezették ösvéreiket és harci ménjeiket, és visszakapták mindazt a temérdek kincset, amelyet magukkal hoztak, s meg sem álltak, amíg ki nem értek a városból. Róma császára pedig parancsba adta, és megesküdött szakállára és deres bajszára, hogy ha valaki ellenezni merészelné döntését országában, legyen az akármilyen jó házból vagy alacsony sorból való, húzzák fel az akasztófára: a követeknek sehol sem eshet bántódása.

– Jó urak – szólott Ottó király –, nemes és kiváló lovagok, hallhattátok, mily kevély és gögös üzenetet küldött hírnökeivel Garsire; ha nem adom hozzá leányomat, elfoglalja országomat és örökös birtokaimat, majd feldúlja Rómát, szépséges városomat. Ám én bízom Istenben, Mennyei Királyunkban, akárcsak az én derék népemben és törvényes jogaimban, hiszen többet ér egy derék ember, mint egy arannyal teli völgy. A görögök nem büszkélkedhetnek valami nagy hírnévvel, míg a rómaiak bátrak és harcedzettek. Országom messzire elnyúlik a szélrózsa minden irányába, s ezen a nyáron el fog jönni Garsire: ő bizony olyan, aki betartja a szavát, nem szegi meg ígéretét, ha egyszer megesküdött rá. Birodalmam minden szegletéből hadba hívom alattvalóimat, mert semmi nem tántoríthat el attól, hogy megütközzünk vele, akármelyikünket juttatja is Isten győzelemhez.

XIV.

Ottó császár, Róma uralkodója igen megharagudott Garsire fennhéjázása miatt. Agravain, egyik bizalmasa, így szólott hozzá:

– Róma császára, miért is haragudott meg felséged? A görögök – mondhatom

– a világ leghitványabb népsége. Jézus, aki mártírhalált halt értünk, kezünkre adja majd őket! Azt hiszi talán felséged, hogy nem lennénk képesek legyőzni őket? Nem tudnának annyian jönni, amennyit le nem vágnánk felséged szeme láttára. Hívja ide felséged a hírnökeit, és írasson levelet, hogy birodalmának minden alattvalója jöjjön ide; egy sem mer majd nemet mondani, ha meglátják és elolvassák felséges uram levelét.

– Nem akarok kegyelmednek ellentmondani, Agravain – szolt a király –, hiszen nincs derekabb hűbéresem e világon uraságozni.

XV.

Róma császára lepecsételte a leveleket, és egész birodalmában, a Mont-Joux-tól¹⁰ Brindisiig kidoboltatta, hogy kezét-lábát levágják annak, aki elbírja a fegyvert, de otthon marad, és nem terem tüstént Rómában. Most viszont halljátok, mi történt Garsire-ral, aki miatt ilyen rémület támadt. Meglátván, hogy hírnökei visszatértek Rómából, kikérdezte őket Róma városáról és a vezér Ottó császár hatalmáról.

– Felső – szolt Aquarie –, nem akarok túlozni, de Róma városa olyan ámulatra méltó, hogy széles e világon nem lelne párját. Több mint hétezer tornya mered az égre, s ha valaki körbe akarná járni a város falait, akkor nem lelne olyan poroszka lovat, amellyel egy nap alatt megtenné az utat. Ottó király palotája nemkülönben szép: aranyból és kristályból vannak az oszlopai, s nincs Istennek olyan teremtménye, sem állat, sem repülő madár, amelyet ne ábrázolnának benne, el sem tudom mondani, hogyan csinálták. Nem titkolhatom felséged előtt, hogy a palota olyan csodás, hogy egy álló évig nézhetném, mégsem telnék be vele. Nincs is a földkerekségen olyan értelmes ember, aki miután belépett oda, ne időzzen el benne kedvére. A császári palotában folyóvíz is csörgedez, amelyet Ottó király parancsára vezettek be, és egy ragyogó, színarany oroszlán szájából tör elő; a mesterember, aki megalkotta, bizony jó munkát végzett. Amikor eljön a lakoma ideje a palotában, vagy ezer lovak is összegyűlik, hogy kezet mosson. Nincs olyan írástudó, aki elő tudná adni vagy el tudná énekelni azt a sok csodát, amelyet én felségednek elmesélhetnék. El sem tudom mondani, milyen nagy a város, lovon sem lehet bejárni egy nap alatt. Hatvan főnemesi rangú hercege van Rómának, és Ottó császár parancsára mindegyikük hatvanezer embert képes előteremteni, akik kivétel nélkül szép szál fiatalemberek. Ha látta volna felséged, miként kapnak lóra fegyverben, s miként törnek lándzsát nap, mint nap a palota előtt, ahogyan

¹⁰ A Nagy Szent-Bernát-hágó régi elnevezése, amely ma Svájcot és Olaszországot köti össze.

a nyeregtakarók és a kopjazászlók lengedeztek a szélben, s ahogyan a selymek és a finom szövetek lobogtak! A király nem fukarkodik a javaival, és rengeteg tesz azért, hogy hűbéresei szeressék, ilyképpen ha bármily szüksége támad, számíthat rájuk. Róma bírái nem vádolhatják semmilyen hamissággal, mert nem lelni a földkerekségen olyan embert, aki azt mondhatná, hogy elvették valamijét, majd panaszt tett, és ne kapta volna vissza a királytól annak súlyát színaranyban. A hízelgőket viszont nem tűri meg maga mellett, és nem hajlandó meghallgatni sem férfit, sem nőt, ha az rosszindulatú. Minden szép és jó, ami csak az ember eszébe jut, elmondható Ottó királyról, senki nem múlhatja őt felül. Többet is mondhatok még róla, ha felséged kegyeskedik meghallgatni.

XVI.

– Felség – szólta Aquarie –, beszámolhatok Róma városáról, ha kegyeskedik meghallgatni; a mi városunk hatalmas, ám amaz jóval kisebb. Egy folyóvíz szeli át Rómát, amely két sziklát is kettéválaszt: Teverének hívják, és Alessandriából¹¹ ered. Ó, Magasságos Isten, mennyi kincset vittek ott a szemem láttára a kikötő felé: bársonyt, szöveteket, Androsz szigetéről való hatalmas vég selymeket! A király rengeteg adót be tud onnan szedni, és minden nap adják-veszik az árut a vásáron. Ha egy tolvajt nyakon csípnek, azon nyomban fel is akasztják, és csaló árus ott senkit rá nem szedhet, mert rögtön máglyára küldik. Igen szép a palota is, ahol pacsirta énekel. Akár az egész világgal szemben is meg tudják védeni.

XVII.

– Istenre mondom, felség – folytatta Aquarie –, nem hazudok: soha semmilyen csodás dologban nem gyönyörködtem olyannyira, mint a szépséges Florence-ban, akiről már hallott felséged. Rómában, a császári palotában találkoztunk vele: fehérebb, mint a virág, termete sudár, arca, akár a rózsa, az ajkai úgyszintén. Isten nem teremtett még oly gyáva embert, akinek szívét ne töltötte volna el bátorság és merészség az ő nagy szépsége láttán. Állíthatom felségednek, még nem élt ilyen nemes hölgy a földön, és anya még nem szült ilyen szépséges teremtést; az Űristen maga teremtette, aki a világot megalkotta. Tudja meg hát méltóságod, hogy Róma császára már nem tartja felségedet legjobb barátjának, mivel nagy haragra gerjedt attól az üzenettől, amelyet

¹¹ Talán a piémonti Alessandria della Pagliáról van szó. Ez esetben a szerző összekeveri a Teverét a Póval.

felséged küldött néki. Miért is titkolnám el felséged elől? Felséges uram nem járt sikerrel.

– Vagy úgy – szólalt meg Garsire –, én viszont megesküdtem, hogy másfél hónapon belül erőnek erejével, tengeren és szárazföldön leigázom őt; lesz hozzá elég kard és csillogó láncling, aranygombos pajzs és fénylő sisak, selyem kopjazászló és sebes csatamén. Ha majd meglátja harcosaimat, ősz bajszomra mondom, hamar rájön, hogy pórul járt, mert a keresztfára esküszöm, amelyen Isten kínhalált szenvedett, nem nyugszom, amíg meg nem hal.

XVIII.

Hatalmas volt a palota, és magas volt a teteje; állt benne egy kemény márványból faragott asztal, amelyre sok furcsa állatot festettek. A zord arcú Garsire erre az asztalra támaszkodott, s mivel már nagy kort ért meg, az arca egészen sötét színű volt, és szakállának vége az öve alatt lengedezett. Arannyal szegett bíborruhát viselt, és az aranszegélyt nagy smaragdkövek ékesítették; a ruhája pettyezett, finom keleti szövetből készült, igen bő volt és hosszú, a lábánál szélesen omlott le. Hívatta az alattvalóit, és egyre csak esküdözött a magasságos égre és a saját személyére, hogy Ottó király szörnyű fájdalmakat és nagy károkat fog elszenvedni tőle: egyenesen Róma ellen indul, ahol kő kövön nem marad, akármennyire is ellenáll a város, mert nem fog ismerni sem irgalmat, sem mértéket. Mindenképpen megszerzi Florence-ot, a szépséges teremést, és ágyasává fogja tenni, ha addig él is.

XIX.

Garsire, a deres szakállú császár birodalmának minden szegletéből összehívta alattvalóit, és sok idegen országban is híre ment, hogy a császár megesküdött, hogy háborút indít. Jó urak, nem hazugság, hanem színigaz, hogy a híres-neves, a Babilon dicső városát és az egész földet a világ végén hullámozó tengerig meghódító Nagy Sándor ideje óta senki emberfia nem látott olyan hatalmas sereget, mint amelyik azon a napon Konstantinápolyban összegyűlt; vagy háromszázezer görögbe becsülték őket. Görög földön szélteben és hosszában nem akadt olyan gálya, bárka vagy hadihajó, amely ne jelent volna meg a megadott időre a nagyhatalmú Garsire császár előtt, aki szintén megérkezett a kikötőbe, s egy percet sem késlekedett. A harcosok azonnal hajóra szálltak, és annyi élelmet vittek magukkal, amennyit csak jónak láttak. A görögök kora reggel el is indultak a kikötőből. Amikor mindegyik hajón felvonták a vitorlát, nem találtak volna olyan magas hegyet, amelyre felmászva ne azt látták volna, hogy a sós habokat jó egy mérföldig gályák borítják.

Ha valaki akkor látta a dagályban úszó flottát, a sok arannyal hímzett párnát és kopjazászlót, a rengeteg nagy lobogót és aranypajzsot, azt hihette, hogy az egész keresztény világ tengerre szállt.

XX.

Hatalmas seregeket gyűjtöttek össze a görögök, vagy háromszázezerre becsülték őket. Garsire-t harag fűtötte, és semmi nem állhatott az útjába; sátrak és pavilonokat rakodtak a teherhordó öszvérekre. Azután meg sem álltak, amíg el nem érték a tengert, ahol sietve hajóra szálltak. Gályáikat alaposan megpakolták minden szükséges jóval és élelemmel, csodás páncélingeket és sisakokat rakodtak be, s magukkal hoztak minden fegyvert, amelyet csak országukban találtak, és lovaikat is levezették a gályák gyomrába. Korán reggel el is indultak a görögök, s amikor elhagyták a kikötőt, csak úgy zengtek a kürtjeik, trombitáik és harsonáik. Megmarkolták a köteleket, és felvonták a vitorlákat, s amikor feltámadt a szél, rögtön el is indultak. Hej, ha láttátok volna, ahogyan a kikötőből kifut a flotta! A büszke görögök fegyverüket rázták, páncélingüket és sisakjukat elővették az iszákjukból; nyergük, kötőfékjük és pajzsuk csak úgy ragyogott, s még a hajók is csillogtak a napfényben.

XXI.

Óriási flottával hajóztak ki a görögök. Garsire császár a hadihajójában ült; soha annyi kincs nem volt még a világon, mint amennyi a király kíséretét alkotó gályákon volt. A horgonyok, amelyeket a mély vízbe bocsátottak, ezüsből készültek, a kötelek pedig, amelyek a hajókat feszesen tartották, selyemből. A fedélzetet, amelyen a görögök álltak, színarany, a hajó orrát pedig vas borította. A hadihajó csúcsán olyan karbunkulus ragyogott, amelynek fényénél a körülötte úszó hajókat éjjel is látni lehetett: így aztán tisztán láthatták a sziklákat is, nehogy nekik menjenek. A nagyhatalmú Garsire király semmi jót nem tagadott meg magától: a hajó tatjára olyan hidacskát építtetett, amely két kis keréken nyugodott egy ragyogó mezőn, és senki emberfia nem tudta volna megszámolni, hányféle hasznos növényt ültettek oda. Garsire és kísérete legszívesebben ott múltatta az időt. Az uralkodót körülállták a főurak, és arról tanácskoztak, mitévők legyenek; egyre csak Ottó királyt fenyegették, mondván, hogy alattvalóit legyilkolják, és Rómából kő kövön nem marad: ha a király a kezük közé kerül, lecsapják a fejét, és Garsire tiszteletére elhozzák neki; széltében-hosszában feldúlják az országot, és előkerítik a szép Florencot. Ha megcselekszik, amit megfogadtak, akkor jaj Ottó királynak és a szőke hajú Florence-nak! Csakhogy a rómaiak is összegyűltek már, és nem adják

könnyen magukat; már százezen várják a görögöket, és semmiképpen sem hagyják cserben urukat.

XXII.

Május havában történt, amikor sokat esik, és a téli fagy is vissza-visszatér még, hogy Garsire elhajózott Odierna városa mellett, és jobb felől maga mögött hagyta Salernót. Magasságos Atyaisten, mily hatalmas hajója volt! A mester, aki ácsolta, Finistère-ből¹² származott, és az egész hajó tölgyfából készült, nem pedig holmi égerfából; volt benne kemence, malom és ciszterna is, csiszolt márványpadlón lehetett rajta járni, és ragyogó, nagy világosságot árasztó lámpás égett benne, melynek fényénél a görögök elefántcsont kupáikból iszogattak; a párnák a legfinomabb aleppói selyemből készültek, és sudár fenyőárbcok dacoltak rajta az északi széllel, a kötélzetet pedig viterbói selyemből fonták; és ott volt a hajón a fényesen ragyogó karbunkulus is. A hajóskapitány Salernóban született, s igen rátermett embernek kellett lennie, hogy egy ilyen nagy hajót elkormányozzon.

XXIII.

A deres bajszú Garsire olyan flottával indult útnak, amilyent még nem látott a világ. Útjukat azonban vihar keresztezte, és még eső is esett; hirtelen úgy feltámadt az orkán, hogy sokan megrettentek tőle. A vitorlák elszakadtak, és az árbocok eltörttek, az öszvérek és a sörényes harci ménék összeverekedtek, s igencsak megrémült a király, amikor ezt megtudta.

– Jaj, Istenem – kiáltott Garsire –, hová jutottunk? Hiszen te az igaz keresztfát tetted meg pajzsodnak, amikor hatalmaddal és erőddel győzedelmeskedtél a pokol fölött. Vezess, Uram, az üdvösség kikötőjébe!

– Felség – szólalt meg egy herceg, aki éppen ott volt, és akit Sinagonnak hívtak –, ne feledje, hogy sem a jó tanácsra nem hallgatott, sem Isten akarátának nem engedelmeskedett. Róma császára ugyan mitől fosztotta meg felségedet? Aki mindent meg akar kapni, és nem vigyáz rá, mindjárt el is veszti azt.

– Sinagon – felelte Garsire –, meghallgattam kegyelmedet. Jól tudja, mennyire megsértett engem Ottó király. Ha egyszer még a szárazföldre léphetek, igazán szerencsés leszek, mert Urunkra, Jézus Krisztusra mondom, hogy nem fog többé gyöngye vénembernek tartani. Ezer lovat fogunk leteríteni, s húsz-ezer rómaít fogunk megnyúzni és felakasztani, ha nem fektethetem magam mellé Florence-ot meztelenül!

¹² Bretagne nyugati része.

XXIV.

Garsire, az ősz öreg király sokkal jobban érezte magát azután: a vihar lecsendesült, az idő kitisztult, és könnyedén vitorláztak tovább. A tengerészkapitány sem volt ám holmi ifjonc, egyenesen Róma felé vették az irányt, és elhajóztak a csodás Gaeta városa mellett; a vitorlák azonban elszakadtak, mert igen erős volt a szél. Kikötöttek hát egy helyen, amelyet Lolifantnak¹³ hívtak, onnan a hatalmas Róma már csak hat mérföldre volt. A görögök szép rendben kiszálltak a hajókból, miután kivetették a számtalan horgonyukat. Istenem, milyen szépen nyерítettek a tüzes harci ménék! Leszállították a sátraikat is, és felállították őket a síkságon, a Garsire-ét a zöldellő fűvön húzták fel. Igen ügyesen egy mocsár mellett csörgedező patak partján állították fel Garsire sátrát, amelyet selyemszövetből, száz különféle színben tündöklő sávból varrtak össze. Tizenöt aranygolyóbis ragyogott a tetején, s mindegyiken egy kecses sasmadár ült; a sátor legmagasabb csúcsán pedig egy karbunkulus fénylett, s a sátrát selyemkötelekkel feszítették ki. Isten teremtményei közt nincs olyan állat, repülő madár, sárkány, sikló, vipera vagy kígyó, sem gyümölcsfa, sem vízben úszó hal, sem város, kastély vagy nép, amelynek ne lett volna rajta az aranyból vagy ezüsből készült képe. Lent a völgyben, a mezőn a seregnyi nép telepedett le; a jó harci ménék nyерítettek, az öszvérek üvöltöttek, a büszke görögök a fegyvereiket rázták, harsogtak a kürtök, a trombiták, és peregetek a dobok, a zajtól és a lármától még a Jóisten mennydörgését sem lehetett volna meghallani. Hamar el is jutott a hír Rómába, hogy a megérkeztek a görögök a hadseregükkel.

– Ó, nagy Isten – szólt a császár –, ki Betlehemben a szent Szűztől születettél, a Te akaratodból most megkapják a görögök a háborújukat, amelyre olyannyira vágytak. Rengeteg sok kincset gyűjtöttem össze, és annyit adok belőle az alattvalóimnak, amennyit csak óhajtanak. Átkozott legyen az a kincs, amely sokáig tart, hiszen csak addig van rá szükség, amíg el nem költjük, miként azt a lovagok és katonák is mondják!

XXV.

Jó urak, maradjatok csendben, és figyelmezzetek most énrám. Nem tudom, hallottatok-e már a hatalmas Fülöp királyról, aki Magyarország koronáját viselte, és akit mindenki felséges úrnak hívott. Elérkezett halálának órája, már semmiképpen sem kerülhetett el a véget. Két fiút hagyott hátra, akikre nagyon vigyázott, mert soha szebb ifjak nem születtek még e földön. Anyjuk,

¹³ Képzeltbeli helynév.

a királyné azonban nem szerette őket, s azon nyomban férjhez is ment egy másik királyhoz, aki a királyfiak életére tört. Ám volt egy tiszteletre méltó nevelőjük, aki az éj leple alatt elszöktette a két fiút, és azután idegen országba vitte őket. Megtanította őket sakkozni és ostáblázni, valamint sűrűn gyakoroltatta velük a pajzs használatát és a lándzsavetést, és olyan jól megtanította őket arra, hogyan kell sarkantyúba kapni a lovat, hogyan kell vívni és lándzsát törni, hogy bárhová mentek a földkerekségen, mindenütt elismerést arattak lovagi tudásukkal. Az ifjabbikat Esmerének hívták, bátor volt, hűséges, és jól fogott az esze; minél nagyobbra nőtt az ifjú, annál jobban igyekezett, hogy mindig mindent megtegyen azért, hogy kiérdemelje mások szeretetét. Az idősebbet pedig Milonnak hívták, legalábbis én így hallottam; hanem ő bizony hamis volt és rosszindulatú, s egyre gonoszabbá vált, ahelyett hogy megjavult volna; jól értett ahhoz, hogyan kell rászedni a becsületes embereket, és soha sem volt rá képes, hogy gondolatait jó irányba terelje.

XXVI.

Amikor meghalt Fülöp király, Magyarország ura, a királyné a szíriai Justamontért küldött, és a főurak akarata ellenére feleségül ment hozzá; a fiai pedig Szlavónia királyához mentek, aki fényes külsőségek közepette lovaggá ütötte őket. Virágvasárnap volt, amelyet a király udvarában, egy magyarországi városban ünnepelt. Az ifjak kopját törtek a réten: Esmeré aznap egy hirkániai¹⁴ harci mént ült meg, nyakába egy Magyarhonban készült címerpajzsot akasztott szépen csillogó arany oroszlánkölyökkel. A címer egyik negyedében pedig – úgy igaz, ahogyan mondom – egy olyan fehér galamb volt, akár a nyíló virág. Az oroszlánkölyök az ifjú pajzsán azt jelentette, hogy lovagként bátornak, az ellenségével szemben pedig ádáznak kell lennie; a galamb viszont szelídségre és illedelmeségre utalt, valamint arra, hogy barátjával szemben alázattal viselkedjék. Éppen akkor érkezett oda egy Magyar Királyságból való zarándok, akit útja során a római Szentatya is fogadott. Megpillantván az ifjakat, hangosan felkiáltott:

– Mit műveltek itt, ti ostobák?

Amikor meghallották őt, mindenki nagyot nevetett, s köréje gyűltek, hogy hallják, mit mond.

– Jó urak – szólta a zarándok –, ha Isten is erőt ad, elmondom, hogy egyesenes Rómából jövök, s nem hallgatok el semmit. A bátor tekintetű Ottó császárnak van egy leánya, akinél szebbet életemben nem láttam. Az ősz szakállú

¹⁴ Hirkánia termékeny vidék Közép-Ázsiában, a Kaspi-tó délkeleti partján, mely Garsire császárnak adózott.

Garsire a leányt magának akarja, és ide Lombardiáig minden földet magának követel. Most pedig hatalmas seregével rátámadt Ottóra. Tudjátok meg hát, hogy a császárnak nagy szüksége van segítségre; ha most ott lennétek, bizony mondom, a lovagjai közé fogadna titeket, s bőven adna néktek tüzes aranytallérokat és drága almeriai szőtteseket.

Amikor ezt meghallotta Esmeré, a testvéréhez fordult, és kérlelte, hogy tüstént menjenek oda akkora kompániával, amekkorát csak keríteni tudnak.

– Menjünk, bizony – válaszolta Milon –, akkor sem maradnék itthon, ha Tiberias¹⁵ minden aranyát ajánlanák fel nékem.

XXVII.

Az ifjak visszamentek a szép városba, és rögtön búcsút is vettek; nagyon bánatos lett ettől a király, és erőt kellett vennie magán, hogy elengedje őket. Húsz, velük közel egyidős lovagot vittek magukkal, és mintegy harminc fegyverhordozót, akik nagyon tisztelték őket; mindegyikük egy pihent csatamént vezetett jobbjáról. A tengerpartig meg sem álltak, ahol kibéreltek egy hajót, és felszálltak rá. Alig indultak el, már át is keltek a tengeren, és addig-addig szaporázták lépteiket, amíg Rómába nem értek, ahol megtalálták a sereget. A város másik felén, a Vatikánban szállásolta el őket egy dúsgazdag, vagyonos polgár, s örülték is nagyon, amikor vacsorához ültek. Esmeré akkor odahívta őt magához:

– Kedves házigazdánk, igaz hitére kérem, mondja el a teljes igazságot, amit Ottó királyról tud. Fogad fel zsoldosokat? Jó ember? Hozzá jöttünk, nem titkolózunk kegyelmed előtt. Bizony mondom, ha minket felfogad, egy hónap sem telik el, s a görögöket legyőzzük és miszlikbe aprítjuk.

– Szavamra – szolt a házigazda –, szívemből beszélt; a király szíves örömet felfogadja kegyelmeteket. Felsőleges uramnak van egy leánya, a karcsú természetű Florence, a keresztény világ legeslegszebb leánya; a vén Garsire őt akarja megszerezni az igen előkelő származása miatt, és vagy négyszázezer harcossal támad ellenünk. Keressék csak fel a királyt, és meglátják, milyen jó ember ő; biztosra veszem, hogy nagy vagyont kapnak majd tőle. Isten ne legyen hozzám irgalmas, ha nem kapnak tőle annyit, amennyiből akár ezer ember is hét esztendeig bőségesen élne. Ne is legyen gondjuk a kincsre, ha szeretnének nálam maradni, csak tessék. Annyi aranyuk és ezüstjük lesz majd, amennyit csak akarnak. Épp jókor érkeztek, mert a városban mindenhol kidobolták, hogy holnap minden lovag öltözzék fegyverbe, a király ugyanis megfogadta, hogy csatát fog vívni.

¹⁵ Ma város Izraelben.

Amikor az ifjak ezt meghallották, nagy öröm lett rajtuk úrrá. Éjjel nyugovóra tértek, és hajnalhasadtáig aludtak. A konstantinápolyiak reggel fölkeltek, hogy csatára hívják a szép várost, és vagy tízezer fennhéjázó görög állt neki a kaput döngetni. Ennek a híre eljutott Milonhoz és Esmeréhez is, s az ifjabbik így szólott bátyjához:

– Hitemre, drága fivérem, ez most kapóra jön nekünk! Induljunk tüstént fegyveresen a harcba, és tegyünk valami olyat, amiről majd sokat beszélnek!

Miután így szólott, felfegyverkeztek, felsorakoztatták hús lovagjukat, és egy régi várkapun át elhagyták a várost: fegyvereik és aranyozott pajzsaik szépen ragyogtak. Ottó császár fejedelmi palotájában volt, és az ablak márványból faragott párkányának támaszkodott, mellette, a balján ott állt Florence. Amikor a Tevere partján végigjárták tekintetüket, megpillantották a két ifjút, amint átkelnek a mezőn. Észrevéve őket, a görögökön nagy öröm lett úrrá, s a tömegből ki is váltak negyvenen, hogy kopjáikkal rárontsanak a hús leventére. Soha nem tanították még így móresre a görögöket, akik közül egy sem maradt a nyeregben. Ezt látván, Róma császára el is nevette magát.

– Ó, Istenem, Mennyeknek Királya! – sóhajtott fel Florence. – Vajon kik ezek a daliás leventék? Ó, mily tüzes, gyorsjárású ménjeik vannak! Az egyikőjük elöl, úgy látom, ékkövekkel díszített sisakot visel, és fejér galamb van aranyozott pajzsán. Még sohasem láttam ilyen szép fegyveres vitézt.

XXVIII.

Amikor a görögök észrevették Esmerét és Milont, és látták, hogy csak húszan vannak, mégis legyőztek negyven harcost az övéik közül, igencsak elszégyellték magukat. A tömegből rájuk rontottak vagy háromszázan, és lesújtottak az ifjak pajzsára, s amikor lándzsáik már felmondták a szolgálatot, előkerültek a kardok. Mégis alaposan ellátták a görögök baját a csatában, mert Milon és Esmeré keményen szétcsapott köztük, és ha nem védekeztek volna oly keményen, nem maradt volna semmi erejük ellenállni az ifjú lovagok csapásainak. Esmeré megsarkantyúzta csataménjét, meglóbálta a kardját, és lesújtott egy görög csúcsos sisakjára, s hatalmas csapásával az övéig kettéhasította görög harcost, akárcsak a nyeregkápáját és lobogó sörényű lovát. Ezt látván, a görögöknek úgy inukba szállt a bátorságuk, hogy egy völgykatlannyi tört aranyért sem várták volna be őket. Róma császára mindezt a palotájából nézte végig.

– Atyám – szólott Florence –, felséges uram, mit fogsz most tenni? Jézus nevében küldj nekik segítséget, és tudjuk meg, drága atyám, hogy ki volt az az ifjú, aki ily hatalmas csapást mért az erős görögre.

– Leányom – szólt Ottó király –, felismertem az ifjút, aki galambot hord a pajzsán.

XXIX.

A császár Agravainért és Sámsonért, udvara két legvitézesebb fivéréért küldött.

– Jó urak – szólt a császár –, halljátok parancsomat: vegyétek fegyvereiteket, nemes lovagok, és siessetek az ifjú leventék segítségére, nehogy elveszítsük őket: bármely országból érkeztek is, az én oldalamon állnak.

– Isten megáldja felségedet! – válaszolták a lovagok.

Hétszázan ragadtak fegyvert, és bizony egyikük sem volt éretlen siheder, hanem mind egy szál jó lovagok voltak, s mindegyik lobogós kopját vitt magával. A főkapun át rontottak ki, és jöttük hírére a görögök is felsorakoztak. Amikor Esmeré megpillantotta őket, megsarkantyúzta szlavón lovát; ne érjen egy lyukas garast sem, ha nem vágat mindig elől. Ott, ahol a sokadalmat és a vérontást látta, ott harcoltak az ifjak keményen markolva kardjukat. Aki csak látta, oroszlánnak gondolta volna őket: mennyi csapást osztottak kopjájukkal, hány zászlórudat eltörtek, hány lándzsát szétzúztak, csak úgy hullott a sok szilánk! Vagy ezren hulltak előttük a porba, és egyikük sem volt olyan előrelátó, hogy meggyónt volna előtte, a többiek pedig hitvány ebek módjára eliszkoláltak, meg sem álltak a sátrukig, majd a fővezéri sátorhoz siettek, és elmondták az ősz szakállú Garsire-nak, hogy mennyi embert veszített, s hogy képtelenek tovább ellenállni. Amikor ezt meghallotta a császár, lehajtotta állát, és haragjában Szent Lázár nevére megesküdtött, hogy felgyújtja és porrá égeti a várost.

XXX.

A nemes lovagok visszatértek Rómába, ahol Milont és Esmerét nagy megbecsüléssel várták, és eléjük mentek a derék lovászok is, akik hadizsákmányként egy-egy csatament vezettek el kantárszáron. Egyenesen a szállásukra tértek, hogy megpihenjenek, mivel a fegyverviseléstől, a dupla láncingtól és a görögök csapásaitól igencsak elfáradtak a tagjaik. Esmeré igen szép beszédet intézett házigazdájához:

– Jó uram, azért mentünk ki az előbb a városból, hogy némi hadizsákmányra tegyünk szert, ugyanis örökségünkből kitagadtak minket, és nagy szükségben vagyunk. Szeretnénk a király színe előtt is megjelenni, hogy bemutatkozzunk néki. Ám a tegnapi szíves fogadtatásáért fogadja el tőlünk ezt a tíz értékes lovat, és többet is adunk majd, ha sikerrel járunk.

Derék házigazdája illő köszönetet mondott Esmerének. Azután a két ifjú és

a hús lovag lóra szállt, és harcosok módjára a fegyvereiket is magukkal vitték. Meg sem álltak, míg a hatalmas palotához nem értek.

XXXI.

Túlzás nélkül mondhatom, hogy hatalmas sereget gyűjtött egybe Rómában a császár. Akinek jó lova volt, azért abrakolta, hogy kiismerje, miként lehet vágára fogni és oldalt fordítani. Aki csak látta, hogyan fényezik és tisztogatják páncélingeiket, hogyan vasalják meg lándzsáikat, és csiszolják pajzsait, miként erősítik fel lobogóikat kopjáikra és lengetik azokat, hogyan táncoltatják lovaikat ezek az ifjú lovagok, és miként száguldoznak és fickándoznak ezek az aragóniai harci ménék, az bizony sohasem felejtí el ezt az ádáz háborút! A sereg zajától beleremegett a város, és a császár sok hűbéresének lár-májától zengett a palota is; ám amikor az uralkodó megszólalt, illedelmesen elhallgattak, mintha attól féltek volna, hogy levágják kezüket-lábukat, ha egy szót is szólnak.

– Jó urak – szólt a császár –, jól tudják az igazságot, miszerint Garsire kegyetlenül el akar banni velünk, fel akarja dúlni az országomat, és erőnek erejével el akarja azt venni tőlem. Akárcsak nékem, kegyelmeteknek is az a feladata, hogy megvédjék országomat. Ha valamelyiküknek pénzre van szüksége, csak mondja meg, bizony mondom, annyit kap, amennyit csak szeretne. A konstantinápolyi had ránk akar ijeszteni, és betört az országunkba, ám a Szentlélek Ūristenre mondom, hogy nem lesz nekik könnyű a hazatérés. Jó urak, most minden gondolatuk körül forogjon, hogy miként tudnának minél több kemény csapást kiosztani, és ne engedjék, hogy megrettentse kegyelmeteket a halálfélelem. Felvonatom és körbehordoztatom hadi lobogómat, majd felfegyverzek és vasba öltöztetek negyvenezer harcost, és minden alattvalómat a seregembe fogadom. Ha valaki észreveszi, hogy akad köztük olyan gyáva, aki menekülőre fogja, sújtsa le reá, és kardjának acélpengéjével rögtön a fejét vegye!

XXXII.

Nagy volt tehát a zaj és a lárma Rómában, ahol a császár igen nagyszámú hűbérese gyűlt össze, akiknél vitézbbek az egész világon nem akadtak. Megfújták a kürtöt, amely kézmosáshoz hívta a sokaságot az égbe nyúló palotában; hűsvét ünnepe volt éppen, amikor a főurak uralkodójuk udvarában lakomáztak. Ezen a napon számtalan fejedelem, herceg és gróf volt jelen, de voltak ott várurak és alsóbb rangú előkelőségek is. A császár a főasztalnál foglalt helyet, s a márványpadló gladióluszokkal és más virágokkal, babérfá

leveleivel és illatozó mentával volt telehintve.¹⁶ S íme, megérkezett a tágas palotába a két ifjú is, aki húsz lovagot hozott magával kíséretképpen, valamint rengeteg fegyvert és zászlót, és mindegyikük egy-egy drága harci mént vezetett maga után. Mindkét ifjú szépen kikészített, ugyanolyan színű prémet viselt, emberfia nem látott még annál szebbet. Egy volt az életkoruk, és egy a természetük. Az asztal körül ülő főurak egyre csak őket bámulták, mert soha két szebb leventét még nem láttak. Az ifjak megálltak a császár előtt, majd a Teremtőtől minden jót kívántak néki.

XXXIII.

Milon volt az elsőszülött, így hát ő szólalt meg először; büszkén megállt a főasztalnál, mire a főurak elcsendesedtek, hogy hallják, mit mond. Amikor meglátta a felséges császárt, illően köszöntötte, mire a császár rögtön viszonozta is köszöntését, majd megkérdezte, mi a nevük, és honnan jöttek.

– Felség – szólt bátran az idősebbik –, Milonnak nevezett el, aki a keresztvíz alá tartott, az öcsémet pedig Esmerének hívják, akinél derekabb fivért nem lelni a földkerekségen. A nagyhatalmú Fülöp király nemzett minket, aki Magyarországon uralkodott, és koronát viselt. Fülöp király azonban már régen meghalt. Tudja meg felséged, hogy anyánk nem szeretett minket, és az országba hívatta a szíriai Justamont-t, s amint meglátta, szerelemre gyuladt iránta. Minek is titkolnám felséged előtt? Anyám hozzáment, s mivel mi még kicsik voltunk, száműzött minket a hazánkból. Justamont az életünkre tört, ám egy éjjel derék nevelőnk, aki vigyázott reánk, megszőktetett minket. Nemrégiben pedig Szlavónia királya lovaggá ütött minket. Nála hallottunk a felséged által vívott ádáz háborúról, és siettünk, ahogy tudtunk, hogy ideérjünk. Fogadjon fel minket felséges urunk, ne utasítson el, s meglátja majd, milyen jól fogjuk szolgálni felségedet.

– Legyen hát – felelte a császár, akinek igencsak kedvére volt a dolog. Egy főkomornyik akkor vizet hozott nekik a kézmosáshoz. Milon, az idősebbik a király mellett foglalt helyet, a szép Florence pedig Esmerét ültette maga mellé, gyengéden megölelte, és egy aranykancsóból vizet töltött néki, majd odahívott egy asztalnokot, aki felvágta az ételét. Esmeré jóízűen evett, és Florence egyre csak őt nézte, hiszen az ifjú szép volt és kedves; színe egészen elváltozott, akár csak a teste és tagjai, mintha Isten maga formálta volna őt a két kezével, harcra termett, délceg lovag volt, soha vitézebb férfi nem szállt még lóra. Florence

¹⁶ A középkori paloták termeinek márvány- és kőpadlóját ünnepi alkalmakkor virágokkal és zöld lombokkal hintették be, melyek ily módon az épületek belsejében is „tavaszi hangulatot” keltenek.

szívében mélyen elgondolkodott.

– Ó, Istenem – mondta magában –, mily remek lovag! Aki ilyen jó étvággal eszik, az soha nem viselkedik gyáván.

XXXIV.

A királykisasszony alaposan szemügyre vette az ifjút: karcsú volt és magas, mintha Isten maga formálta volna meg a két kezével; bőre fehér volt, akár a tavaszi virág, a szeme úgy csillogott, mint a frissen vedlett sólyomé, szőke göndör haja, széles válla és karcsú dereka volt, s látszott, hogy kissé elnyűtte a páncéling, amelyet viselt.

– Ó, Istenem – szolt Florence –, Mennyeknek Királya, aki önszántadból vállaltad a keresztalált! Bárcsak annyi jó szándék lenne ebben a leventében, mint amilyen szépnek találok a megjelenését! Ha keresztény módon feleséggül venne, egy éven belül megszabadítaná ezt az országot, annak a vénséges Garsire-nak pedig fejét venné.

Ámde hiábavalók voltak a sudár Florence szavai. Soha nem akadt még jobb lovag a földkerekségen Esmerénél, aki nála bátrabb, hősiesebb vagy merészebb lett volna. Ott volt azonban mellette bátyja, Milon, aki dicséretre méltó lovag volt ugyan, ám szívében egy csepp hűség sem volt, hanem csak gonoszság és hamisság; Esmerét sohasem szerette, és kedvessége miatt nagyon hamar, testtül-lelkestül meggyűlölte őt. Miután valamennyien megvacsoráztak a császári palotában, leszedték az abroszokat, és asztalt bontottak.

A görögök és az örmények pedig felállították sátraikat, és a folyó völgyében letáboroztak. A síkságot szélében-hosszában megtöltötték, hegyen-völgyön, erdön-mezőn mindenütt ők voltak. [...] ¹⁷ Garsire császár parancsba adta, hogy a sereg tüstént fegyverkezze fel, és induljon a híres város, Róma ellen. Azt is meg akarta tudni, hogy Ottó király miért vette semmibe az üzenetét, melyet küldött volt néki. Egy tekintélyes görögországi király így érvelt Garsire-nak:

– Hitemre, felség, Ottó királynak igen nagy hatalma van. Miért akarja feldőlni országát és királyságát, és miért akarná ily gyalázatosan leölni alattvalóit, amíg nem beszélt vele szemtől szemben? Hívassa ide a sátrába, hogy azután mindenben felséged akarata szerint cselekedjék.

Mire Garsire így felelt:

– Vigyék előlem ezt a hitvány ebet! Erőnek erejével akarom letörni Ottó hatalmát!

¹⁷ Itt két sor hiányzik az eredetiből.

XXXV.

– Jó urak – szólt Garsire –, vegyék magukhoz fegyvereiket, szálljanak nyeregbe, öltsenek láncinget, és meg se álljanak, míg Rómába nem érnek. Ha Ottó ellenáll nékem, örültséget követ el.

– Ahogy parancsolja, felséged – felelték alattvalói.

Volt köztük egy kém is, aki Rómában született, ám görög ruhába bújt, és jól értette a nyelvet is, mert alaposan kitanulta. A sereget otthagynva Rómába ment, és tüstént a palotában termett.

– Felség – szólt a királyhoz –, túlságosan bízik önmagában. Garsire császár szörnyen felfuvalkodott, túlságosan nagy hatalma teljesen elvakította. Egy tekintélyes görögországi király, aki közeli bizalmasa, a fülem hallatára azt mondta ma néki, hogy hívassa magához felségedet, és hogy minek lekasabolni felséged alattvalóit, és minek lerombolni városát, ha magától is megteszi, amit kíván. Ő meg azt felelte néki – dühös is lettem tőle –, hogy szó sem lehet semmiféle egyezkedésről. Erőnek erejével akarja letörni felséged hatalmát. Honnan keríthetett ő ennyi embert, Mennyei Atyám? Vagy százezer fegyverest láttam együtt.

– Felség – szólt Milon –, hallgasson reám egy kissé. Bízson bennem, és fegyverezze fel alattvalóit, menjen az ablakokhoz, és védelmezze meg a városát a görögök ellen.

– Az Isten szerelmére, felség! – szólt a vitéz Esmeré –, ifjonc vagyok még, de hallgasson meg engem. Bátyám igen bátor és dicséretre méltó lovag, ám arra kérem, ne fogadja meg a tanácsát. Később még megbánná, és szegyenkezne miatta. Lássa be, ha itt bent várná be őket, viselkedése holmi bocskoros nemeséhez volna hasonlatos, mintha csak valami szegény kis várúr lenne. Ha felséged is úgy óhajtja, menjünk ki rájuk mindannyian! Megküzdünk velük, és ha Isten is úgy akarja, győzni fog, hiszen az igazság elvégre felséged oldalán van, s az alattvalói is módfelett szeretik: jó acélkardjaikkal bátran fognak harcolni, a görögök viszont gyávák, miként azt magam is tapasztaltam. Meglátja, ha egy kicsit is rájuk ijeszt, már futnak is, akár a medve, ha leveszik róla a láncot.

E szókat hallván, mindenki jól megnézte magának az ifjút, és az egész palotában róla kezdtek beszélni.

– Hitemre – mondták a rómaiak –, igen vitéz lovag ez az Esmeré, soha főúr nem adott még ilyen jó tanácsot.

Majd azt kiáltották a királynak:

– Ne mondjon ellent néki felséged!

– Legyen hát – felelte a király –, ha ennyire akarják kegyelmetek. Menjünk hát ki a palotából feltűzött lobogóval!

XXXVI.

Ezalatt Ottó király leánya, a karcsú Florence mélyen a gondolataiba merült, és nem tudott megnyugodni. Kiállt a tágas palota ablakába, és nézte, hogyan ragyognak odalent a sisakok.

– Ó, Istenem – szólalt meg Florence –, ki mindent meg tudsz ítélni, ugyan honnét került elő ez a sok vitéz, aki most a szemem láttára itt lovagol? Az ember nem győz csodálkozni ilyen sokaság láttán.

Odament a királyhoz, és így szólt hozzá:

– Atyám – mondta a leány –, adjon feleségül a hatalmas Garsire királyhoz, küldjön el engem hozzá, mielőtt még hadra kelnek és megverekszenek, hiszen nem lehet nagy veszteség nélkül megvívni egy csatát. Én csak egy nő vagyok, de felséged emberei százezren vannak! Nem szabad, hogy miattam olyasmire adják a fejüket, aminek a végén annyi főurat és lovagot kardélre hánynak.

– Leányom – válaszolta Ottó király –, miket hallok, miről beszél? Nem azért öltöttem fel hófehér, dupla páncélingemet, és nem azért ültem fel szélesebb csataménem, Bondifer hátára, nem azért vettem kézbe fényes acélkardomat, hogy most ne láthassa, mennyi sisakjukat vágom kettőbe, s mennyi sok láncingüket szaggatom el és hasítom szét; negyven fegyverkovács egy év alatt sem tudna annyit készíteni.

XXXVII.

– Jó urak – szólott Ottó király –, ne késlekedjenek tovább; induljunk hát ki magasba emelt lobogókkal, és számítsanak arra, hogy keményen lecsapunk a görögökre. Aki jól fog harcolni, annyi kincset kap tőlem, miután visszatért, hogy vidáman élheti vele életét, s néki és egész családjának méltó rangot adományozok. Előtte azonban, uraim, imádkozzanak a Mi Urukhoz, aki értünk kínhalált szenvedett a kereszten, hogy szent irgalmából dicsőséget szerezhessenek.

Milon ujjongott, Esmeré örvendezett. Miután az ifjú lovagok elindultak, a palota kiürült. Az egész városban kidobolták, hogy aki otthon marad, azt csúffá teszik, és az udvar arra ítéli, hogy kezét-lábát levágják. A palota márványpadlója rózsákkal és kardvirágokkal volt telehintve, és a zöldellő pázsitra hatalmas selyemszőnyeget terítettek. Róma császára kicsit sem félt, hanem bátor harcosként a fegyvereit kérte, s végül a karcsú derekú Florence szolgálta ki. Erős láncinget adtak rá, amelyben fegyver kárt nem tehetett. A sisak, amelyet a fejére tettek, felül barázdált volt, és színarannyal meg ékkövekkel volt körben kirakva, elöl pedig két berill ragyogott az orrvédőjén. Jól edzett acélkardját is oldalára kötötte, s nem akadt semmi olyan a föld kerekén, amit

ketté ne vágott volna. Lovát, Bondifert is felnyergelték néki, drága, rojtos, keleti szövettakarót borítottak rá; ezt a lovat, mely soha nem fáradt el a futásban, Afrikában zsákmányolták, és onnan küldték el ajándékba Ottó királynak. Feje kicsi, szőre finom szálú, füle rövid, lába pedig inas volt. A nyeregkápát annak idején a tengerből halászták ki, arannyal és ékkövekkel volt kirakva, s a hátsó részét fekete zománc borította; gyönyörűséges volt a hám is, amelyet a szügyére erősítettek. A császár, lábán sarkantyúval fel is ült rá. Bár már őszbe hajlott, erős és egészséges volt, és égett a vágytól, hogy csatába mehessen; soha nem engedte, hogy kengyelt tartsanak néki, mégis igazi lovag módjára szállt nyeregbe, és minden ló megremegett, amikor megülte azt.

XXXVIII.

Amikor a császár lóra szállt, főúrhoz méltó látványt nyújtott. Ott volt Esmeré és Milon is a húsz lovaggal, akik a kíséretüket alkották, s mindegyikük hadi zászlót, hadi jelvényt vagy lobogós kopját tartott a kezében. Esmeré becsületes volt, szívében nyoma sem volt gonoszságnak, és telis-tele volt lovagi erényekkel; Milon, a fivére, ugyanolyan derék ember lett volna, ha nem lett volna szívében gög és árulás. Mindazonáltal egyforma címert viseltek: kerek pajzsukat arany és zöld mezőben azúr oroszlán díszítette; lovaikra vörös gyapottakaró borult, amely a csüdjükig szépen fel volt vágva, a sodronyingüket pedig drága selyemszövetből készült hadiköpeny fedte. Szép egyenes lándzsákat és feltűzött zászlókat hordoztak, amelyek aranynyelve az állukat verte. Magasságos Isten, milyen szép aragóniai harci ménjeik voltak! Úgy repültek, mint két sólyom, s vágatában érkeztek Ottó király elé.

– Ó, Istenem – kiáltott a császár –, szent kegyelmedre mondom, amely feltámasztotta halottaiból Szent Lázárt, az ég angyalai ők, akik most a földre szálltak, hogy a segítségemre legyenek: jaj hát a görögöknek!

– Felség – szólalt meg egyik bizalmasa, akit Sámsonnak hívtak –, e két ifjú Fülöp király fia.

– Nos – mondta a császár –, eljött a csata ideje.

– Felség – fordult hozzá Esmeré –, hallgasson meg engem. Legyen olyan kegyes, és ne utasítson vissza tőlem egy adományt.

– Megkapja, amit kér – válaszolt a császár –, még ha Salamon minden kincsét szeretné is.

S az ifjú a nyeregkápáig meghajolt, hogy megköszönje.

XXXIX.

– Esmeré – mondta a király –, nem tudom, miféle dolgot kér, van-e olyan a világon, és mi földön terem.

– Felség – válaszolt az ifjú –, elmondom a kérésemet: amit az imént megígért nékem, az nem más, mint az első ütközet. S avégett kérem azt felségedtől, mert nincs oly erős pajzs, sem vörös vagy szürke, amelyet keresztüldöfve ne mártanám lándzsámat az ellenség testébe, akire lesújtok, és ha lándzsám eltörik, hát majd jó acélkardommal teszek rajta igazságot. Még délelőtt felséged szeme láttára megkezdődik a csata, és Garsire-nak annyi emberét fogjuk kardélre hányni, hogy nem adná értük Pisa városát, Frankhont vagy Frigiát. Én és fivérem készek vagyunk felségedet szolgálni.

A fehér és bársonyos bőrű Florence, akinek arca ragyogott és tündökölt, és akinek kis keblei szinte átszúrták az ingét, ez okos beszédet hallván felnevetett, és minden hamisság nélkül ezt suttogetta a fogai között:

– Esmeré, a kegyelmed szerelme hívogat és lángra lobbant engem; nem is találok szavakat, mindenestül meghódított.

XL.

Nagy, öldöklő csata kezdődött akkor, s a harcolók egy pillanatra sem kötöttek egyezséget, fegyvernagyvást vagy békét. Midőn a király lóra szállt, igen szép kíséret szegődött nyomába. Ki is ürült utánuk a palota és a trónterem, midőn a király magasra emelt zászlóval és a húszezer harcossal megerősített sereggel elhagyta Róma falait. Igen szemet gyönyörködtető és jól felszerelt volt a serege, és harcosai égtek a vágytól, hogy csatába mehessenek; mindnyájuk arcát sisak védte. A vitéz Esmerére bízták a hadilobogót, és megkapta az első összecsapás jogát is. Ó, Istenem, milyen kapóra jött most nekik ez a lovag! Dicsőségére vált Róma koronájának ez az ifjú.

XLI.

A király mellett ott lovagoltak a lombardiaiak, a milánóiak, a piacenzaiak és a paviaiak. Akkoriban, jó urak, a lovagi szabályok szerint nem akadt derekabb vitéz Magyarországi Esmerénél. A sereget szépen felállították, és vagy harmincezer kiváló harcos sorakozott fel. Végig a csatamezőn hatalmas zajt csaptak a lándzsák; ezekben az alattvalóiban bízott leginkább a római király.

Garsire igen éltes volt már, szakálla deres volt, és egészen Agadirig¹⁸ nem akadt nála bölcsebb ember; az viszont nem vall okos emberre – akármit mond

¹⁸ Agadir: marokkói kikötőváros, itt: nagyon távoli hely.

is az ének –, ha százéves legényember szeretőt akar magának: Garsire bizony igen nagy esztelenséget vett a fejébe, de nem is csoda, hiszen bölcs emberek is megőrülnek, gőgössé és elvakulttá válnak, ha túlságosan a saját fejük után mennek. Ám ha az Úristennek, aki mindenek felett uralkodik, úgy tetszik, bárkinek elveheti a józan eszét.

XLII.

Mellettük ott haladtak a pisaiak és a genovaiak, majd a sinigagliaiak és az anconaiak, a sienaiak és a spoletóiak, a toszkánok és a luccaiak, majd pedig a tengerpartról azok, akiknek városát Apuliának nevezik; tőlük jött vagy három zászlóalj is. Nem holmi polgáremberek módjára voltak felfegyverkezve, hanem szép, hófehér hadilobogókat, sötétvörös zászlókat és türkiz zászlócskával díszített lándzsákat hordoztak; színarany nyereg, szaracén kötőfék volt a lovukon, s hadiköpenyüket aranyhímezés díszítette; hispániai harci ménjeiket selyemtakaró borította, és iszonyú zaj támadt, amikor a lovak egymásra nyerítettek. A sereg végül egy mocsár mentén fejlődött fel.

XLIII.

A Római Birodalom egyik hűbéres királyát Brubent-nak hívták, Velence városa és tartományai felett uralkodott, ő maga viszont szaracén volt, akárcsak alattvalói. A nagyhatalmú Ottó császártól kapta hűbéri birtokát, és a császár kívánsága szerint vagyónából minden évben húszezer márka ezüstöt adózott neki. Most eljött a császárhoz, hiszen az nagy szükségben volt, és elhozta magával négyezer harcedzett katonáját. Mennyi tüzes csatamént láthatatok volna ott: almásderes, fakó, pej, szürke és foltos lovakat! Egy patak partjához érve felsorakoztak, s előre szegezett lándzsáikkal nagy lármát csaptak, selyemzászlóik egymást érték, pajzsaik és sisakjaik pedig valósággal ragyogtak.

XLIV.

A rómaiak az egyik oldalon gyűltek össze; ez a hűbéresek serege volt, amely csak most érkezett. Agravain vezette őket, és vele Berart, Clamador, Gaudin és a pesarói Guion. Negyvenezren voltak, és egy sem volt köztük gyáva, hanem egytől egyig derék lovagok voltak, erősek, bátrak, merészek, és ifjak, és soha nem télenkedtek. Istenhez és a nemes Szent Lénárdhoz¹⁹ könyörögtek, hogy – mivel az igazság az ő oldalukon van – tartsa meg őket épségben. Mennyi szép

¹⁹ Szent Lénárd: VI. században élt galliai remete, aki jó barátságban volt Klodviggal, a frank királlyal.

fakó csatamént láttatok volna ott, mennyi almásderes és pej lovat, szürkét és fehéret! Emitt pedig a hadilobogót hozták szekéren, szépen és ügyesen; de ez a szekér nem ám erdőben vagy irtáson talált fából volt összetakolva, hanem negyedrész aranyból, elefántcsontból és ezüsből készült. Nagy karbunkulusok ragyogtak és csillogtak rajta. A zászlóvivők bátrabbak voltak, mint a leopárd, s egytől egyig kipróbált harcosok voltak, és nem akadt köztük gyáva ember.

XLV.

Most pedig elmondom néktek, hogyan nézett ki a császár zászlaja: nagy szekér vitte, amelynek dereka elefántcsontból és ezüsből készült, a négy ke-reke pedig aranyból és berillből volt; a szekeret harminc gascogne-i ló húzta, egytől egyig mindnek hatalmas sörénye és erőteljes fara volt; a nyakszirtjü-kön átvett hám selyemből készült, akárcsak a kantár, az ostor nyele pedig színaranyból volt. S bizony nem holmi ifjoncok hajtották őket, és nem is kö-zönséges kocsisok módjára voltak öltözve, hanem mindannyian szép herme-linbundát viseltek jó selyemtunikával és gyönyörű bársonykabáttal, s egytől egyik színarany pálcát tartottak kezükben. A szekéren egy szépen körbe-csiszolt rúd állt színaranyból és ezüsből, egyenesen az ég felé magasodott, és a csúcsából lándzsa meredezett; négy mérföldes messzeségből is jól látszott a lobogó és a hatalmas, izzó karbunkulus, mindez a nagy Ottó császár méltóságát hirdette. A zászló köré gyűlt a főurak serege és a negyvenezer harcos, akik mind önként mentek a csatába, s egy sem akadt közöttük, akinek eszébe jutott volna, hogy félelmében elszaladjon a görögök elől. Jó urak, ez a zászló bizony olyan hatással volt a harcosokra, hogy rögtön alá futottak, és rárontot-tak az ellenségre. S az a világ minden kincséért sem tudta megakadályozni, hogy el ne veszítse a nyakáról a fejét.

És már ott is termett lován az ősz szakállú Garsire, s a seregek hatalmas erővel összecaptak. Jó urak, nem hazudok, mert írva vagyok: mióta Isten megteste-sült, és a földre szállt Szűz Mária angyali üdvözlete révén, asszonyért még nem támadt akkora harc és pusztítás, mint Florence-ért, Ottó király leányáért.

XLVI.

Jó urak! Ez a történet nem mai vagy tegnapi, hanem nagyon régi, s a messi múltba nyúlik vissza. A hatalmas Garsire király nagy hírnevet szerzett, s mi-ként írva vagyok, igen kiváló harcos volt.

Nem volt az ő idejében más oly büszke és vitéz uralkodó, aki ha meg akar-ta volna őt támadni, vagy valamiért megnehezelt volna reá, ne kényszerült volna a könyörületéért esedezni.

Az ellenségeit kíméletlenül meg akarta semmisíteni, szeretteit pedig kegyével halmozta el. Amikor csak tehetette, lovagi öltözetet viselt, s mindazonáltal kettős szövésű, hófehér sodronyínget öltött, melynek láncszemei ezüstből, kapcsa pedig színaranyból készültek. A fejét drágakővel berakott, csillogó acélsisak védte, melynek a csúcsa is igen értékes volt. Ősz szakálla az övén túl ért, eltakarva hasát és csataménje nyakát. Róma városa felé lovagolt hadával, és alaposan felkészítette az ütközetre a csapatait.

Jó urak! Hihetetlen csodaszámba ment, hogy a görögök százötvenezerrel többen voltak, mint a rómaiak, s mindegyik rómaira két görög lovag jutott. Ottó király azonban nem hagyta, hogy a görögök az országára támadjanak.

Ám ha Isten megsegíti, ki mindeneken képes segíteni, az agg Garsire nem tud ártani néki!

XLVII.

Vágtat Garsire teljes erejéből, a csata frontvonala tizenkét mérföld hosszan húzódik, a cserkészei egytől egyig arról szóltak, hogy csata készülődik. A rómaiak fegyverben álltak, s királyuk zászlaját Rómán kívül vonták fel.

Ottó császár azonban egy lyukas garast sem adott volna Garsire-ért, hiszen alattvalói az egész országot védelmezték, s így nyugodt szívvel lehetett az uralkodó.

A római Ottó császár hívatta Esmerét, Milont, Aliaume-ot, a csatában edződött Clamadourt, Agravaint, Sámson és a vitéz Josuét, s országa legelőkelőbb származású főurait.

– Jó urak! – szólott Ottó király. – Húséges és talpig becsületes alattvalóim, s valamennyien kiváló és derék lovagok vagytok. Nagy szükség lesz most rendíthetetlen bátorságotokra. Tudjátok meg, hogy aki a legjobban küzd majd a csatamezőn, s győztesként kerül ki onnan, felettébb gazdag adományban lesz része, mert feleségül adom hozzá leányomat, a tündérszép Florence-ot, és néki adom városomat, Rómát is, mely halálom után nyomban reá száll.

Ezt hallván a nemesurak egymásra tekintettek, s leggyávább is tüstént öszszeszedte minden bátorságát.

– Ó, Istenem! – szólott Esmeré –, dicsó Mennyei Király, ki önként vállaltad a keresztet! Immár több mint százezer bátor és nemes szívű harcos gyűlt itt egybe; hitvány és elbizakodott szívű embernek kell lennie annak, aki ily hatalmas sereg láttán azt gondolná, hogy több virtus lakozik benne, mint bármelyikükben közülük. Bizony mondom, Isten látta ezt és lelket öntött beléjük, hogy e csatát győztesként vívják meg.

Szavai hallatán a rómaiak egymásra pillantottak, összetalálkozott a tekintetük és nem szóltak többet. Lándzsát ragadtak és útra keltek. Elöl ment Esmeré, aki nagyon vágyott a dicsőségre, magasba emelte kopjáját és nyakába akasztotta pajzsát. Lobogója aranysegélyei drágaköves sisakjára hullottak. Elsőként fogja belevetni magát a küzdelembe, és egy tapodtat sem hátrál majd.

XLVIII.

Hatalmasra duzzadt e gyülelévész görögök serege. Garsire-nak volt egy nagy hatalmú és nagy vitézségű török hűbérese is, akit Brucabaut-nak hívtak, s aki Epeirosz és Morea korlátlan ura volt, és egészen Cornwallig nem akadt nála jobb lovag. Nincs két oly erős harcos, bármekkora harci düh tüzelje is őket, hogy ha rájuk támad, szívüket ne szakasztaná meg belsejükben. Garsire szoldos katonája volt ő, tőle kapott bőségesen javakat, s a császár még többet is ígért néki, sőt az első párviadal jogát is néki adományozta, nehogy cserbenhagyja. A török vitéz a homokos fövényen keresztül a többi harcos elé jött. Esmeré igencsak megtermettnek és nagy erejűnek találta, ám mégsem becsülte többre egy lyukas garasnál. Brucabaut csapása nem érte Esmeré nemesebb testrészét, s midőn ő is lesújtott reá, rögtön látta, hogy nem vétette el az ütést, mert átdöfte ellenfele pajzsát, mely egy kavicsot sem ért, s széthasította láncingét a mellkasán. Hogy végleg leterítse, lándzsáját a mellkasába döfte, átszúrva szívét és belső szerveit, s a török harcos szörnyű kínok közepette a földre zuhant, ahonnan nem volt képes többé felállni. Esmeré pedig azt kiáltotta:

– Vágjátok őket miszlikbe, nemes uraim! Ha Isten és Szent Péter is úgy akarja, még ma e kevély görögök, e szolganép halálának leszünk tanúi.

– Magasságos Isten! – szólt Ottó király –, minő fenyegetés! Haladéktalanul segítsünk Esmerének, hiszen senki nem küzdött még oly vitézül a csatában, mint ő.

S máris ott harcoltak mellette az apuliaiak és a sinigagliaiak, akik bizony nem voltak gyáva vitézek. Amiként a karvaly támad a fűrjre, úgy vetette magát a küzdelembe Ottó király, nem törődve azzal, hogy kit vág le ellenségei közül. Amikor pedig eltörött a lándzsája, kivonta éles kardját, s megsarkantyúzva Bondifert, hatalmas csapásokat kezdett osztani, melyek ellen mit sem ért a sodronycsuklya vagy a sisakrostély.

XLIX.

A seregek egy kis völgyben kerültek szembe egymással. Agravain Insel nevéű pompás csataménjét, Clamador Ferrent-t, Berart Favelt, Sámson Bayart-t, Manduz pedig Soreilt sarkantyúzta meg. S ott termett Aliaume is talpig

páncélban Morel nevű ménjén; Gaudin a gyors járású Isnelt, Agenais hercege pedig remek csataménjét, Isnelt fogta sarkantyúba, Brubant, a velencei nemesúr Trenchequarel nevű lován, Galeran Brunfort-on, Jonas pedig Tracelen lovagolt; Viterbói Sanchez Potrel nevű szürkéjét, Aquitánia hercege Plançonel nevű csataménjét, Magyarhoni Milon pedig Mirabel lovát sarkantyúzta.

A talpig fegyverbe öltözött Esmeré az élen lovagolt Leoncel nevű ménjén. Pajzsa felső részére egy hófehér galamb volt festve, s igen jól mutatott drágakövekkel ékesített, csúcsos sisakjával. Magasba emelte a lándzsáját, a pajzsát pedig balkézre fogta. Mögötte tömött csapatokban jött az a négyszáz ifjú levente, akik mind fejedelmek fiai voltak, s akik valamennyien hadilobogót és kopjazászlót emeltek a magasba. Az ifjú lovagok belevetették magukat a viadal sűrűjébe, s Esmeré és leventéi vitézül küzdöttek; mindegyikük lesújtott ellenfelére fekete zománccal bevont kopjájával. Számos gyors csatamént láthatatok volna lovas nélkül kószálni a vértől iszamos csatamezőn. Jó urak! Nem volt ez játéknak felfogható lovagi torna, melyet sípok és furulyák hangja kísér; sűrű fellegekben szálltak a nyilak és a számszerjak nyilai. Harmincezer lovag volt ott egy csapatban, akik közül mindegyik egy-egy kastély birtokosa volt, s negyven levente alkotta kíséretét.

L.

Az egész vidéken, s a Tevere mentén húzódó mezőségen a nagyurak vertek tábornot. Esett egy kis eső, mely elverte a port, de nap fénye megcsillant a sisakokon. Sok fényes kardot láthatatok volna ott, melyekkel a római vitézek hatalmas csapásokat mértek a núbiai sisakokra. A nagyhatalmú Garsire császár erős haddal érkezett, s hadtesteit oly csatarendben állította fel, hogy a legkisebben is ötvenezren harcoltak. Garsire felöltötte mellvértjét, s a viadalba indulván, fennhangon azt kiáltotta:

– Merre vagy, Ottó király? Ne rejtőzz el előlem! Nemes tett lenne tőled, ha megvinnál velem. Igaz, hogy én császár vagyok, ám néked is nagy hatalmad van, s ha te már ősz vagy, nekem is hófehér szakállam van. Frissítsük hát fel lovagi tudományunkat! Meglehet, Isten akaratából idősebb vagyok nálad, s már a hatvanadik évemet is betöltöttem, ám nagy hitványságot követnél el, ha még a kompletórium²⁰ órája előtt nem csatlakoznál hozzám.

– Hát persze – válaszolta Ottó király –, másra sem vágyok jobban.

Azzal megsarkantyúzta Bondifert, mely erős vágtaiba kezdett, és Garsire is megeresztette a kantárszárat, s csataménje sebesebben futott, mint a gálya

²⁰ Az utolsó esti ima.

a tengeren. Majd leoldotta almeriai selyem zászlaját a kopjájáról, és azzal akkorát sújtott Ottó király virágmotívumokkal díszített kerek pajzsára, hogy az ékkövek lehullottak róla, s a mellvértje teljesen szabadon maradt. Ottó király szintén lesújtott ellenfelére, s nem hibázta el a csapást. A láncingeik oly erős szövésűek voltak, hogy egyetlen láncszem sem hullott le róluk. Gyors csataménjeik azonban a földre rogytak az elhagyatott csatamezőn. Garsire menten talpra ugrott, és kivont éles kardjával Ottó király páviai sisakjára sújtott. Nagy kárt tehetett volna benne, ha fényes kardjával nem Ottó pajzsát találta volna el, melyen széles rést ütött. Majd azt kiáltotta ellenfelének:

– Esztelen király, ezzel a kardcsapással elhódítom tőled Rómát és a Római Birodalmat. Biztos lehetsz abban, hogy a szépséges Florence-ot is a kedvesemmé teszem, s amikor nékem tetszik, az enyém lesz, azután pedig Józsiás udvarnagynomnak fogom őt adni.

– Akármit mondasz is nékem, felség – válaszolta Ottó király –, a római Szent Péter apostol nem fogja ezeket megengedni néked. Még nincs vége a mi viadalunknak, sokkal erősebben kellene támadnod engem.

Azzal Róma uralkodója kivonta kardját, megragadta pajzsát, s akkora ütésekkel mért Garsire páviai sisakjára, hogy a virágdíszítmények és smaragdok darabokban hullottak le róla. Oly kemény volt kardja acélja, hogy egy szikrányit sem csorbult ki, midőn az agg Garsire testét és fejét találta el vele, aki az ütéstől nyomban elterült a zöld gyepen. Úgy hiszem, hogy kettőjük párviadala már éppen véget ért, amikor a görögök üldözőbe vették őket – Isten hozzon reájuk balszerencsét! Ottó király erősen markolta kardját, mellyel kemény ütésekkel mért ellenségeire élete védelmében, ám a vitéz uralkodó mégis segítségre szorult, mely meg is érkezett Esmeré, a magyar királyfi személyében, kit áldjon meg ezért Krisztus Urunk.

LI.

Igen heves és véres csatát vívott az Ottó királyt körülvevő hadnép, s ő szintén hatalmas csapásokat osztott kardjával. Kik merészelték volna nemes személyét és Bondifer ménjét még kilenc óra előtt hatalmukba keríteni, azt látván, hogy Esmeré odaérkezett, és belevetette magát a küzdelembe? Ő azonban nem szólította fel harcosait a király megsegítésére, hanem megsarkantyúzva csataménjét, melynek a nyeregszija megfeszült, egy görög herceg ellen támadt, kinek láncinge és pajzsa egy fikarcnyit sem ért. Esmeré a testébe mélyesztette aranygombos lándzsáját, s a görög vitéz holtan zuhant le aragóniai ménjéről.

A római és argonne-i²¹ harcosok előrelendültek, s az egész vidék visszhangzott a csatazajtól.

Esmeré egyenesen Ottó királyhoz lovagolt, s kedvesen megszólítván, visszaadta néki a lovát. A király nyomban fel is szállt a szlavóniai mén nyergébe, s miután köszönetet mondott Esmerének, a görögök felé indult.

LII.

A vitéz Esmeré nagy szolgálatot tett Ottó királynak, midőn visszajuttatta néki Bondifert minden lószerszámaival együtt. S akkor elkezdődött az ádáz csata, s azt is elmondom, miért: Garsire-t foglyul ejtették a rómaiak, akárcsak madarat a lépvessző, ám a görögök nagy erővel és buzgón a segítségére siettek. Ott termett azonban Magyarhoni Milon is a hangafüves mezőn, s egy hozzá méltó görög hercegre támadt, akit letaszított csataménjéről. A herceggel harcolt vagy tízezer hű görög katonája, akik – úgy hiszem – nagy félelmet keltettek Milonban. Több mint negyven ellenfelének a csapásai záporoztak a pajzsára, és letaszították lováról a fövényes homokra. Már majdnem megölték és darabokra vágták, amikor Esmeré vágatott oda a fák mentén. Megrémült testvérbátyját a földön elterülve találván, ekként kiáltott fel:

– Uram, Istenem, mit látok itt? Isteni hatalmad révén három résszé lettél, s a szent keresztben szenvedtél és szomjúhoztál, Kegyes Uram, hogy megválthasd a népedet, amelynek teljes volt a kétségbeesése! Nem kívánok többé csataménre vagy paripára ülni, ha az én testvérbátyám nem teheti ezt. Add vissza őt nékem, Kegyes Uram!

LIII.

Amikor Milon földre esett, nyomban talpra is ugrott, s azt mondta magában, hogy meg fogja védeni magát. Kivonta kardját, s hatalmas csapásokat osztott vele, ám a görögök sem hagyták annyiban, hanem valamennyien feleje hajították kemény és vastag kopjájukat; Milon láncinge azonban oly erős szövésű volt, hogy egyetlen láncszeme sem sérült meg. Esmerét felettébb elkeserítette e látvány, s nagy indulattal sarkantyúzta meg ménjét, s lándzsáját előreszegezve bátran egy görögre támadt, s az aranygombja felett átdöfte pajzsát és szétszakítva láncingét, erős kopjáját a testébe mélyesztette, majd letaszította csataménjéről. A görög lovag igen előkelő származású volt, és Garsire császár is mély fájdalmat érzett, amikor a haláláról értesült.

²¹ Argonne régi francia tartomány volt, a névtelen szerző a római császár szövetségeseiként szerepelteti az argonne-iakat művében.

Esmeré kivonta kardját, mivel kopjáját ellenfele testében hagyta, s belevetette magát a küzdelembe: akire ő lesújtott, az nem vett többé magához ételt. Uram, Teremtőm! Mily hatalmas csapásokat osztott! Több mint húsz görögnek a fejét vette, és jó fél nyíllövésnyi távolságra megtisztította tőlük a csatamezőt. Magyarhoni Milon ezalatt megtalálta a lovát, és gyorsan a nyergébe pattant. A görögök nagy dühvel ismét rájuk támadtak, ám Esmeré bátran szembeszállt velük. Magasságos ég! Mily súlyos csapást kellett elszenvednie! Csataménjét megölték, s legalább harmincan mértek reá lándzsájukkal akkora ütések, hogy ha azoktól nem roskad a földre, akkor Isten igazán szereti őt, mert ily szörnyű veszedelemből még egyetlen lovag sem menekült meg. Ámde, ím, halljátok, mit mondott Milon, testvéröccsét ily nagy bajban látván:

– Hitemre, Esmeré, oly helyzetbe kerültél, melyből már soha nem fogsz kikecmeregni. Túlságosan okos, szép és bátor voltál, ám most teljesül a szívem vágya, amire már régóta várok, s mivel gondolataim is mindig másutt jártak, mint a tiéid, sújtson le a Teremtő arra, aki most a segítségedre siet!

Azzal Milon megeresztett kantárszárral elvágtatott onnan, majd egy bozótos mezőn keresztül lépésben ellovagolt. Nem sokkal ezután Ottó királlyal és tízezer római harcossal találkozott, akikbe az uralkodó minden bizodalomát helyezte, s mindegyikük sorsát a szívéen viselte. Megpillantván Milont, a császár magához szólította, s rögtön testvéröccse, Esmeré felől kérdezte:

– Hol van az én szeretett barátom, kit Esmerének hívnak, s aki Isten segítségével megmentette az életemet? Soha nem felejttem el az ő végtelen hősiességét.

– Felséges uram – válaszolta Milon –, nem titkolhatom el felséged előtt, hogy Garsire király nemrégiben azt üzenté nekem, ha csatlakozom hozzá, igen nagy javadalmakban lesz részem. Én azonban nem szándékozom megválni felségedtől, miként Esmeré tette, aki felettébb álnokul engem is cserbenhagyott. Baljós órában született ő, s nem múlik el nap, hogy ne kövessen el ámulást. Isten szent nevére mondom, ki engem is teremtett, hogy nem királyapám nemzette őt, hanem valamely hízegő udvaronccal vétkezett anyánk.

E szavakat hallván, a császár vitézeire tekintett, s hallatlanul elcsodálkozott e hihetetlen dolgon.

LIV.

Jó urak, végtelenül hamis képmutatás költözött Milon szívébe, midőn ily álnok cselekedetet állított testvéröccséről, aki bátor és délceg vitéz volt, s nem akadt nála kiválóbb lovag az egész keresztény világban. Amilyen bátran harcolt Esmeré lóháton, oly nagy merészséggel küzdött gyalogosan is. Hátratekintett, s megragadva pajzsát, a selyemszíjánál fogva a nyakába akasztotta, majd

kivonta aranymarkolatú kardját, és lesújtott vele egy görögre, akit az öve alatt talált el, s végig felhasította az oldalát. Ezt látván, a görögök ugyancsak megremültek, s valamennyien tartottak az ifjú bajnok kardcsapásaitól. Messziről hajigálták feléje fekete zománccal bevont kopjáikat, és harsány kiáltásokkal illették; a kopják több mint tizenöt helyen átlukasztották Esmeré pajzsát, és széthasították láncingét s leszaggatták róla az aranyhímzést, de nem sebeztek meg súlyosan a testét.

Akkor húszezer bátor és harcedzett római harcossal ott termett Ottó király felvértezett Bondiferén. A csatamezőn túl tüstént felismerték az ifjú bajnokot aranyozott pajzsáról, és az azt díszítő fehér galambról.

– Ó, Magasságos Isten – kiáltott fel Ottó király –, ott látom Esmerét, ki elveszítette ménjét, melyet a görögök leterítettek. Most már tudom, hogy a bátyja nem mondott igazat. Jó urak, Isten dicsőségére siessünk a segítségére!

Azzal a vitéz lovagok valamennyien támadásba lendültek, s több mint ezer görögöt terítettek le a csatamezőn, mire a többiek mind megfutamodtak. Ottó király megsarkantyúzta a híres Bondifert, és erős kopjája vasát egy görög harcos testébe mártotta, s egészen a markolatáig vér borította be az aranyozott, hegyes dárdát. A görög teste a földre hanyatlott, a király pedig megragadta fekete zománccal borított, színarany zablájánál fogva a csatamént, és Esmeréhez vezette, aki köszönetet mondván a római uralkodónak, tüstént fel is ült rá. Megsarkantyúzta, és magasba emelte acélkardját, félelmet kelte a görögökben.

LV.

Róma császára a megszerzett csatamént tehát Esmerének, a nemes lovagnak ajándékozta, aki azon nyomban fel is ült rá. Majd kivonta kardját, amellyel nagyszerűen tudott bánni, s aki látta volna, miként vágja le vele a görögöket, felettébb dicsérte és hírét keltette volna vitézségének.

– Ó, Nagy Isten, ki mindenek felett ítélkezel! – kiáltották a rómaiak. – E bajtársunk mit sem törődik az ellenség fenyegetéseivel! Tartsunk hát ki mellette, és növeljük dicsőségét, s ha ti is úgy akarjátok, legyen akár udvarnagyunk vagy az első zászlóvivőnk!

LVI.

Szép, derült idő volt, a szél nem kavart fel port; sütött a nap, és nagy fényt árasztott. Lent, a hangafüves mezőn megindult a támadás, melyet a merész Garsire indított negyvenezer harcossal a zászlaja alatt. Egyetlen görög sem akadt, kinek ép lándzsája lett volna, a rómaiak mégis egy számszerűlévénysyre

meghátráltak. Jó urak, ily csatát kell költeményben megénekelni. Egy mérföld távolságra bármerre nézhetetek volna, mindenütt heves ütközetet vívtak, és hatalmas csapásokat osztottak. Az elzárt terület²² a homokos fövény közepére esett, ahol a halottak és sebesültek nagy tömege hevert, s a gladiólusok és a zsembékok mindenfelé vérben áztak.

LVII.

Ádáz csata dúlt lent a síkságon. A rómaiak egy számszeríjlövésnyire hátráltak az elzárt területig, ahol a harcosok biztonságban voltak.

Ottó király leánya, az okos és szépséges Florence felment a királyi palota legmagasabb tornyába, ahová udvarhölgyei, Audegon, Gondree, Esglante, Margueree, a szépséges Salatree, Blancheflor, Gaudine, az eszes Mahaut és a Pierrelee-ből való csinos Marmonde is elkísérték. Valamennyien igen előkelő családból származtak, s mindegyikük oly sugárzó szépségű volt, hogy bármelyiküket királynővé koronázhatták volna. Az ifjú hölgyek a márványablakokban könyökölve nézték a torony lábánál vívott heves ütközetet.

– Ó, Uram, Teremtőm – sóhajtott fel a fényes arcú Florence –, add, hogy sorunk jóra forduljon a mai napon, és Garsire elvonuljon a saját birodalmába, s mindama kár, amit okozott, visszahulljon őreá!

Florence az alant harcoló római vitézekre tekintett, s azonnal felismerte közöttük Esmerét, aki hatalmas csapásokat osztott kardjával. Odahívta magához Audegont, és így szólt hozzá:

– Látod amott azt a kedves arcú ifjú lovagot, kinek aranyozott pajzsát egy fehér galamb díszíti? Senki nem állhat néki ellen, akire ő rátámad, mert éles kardját ugyancsak félik ellenfelei.

– Hiszen Esmeré ő, úrnőm, kár is lenne tagadni. Ha szabad kérdezniem, kedvére valónak találja őt?

– Istenre esküszöm – válaszolta Florence –, ki az eget és földet teremtette, hogy vitézségével elnyerte a szerelmemet.

– Örülök a választásának, úrnőm – helyeselt Audegon –, mert nála daliásabb és megnyerőbb modorú levante egy sincs az udvarban.

LVIII.

Heves ütközet dúlt a legmagasabb torony lábánál, s az elzárt terület egy kis domb mellett húzódott. Garsire félelmetes erővel küzdött: nem kerülhetett

²² A középkori csaták és lovagi küzdelmek olyan kijelölt helye, ahol az egymással harcoló seregek katonái sértetlenül találkozhattak.

útjába kopjazászló vagy selyemlobogó, melyet szét ne szaggatott volna kemény dárdájával. Ám Esmeré is az ádáz csata sűrűjébe vágatott, s poitou-i acélkardjával akkora ütést mért egy görög herceg fejére, hogy az a császári márványtorony falának csapódott.

– Isten a tanúm, rettenthetetlen bátorsággal küzd, édes barátom! – kiáltotta feléje a hűséges szívű Florence.

Esmeré felnézett, és megpillantotta a hókristálynál is fehérebb Florence-ot.

– Ne vegye rossz néven, drága úrnőm – mondta néki az ifjú herceg –, a kegyed szépsége oly ragyogó, akár a nappali csillagé.

– Kegyed pedig a legkiválóbb lovag, aki valaha is fegyvert fogott és lóra szállt – válaszolta Florence. – Rendíthetetlen vitézsége oly gyötrelmes érzést váltott ki belőlem, melynek semmiképpen nem tudok ellenállni. Szívemet és egész lelkemet hatalmába kerítette a szerelem, s amikor majd megválnék vértjétől és fegyvereitől, a kegyed szálláshelyén leszek. Úgy hiszem, hamarosan arany királyi koronát fog viselni.

– Ha Isten is megsegít, drága úrnőm – válaszolta Esmeré –, a kegyed szerelméért az első sorban fogok küzdeni, s fejekkel és karokkal fogom beborítani a földet. Ez az én küldetésem, és semmi mással nem törődöm.

LIX.

Hallván, hogy Római Florence kedves szavaival őt édes barátjának nevezte, Esmeré bátorsága és elszántsága tovább növekedett. Habozás nélkül és gyorsan ismét a küzdelembé vetette magát, és rövid idő alatt tíz ellenfelét leterítette.

– Istenem, Atyám – kiáltott fel Florence –, vajon mi történhetett Esmerével, hogy ily rövid idő alatt nyoma veszett?

– Úrnőm – válaszolta Audegon – igen szilárdak azok a pajzsok, s az ifjú vitéz bátor és erős, nála ádázabb és ügyesebb harcost nem látott még a világ.

– Így igaz – helyeselt Florence –, az ősz Garsire minden józan eszét elveszítette, amikor engem szemelt ki magának, s azt hiszi, hogy a szép kedvesévé tehet engem. Többet ér nékem Esmeré pusztá üdvözlése, mint az ő egész gazdagsága, hiszen túlságosan elaggott már.

Esmeré keményen és ádáz dühvel küzdött; tízezer római harcos vetette magát a küzdelembé, kik mindannyian a bajtársai voltak, s a segítségére siettek, hogy növeljék nevének hírét és dicsőségét.

LX.

Róma császára összegyűjtötte harcosait, s az elzárt terület elé hívatta őket. Amikor azonban észrevették, hogy Esmeré beleveti magát a harcba, tüstént

kövezték példáját, s számtalan görögöt és örményt tettek harcképtelenné s ölték meg a heves küzdelemben. Miután a rómaiak több mint egy mérföldre visszavetették az ellenséget, Ottó császár visszavonulót kürtöltetett. A nagy hőségben azonban erősen verejtékezni kezdett, s oly nagyon vágyott a frissítő szélre, hogy félrevonult felfrissíteni magát, s a sodronycsuklyáját és a sisakrostélyát is leeresztette. Ó, Teremtő Isten, mily szerencsétlenség esett akkor veled! Senki nem kerülheti el balsorsát, ha Isten nem óvja meg attól. A csata oly közel zajlott, hogy igen jól lehetett onnan kifelé nyilazni. Mind meghaltak volna és a tengerbe fulladtak volna a görögök, ha nem esett volna meg ez a szerencsétlenség, melyet most elmesélek. Az történt, hogy egy számszeríjász egyenesen ama hely felé lőtt ki egy nyílveesszőt, ahol rómaiakat vett észre, s a nyílveessző éppen Ottó király homlokát találta el, és belefúródott a koponyájába. A király Bondifer nyakára hanyatlott, látása elhomályosult, és háromszor elveszítette eszméletét csataménje hátán. Amikor ezt meglátták a grófok, a bárók és a nagyurak, a karjánál fogva elvezették onnan nemes császárukat, aki már alig tudta tartani magát a nyeregben, mert oly közel leleskedett reá a halál, hogy bármely pillanatban holtan zuhanhatott a földre. A főurak leszálltak a lovukról, hogy méltón meggyászolják uralkodójukat, és soha nem fogtok ily nagy fájdalomról hallani, mint amelyet ők éreztek uruk halála miatt.

LXI.

Meghallván a jajveszékelést, valahány római nagyúr mind odasietett.

– Teremtő Isten, Szűz Mária, most segíts meg! – kiáltották fennhangon. – Ha az ősz szakállú Garsire császár elesett volna a csatában, és hatalmas seregét legyőztük volna, nem ért volna minket ekkora balszerencse, s nem szenvedtünk volna váratlanul ily nagy veszteséget. Dicső nemes király – siratták uralkodójukat a nagyurak –, soha koronás fő nem harcolt még karddal a kezében ily hősiezen! A te páratlan hősiességednek mindenfelé híre ment, s összes ellenséged drágán megfizetett. Ó, jaj, Róma koronája, mily sorsra jutottál! Soha többé nem lesz már igazság a földön.

A császár elveszítette eszméletét, látása elhomályosult, s a halál közelsége miatt egész testét verejték öntötte el. Hosszú ideig néma maradt, míg nem oly nemes szavak hagyták el ajkát, hogy Esmeré Florence leánya férje, s egyúttal a római birodalom örököse legyen. Helyesen döntött, hiszen ha nem így tett volna, minden elveszett volna.

Ezt hallván, Milon kis híján megölte magát. Később azt állította, hogy ily szavak el sem hangoztak a császár ajkáról, s azt sem bánta volna, ha a nyakát törí, mintsem hogy testvéröccse ily hatalmas birodalom felett uralkodjék.

LXII.

Mély gyászba borultak tehát a birodalom nagyjai. Magasságos Isten! Hogy tépték a hajukat e tiszteleltre méltó szakállas öregemberek, kiknek az volt az érzésük, mintha elrabolták volna tőlük urukat! Mialatt azonban ily nagy fájdalom gyötörte őket, Esmeré a csatamezőn küzdött tizenötezer jól felfegyverzett harcossal, akik mindannyian hűséget fogadtak néki. Kivételes lovagi érdemeiért és a csatákban véghezvitt hőstetteiért Róma városának udvarnagává, valamint a császári udvar első zászlósurává tették. Ó, ha tudták volna az igazat arról, ami a nagyhatalmú Ottó császárral esett, bizony, elmenekültek volna, ám az Egek Urának ez nem szolgált volna tetszésére.

Egy százezres görög sereg élén ott harcolt Sinagon, egy igen tekintélyes görög nagyúr is, ki Garsire rokona és bizalmasa volt. Azt láthatátok volna, hogy az újrakezdődő ütközetben miként kelnek viadalra a tizenötezer római harcossal; rengeteg lándzsa tört darabokra, és rengeteg kerek pajzsot döftek át, rengeteg sodronyínget és sodronycsuklyát szaggattak szét, s végtelen sok kardcsapás érte a drágakövekkel ékesített sisakokat. Esmeré megsarkantyúzta tüzes csataménjét, s éles kardjával egy görögre sújtott, kinek válláig felhasította a testét, amikor pedig kihúzta belőle a kardját, az holtan zuhant le lováról. Ezt látván, a görögöket nagy félelem töltötte el, és több mint harmincan mértek hatalmas ütéseket peremes pajzsára, melyet teljesen összezúztak, s akár akarta Esmeré, akár nem, ellenségei földre döntötték. A vitéz lovag azonban talpra ugrott, megragadott egy csatában elhullajtott pajzsot és a kardját is visszaszerezte, majd több mint száz csapást mért díszes és éles fegyverével ellenségeire. Egyetlen vele egykorú ifjú sem védekezett még jobban, és egy lovag sem tett még bizonyosságot ily vitézi erényekről. Ámde mindez egy lyukas garast sem ért, mivel a feldühödött görögök minden oldalról rátámadtak, és a sok lúd disznót győzött. Már éppen megakarták ölni, amikor Sinagon bölcsen felkiáltott:

– Ne bántsátok, inkább vigyük őt a hatalmas Garsire császár színe elé.

– Ahogy parancsolod, nagyurunk! – válaszolták a görögök.

Azzal felültették az ifjú lovagot almásderes ménjére, és szoros őrizet mellett elvezették. A tizenötezer római harcos oly szoros sorokat alkotott, hogy senki nem lett volna képes meghátrálásra kényszeríteni őket, ám midőn elvezítették Esmerét, mégis elvonultak. A könyörületes Isten oltalmazza Rómát és a szépséges, nemes lelkű Florence-ot, akinek atyját halálosan megsebesítették a görögök, és a csatában foglyul ejtették a vitéz Esmerét! Audegon, a hercegnő udvarhölgye azonban sorsot vetett, s a csillagok állása azt mutatta néki, hogy Esmeré Róma császára, Florence pedig – Isten rendelése szerint – a hitvese lesz.

LXIII.

Nagy volt a fájdalma a nagyhatalmú Ottó császárnak. Rómába hívták Simon pápát, aki jött is oly gyorsan, amennyire csak lovától telt. Tüstént felkereste a császárt, aki meggyónt néki, és tiszta szívvel megáldozott. A lelke akkor kiszállt a testéből, Isten legyen hozzá irgalmas! Mindenfelől a bánat és fájdalom kiáltásai hallatszottak. A magyar király fia, Esmeré bátyja, kit Milonnak hívtak, gascogne-i csataménjén ült. Mellkasán sűrű szövésű láncinget viselt, és kezében egy törött lándzsát tartott. A címeres pajzsán is jól látszott, hogy kiváló lovag: oroszlános kerek pajzsát teljesen felhasználta a kardcsapások, s az összes lovag közül kitűnt előkelő, nagyúri viselkedésével. Amikor pedig megszólalt, olyképpen fűzte a szavakat, hogy mindenki úgy vélte, a szentírás igazságát hallja. Ám mindazok, akik azt gondolták, hogy egy igaz emberrel van dolguk, nem tudták, valójában mit titkol szíve mélyén, míg ki nem derült, mennyi gonoszság rejlik a füle mögött... Milon igen megnyerő és jóvágású lovag volt, ám nem volt nála hitványabb gazember az egész földkerekségen; oly gyalázatos módon elárulta testvéröccsét, amilyen gonoszságról még mesében vagy históriás énekekben sem hallottatok. Magához hívatta a főurakat, s e szöveggel fordult hozzájuk:

– Jó urak, az Isten szerelmére, mitévők legyünk? Azt mondják, két rossz közül a kisebbet kell választani. Ha ugyanis az ősz szakállú Garsire mellé állunk, mindama fájdalom, veszteség és pusztulás, amit a nagyhatalmú Ottó király okozott, még nagyobb erővel és hevességgel fog városunkra törni. Hiszen nem azért engedte Isten felállítani e sereget, hogy azután egy fabatkát se érjen, hanem még ha elesne is a vezére, akkor is dacolni tudjon az ellenséggel. Készíttetek hát egy hordágyat, melyre a királyt helyezzük, azután pedig együtt Róma városába visszük. Helyesen tesszük, ha ekként cselekszünk, mintsem a görögöktől szorongatva mennénk a városba.

– Isten áldásával, tegyük ezt! – helyeselték a főurak.

LXIV.

– Jó urak – szólott Milon –, az Igaz Isten a tanúm, hogy nincs még egy ember, kinek nagyobb szomorúságra lenne oka, mint nekem, aki elveszítettem Esmerét, szeretett testvéröccsömet.

– Menjünk hát tüstént Rómába – javasolta Guillaume de Fere²³ –, ennél jobbat úgysem tehetünk, a görögök serege felettébb hatalmas, a miénk viszont jóval kisebb. Holnap szálljunk ismét hadba, ki-ki a saját zászlaja alatt. Ha Isten

²³ Római lovag.

és anyja, Szűz Mária is úgy akarja, hogy találkozzam Garsire-ral, nem fogom a keblemre ölelni, hanem éles acélkardommal a fejét veszem.

Majd ácsfúróval átfúrtak két faágat, és elkészítették a hordágyat, melyre fájdalomtól süjtva és sírva jószágos atyjukat, a császárt fektették.

LXV.

A hordágyra fektették tehát a római birodalom császárárt, és egy szardíniai szövettakarót terítettek a testére. Harcosai éppen Campania felé haladtak, s midőn a kürtösök visszavonulót fújtak, a sík mezőn gyűltek össze tanácsatlanul a császári lobogó, a sárkányos zászlók és a kopjazászlók alatt. S ez nem volt meglepő, hiszen elveszítették vezérüket. Majd bevonultak Rómába, ahol a fájdalom a tetőpontjára hágott. Florence éppen letekintett a legmagasabb torony ablakából, s meglátván a hordágyat, keresztet vetett.

– Ó, Uram, Teremtőm – sóhajtott fel az ifjú hercegnő –, mily esztelen sokadalom! Bizonyára egy főúr fekszik ott kiterítve, akit hívei siratnak.

– Drága úrnőm – szólott akkor Audegon, akinek mindenről tudomása volt –, egy nagyhatalmú uraság lehet ő a közeli hegyekből.

LXVI.

Ottó király leánya, a karcsú termetű Florence ugyancsak eltűnődött. A tiszteletre méltó Audegont szólította, s azt kérdezte tőle:

– Kedves hölgyem, a tanácsát szeretném kérni. Az éjjel egy igen furcsa és szörnyű álmom volt. Azt álmodtam, hogy egy villám csap le az égből egy magas toronyba, mely azon nyomban összedől és porrá omlik. S akkora füst szállt fel a magasba, hogy Róma városát teljesen elborította. Azután azt láttam, hogy atyám, Ottó király jön felém, s kétségbeejtően sápadt és gyenge volt. Egy ösvényen haladtam éppen, amikor reám tekintett, majd egy sötétkék takaró alá lefeküdt aludni, én pedig nem tudtam felébreszteni. Később egy másik álmom is volt, melyben vadászni indultam, s előttem vitték a legügyesebb karvalyomat, melyet a Tevere partján felröpítettem. Azt láttam, hogy egymás után fogja el a madarakat, s hogy ily ügyesnek találtam, még inkább becsülni kezdtem. Ám azután egy babérfa legmagasabb ágára szállt, karmaival erősen belekapaszkodott, s a világ minden kincséért sem volt hajlandó lejönni onnan. Akkor visszatértem a hatalmas római palotába, és oly szomorúság fogott el, hogy azt hittem, eszemet veszem. Ijesztő volt ez az álmom, s erősen felzaklatott.

Florence letekintett a keskeny ösvényen haladó sokadalomra. Meghallotta a hordágyat hozók egyre hangosabb jajveszékelését, s azt is látta, hogy az ország

nagyjai a hajukat tépik fájdalmukban, és a menet előtt Bondifert, a csatament vezetnek kantárszáron. Akkor kapott észbe Florence, és leszaladt a kőpadlós tereméből, de a hordágyig már nem jutott el, mert ájultan zuhant a földre anélkül, hogy bárki is segíthetett volna rajta.

LXVII.

Rómába érkezett tehát az ünnepélyes halotti menet, és a figyelőtornyos császári palotába vonult. A nagyterem márványpadlója gladiólusszal, fekete csucssorral, babérral, mentával és fahéjvirággal volt behintve. Nem hallatszott ott sem hárfa, sem tekerőlant zenéje, hanem csak jajveszékélés, amikor letették a hordágyat. Akkor előrelépett a Tudelában²⁴ született Clamador, s fejét fogva ekként siratta a császárt:

– Ó, jaj, nagyuram, ki fog ezután castiliai paripákat adományozni? Senki nem tudott nálad jobban lándzsát törni, amikor bátran és elszántan nyeregbe szálltál. Fényes vitézséged híre egészen Bordeaux-ig eljutott.

Majd Florence lépett oda, a nagyra becsült hercegnő, és felemelte a tudelai selyemtakarót a hordágyról. Holtan látván atyját, a mellét verte és haját tépte fájdalmában; félájultan tántorgott, s szíve hevesen dobogott hófehér keble alatt. Ó, Magasságos Isten, mily gyászba borult a szépséges hercegnő! Agravain talpra segítette Florence-ot, ki, miután magához tért, ekként szólította a nemes szívű uralkodót:

– Az Isten szerelmére, drága jó apámuram, ki oly nagyon szerettél engem. Könyörgöm, szólj hozzám! A leányod vagyok, ne hagyj itt engem árván!

LXVIII.

Mély fájdalom töltötte el a fejedelmeket, grófokat és előkelő hercegeket a palota márványtermében.

– Nagy tudású, bölcs apám – folytatta beszédét Florence –, sok kárt okoztak néked a görögök és örmények, midőn az egész országot és a tengerpartot pusztulásba döntötték. Garsire birtokba akarja azt venni, és a lakosságot szolgaságba akarja taszítani. Soha nem fogok már felhőtlen örömet érezni szívémben; Szűz Anyám, dicső Égi Királynő, miért nem ragad el a halál, hogy minden bajnak vége szakadjon? Soha többé nem leszek már boldog a császári udvarban, csak a szomorúság marad nékem.

S akkor Florence leszaggatta mentéje hermelingallérját, a haját tépte és mellét verte; fájdalmában egyre csak jajveszékelt, és szíve majd kiszakadt

²⁴ Város az észak-spanyolországi Navarra tartományban.

a mellkasából, úgy dobogott. Az Ottó császárt gyászoló hercegkisasszony fájdalma számos palotagróf fiát fakasztotta sírásra azon a napon.

LXIX.

Sokakat elszomorított és fájdalommal töltött el a palotában a császár halála és a sudár termetű, szépséges Florence gyásza, ki nem tudott talpon maradni, oly gyakran elájult. Az egész palotában széltében-hosszában azt beszéltek, hogy ha nem tesznek ellene, az ifjú hercegnő már nem sokáig marad életben. Az elbeszélésben az olvasható, hogy ájultan vitték az egyik szobájába, melyet Aladiant²⁵ rendezett be. A falait alkotó kövek nagy fényességet árasztottak, s a rómaiak aranszegélyekkel tették teljessé a falak díszítését. Oly díszítményekkel ékesítették fel ezt a szobát, hogy a földkerekségen nem akadt ember, akinek ne múlt volna el ott a bánata és szomorúsága, bármily nagy szívfájdalma lett légyen is. A királykisasszonyt egy elefántcsontból készült ágyba fektették, azután visszatértek a nagyterembe, ahol fűszeres oldattal lemosták, majd olajjal bekenték és bebalzsamozták a császár holttestét. Krisztusnak ajánlva lelkét, még azon a napon eltemették. Isten jól ismert csodákat tett érette, s még mindig Rómában nyugszik arannyal és ezüsttel díszített sírjában.

Jó urak, valamennyien jól tudjátok, hogy ily eseményt nem lehet sokáig eltitkolni. Az ősz Garsire-hoz is hamar eljutott a dicső Ottó császár halálának híre, és ugyancsak felvidult arra gondolván, hogy immár kedve szerint rendelkezhet Rómával és Florence-szal. Hatalmas szakálla tüzes csataménje nyakát verdeste, s nagy kevélységtől eltelten, bajszát simogatva azt mondta alattvalóinak:

– Lovagoljatok be büszkén együtt a városba! Legyen rá gondotok, hogy egyetlen ember se kerülhesse el a halált, különben, ősz szakállamra esküszöm, hogy amíg élek, senkinek nem fogok kegyelmezni. Isten nem teremtett még oly halandót, kinek – bármennyire könyörögne is – ne venném a fejét éles kardommal. Róma városával pedig azt szándékozom tenni, amit Menelaosz tett hajdan, midőn felégette a hatalmas Tróját.

LXX.

A római császár haláláról értesülvén, Garsire álnokságra gyanakodott, és erőt véve magán, kijelentette:

– Hitemre, császár, oda lett a kevélységed; bizony, nagy kár ez, mert számtalan spanyol paripát, töméntelen selyemszövetet és szaracén ösvért

²⁵ Florence csodálatos szobájának készítője, akinek neve – a mű kiadója, A. Wallensköld szerint – *Az Ezeregyéjszaka meséiben* szereplő Aladint idézi fel.

adományoztál. Lovagi tudásod három másik lovagéval ért fel, ámde nem tettél bizonyosságot nagy értelemről és túlságosan gögös voltál, amikor megtiltottad nékem, hogy országod földjére lépjek, és annyira sem becsülted szavaimat, mint egy lyukas garast.

Akkor Garsire Sinagont szólította, s azt mondta néki görögül:

– Lovag úr, néked adományozom Ancona tartományát és egész Lombardia hűbérurává teszek. Vonulj be Rómába, és legelőször is rombold le legnagyobb palotáját. Konstantinápolyban a császári asztalnál kijelentettem, s egyáltalán nem tréfának szántam, hogy addig nem nyugszom, amíg Rómát görögtűzzel fel nem égetem.

Sinagon megsarkantyúzta gyors fekete csataménjét, és kibontotta vadonatúj, selyem hadilobogóját, melyre Szent György képmása volt hímezve, s a zászló nyelveit is aranyhímzések szegélyezték. Az összes görög és örmény harcos Sinagon zászlaja alá gyűlt. Meglátván őket, a rómaiakon nagy izgalom vett erőt, s vienne-i²⁶ kopjáikkal, gerelyekkel, török dárdákkal és alabárdokkal támadást indítottak ellenük. Ekként védekeztek Róma védői több mint egy hónapig.

LXXI.

Erős ostromot indítottak a görögök, mely egy egész hónapig tartott. S látván, hogy ostromuk ily sokáig elhúzódik, igencsak elkeseredtek és bánatosak lettek. Mialatt a görögök Rómát ostromolták, felállították sátraikat, valamint Garsire császári pavillonját. Mindegyik kapuhoz négyezer felfegyverzett harcost állítottak. A város védői keményen ellenálltak, s nem ijedtek meg az ostromtól. Lelkesen kitörtek volna a városból, hogy párviadalra keljenek ellenségeikkel, ám a birodalom bölcs urai nem engedték meg nekik, hogy kedvük szerint cselekedjenek. A védők serege így sokáig Róma falain belül maradt, mialatt kívül a görögök végigdúlták és -fosztották az országot. Nem csoda, hogy a várvédők éheztek: egy kenyérért, amely korábban egy dénárba került, már egy ezüst márkát kellett fizetni. Nagy szomorúság töltötte el a szép város lakóit, kiknek nem volt élelmük, miközben drága kincsek között éltek.

A karcsú termetű, szépséges Florence a csodálatos szobában volt tehát, s Audegont hívatván, ekként szólt hozzá:

– Kedves hölgyem, az Istenre kérem, adjon nékem tanácsot! Aki királyapám halálát okozta és feldúlta országomat, visszaélve korlátlan hatalmával, erőnek erejével el akar engem ragadni; jó apám halálával ily nyomorúságra jutottam.

²⁶ A Dauphinée tartományban lévő Vienne városában készült kardok, kopják és lándzsák híresek voltak a középkorban (Már a *Roland-énekek*ben is vienne-i kardokkal harcoltak Nagy Károly vitézei).

Amiatt is nagy szívfájdalmat érzek, hogy e város lakói valósággal éheznek, mert oly rettenetes drágaság szakadt rájuk. A görögök a város falainál ütöttek táborn és állították fel sátraikat, s minden oldalról ostrom alá vettek minket; a kikötőt is oly erősen őrzik, hogy nem jut el hozzánk semmilyen élelem, sem hús, sem bor sem gabona. Ha akadna országomban egy hírneves lovag, akit kellő bátorság és nemes szándék éltetne, s emellett jól értene a fegyverforgatáshoz és előkelő származású is lenne, hogy király lehessen, igencsak boldog lennék, ha feleségül kérne engem, s megvédené országomat Garsire támadásától.

– Drága úrnőm – válaszolt Audegon –, sorsot vetettem, s a csillagok állásából azt olvastam ki, hogy a két testvér közül az egyik bizonyosan a férje lesz, csak azt nem tudom, hogy melyik, Milon vagy Esmeré. Mindketten királyfiak és hírneves lovagok, és e mostani csatában ugyancsak kitüntették magukat. Esmeré azonban okosabb és daliásabb, s nagy bátorsággal és hősiessen harcol.

– Ez igaz – helyeselt Florence –, de azt hallottam, hogy a legutóbbi ütközetben halálos sebet kapott.

– Akkor válassza az idősebbet, úrnőm – javasolta Audegon –, hiszen Milon is harcedzett lovag; küldjön hát hozzá egy megbízható hírvivőt nagyságod. S ügyeljen arra is, nehogy ennek híre keljen, mert ha a fejedelmek és a hűbérurak tudomására jutna, aligha örülnének; nem lehetséges ugyanis mindenkinek a kedvére tenni.

– Jól beszélt, kedves hölgyem – jegyezte meg Florence –, s bizony, a legjobb tanácsot adta nékem.

LXXII.

A nagyhatalmú Garsire császárról azt tudom elmondani, hogy sátrát a Tevere partján állíttatta fel. A sátortartó póznákat ilyképpen ivóvíz közelében erősítették a földbe. Sohasem hallhattatok még annál tetszetősebb sátorról, melynek szép, színes sávjai jól elváltak egymástól. Közel voltak a tengerparthoz, ám lovaikat édesvízzel itatták, s minthogy a Tevere mellett ütöttek táborn, halat is bőven fogtak, amit azután borssal fogyasztottak.

LXXIII.

Ím, hallgassátok e szépen megírt históriás éneket, melynek sorai tisztán és könnyen érthetők. Egy napon Garsire császár drága, cobolyprémes köpenyében éppen asztalnál ült, amikor betoppant hozzá a fővezére, Sinagon Esmerével, a szelíd tekintetű és daliás lovaggal együtt. Garsire tüstént komoly szavakat intézett hozzá:

– Honnan származol, ifjú? De az igazat mondd ám nékem.

– Isten kegyelméből Magyarországról, felséges uram. A jóságos Fülöp király volt az apám. Róma szolgálatában harcolok, és fivéremmel, a tiszteletre méltó Milonnal együtt a császári asztalnál foglalunk helyet. A görögök azonban álnokok és haszonlesők, mert elvették tőlem a csataménem, s nincs több lovam az istállómban.

LXXIV.

– S mit keresel itt, ifjú lovag?– kérdezte Garsire.

– Semmilyen birtokunk nem maradt, felség – válaszolta Esmeré. – Anyám új férjet választott, ki nem tűrt meg minket, s néki adományozta Brindisit és Volterrát²⁷. Elátkozott az a lovag, aki más kegyétől függ! A fivéremmel együtt úgy határoztunk, hogy szerencsét próbálunk; a békés nyugalomnál jobban szeretjük a küzdelmet.

LXXV.

– Mondd csak ifjú – fordult hozzá Garsire –, de igazat szólj, valóban Fülöp magyar király fia vagy?

– Igen, felség, Istenemre, a Szűzanya fiára esküszöm, az vagyok, s van egy minden lovagi erénnyel megáldott fivérem is. Szíriai Justamont azonban megfosztott minket az örökségünktől, s azért indultunk szerencsét próbálni, mert nincs földbirtokunk, s egy fél mogyorót érő vagyonunk sem, hacsak éles kardunkkal nem szerzünk magunknak.

E szókat hallván, Sinagon azt kiáltotta:

– Tanúsítson nagylelkűséget, és bocsássa őt szabadon, felség.

– Ősz szakállamra mondom, Sinagon – válaszolta Garsire –, midőn haddal indultam, hogy beszédjem Hyrcania adóját, ez ifjú lovag atyja nagy segítségemre volt, különben nem tértem volna vissza onnan ép bőrrrel. Az atyja iránti szeretetből és királyi hatalmamnál fogva térjen hát meg szabadon a társaihoz, s legyen rá gondja kegyelmednek, hogy semmilyen kár ne érje őt.

– Bizton állíthatom, nem fogom elárulni felségedet – jelentette ki Esmeré –, amikor majd Rómában leszek, s erős mellvértemet felöltve onnan gyakran kilovagolok. S ha csataméneket, paripákat vagy jó szíriai öszvéreket szerzek, azzal nem fogok ártani felségednek.

Garsire császár azonban erre igencsak esztelenül válaszolt:

²⁷ Kisváros az itáliai Toszkána tartományban.

– Isten áldásával, tedd, amit akarsz, ifjú lovag! Hatalmas seregemet nem fogod többé zaklatni, mert érted és a rómaiakért egy lyukas garast sem adnék. Még el sem telik ez a hét, és Róma városát meg fogom ostromolni, s ha had-erőmmel beveszem, porig égetem.

LXXVI.

Garsire király tehát igencsak híján volt a józanésznek, amikor ekként válaszolt a kiváló vitéznek, akit nagy kevélységében semennyire sem tartott, ám kénytelen volt minden kívánságát teljesíteni, noha felettébb mardosta szívét a düh. Hamarjában elővezették hát Esmeré csataménjét, acélpengéjű kardját is visszaadták néki, melyet akarata ellenére kihúztak hüvelyéből. Azzal az ifjú lovag fel is szállt lovára, Sinagon pedig addig kísérte, amíg kívül nem került a sátrakon.

Most pedig elmesélem, hogy mily ravaszul cselekedett Milon. Florence hívatta őt – ez az igazság –, a gazfickó pedig késlekedés nélkül el is indult, s két társát is magával vitte. Gyorsan felmentek a lépcsőn, beléptek a nagyterem ajtaján, majd pedig Florence szobájában az ifjú hercegnő elé járultak.

– Foglaljon helyet mellettem, Milon – szólta Florence. – Igen nagy dicsőségben lehet része, ha bátran cselekszik. Mint tudja, a görögök megölték apámat, népünk éheznek, országomat pedig feldúlták és kifosztották. Ha helyen van a szíve, s úgy érzi, hogy Róma koronás királya tudna lenni, és képes lenne megvédelmezni e királyságot, nem tudok más megoldásra gondolni, mint hogy felajánlom kegyelmednek a kezem, s összes városom urává teszem. Ám ha nem harcban edzett, bátor és vitéz, s józanésszel megáldott lovag kegyelmed, Milon, akkor ne is gondoljon e frigyre, hiszen ha nem nagy vitézségű és nemes lelkű lovag, felettébb kellemetlen helyzetbe kerülhet.

– Úrnöm – válaszolta Milon –, egy lélegzetvételnyi időt kérek. Hadd gondolkodjam holnapig.

– Hogyan, kegyelmed gondolkodási időt kér tőlem? – ámult el Florence. – Netán alkudozni óhajt velem, midőn lélegzetvételnyi időt merészel kérni? Isten engem úgy segéljen, sohasem leszek a kegyelmed hitvese!

E szókat hallván, Milon kis híján esztét veszítette, s a világ minden kincséért sem akart többé erre emlékezni. Sarkon fordult tehát, s nagy dühösen elhagyta a palotát. Abban a pillanatban Esmeré lovagolt be harci paripáján Róma városába.

LXXVII.

Esmeré nagyúr szívét öröm töltötte el, midőn belépett Róma városába. Agravain sietett üdvözlésére, oldalán Sámsonnal, s elmesélte az ifjú hercegnek

a görögök által véghezvitt hatalmas pusztítást, s a nagyhatalmú Ottó király halála okozta bánatot.

– Figyelmezzetek a szavamra, uraim – szólott Esmeré. – Nagy ostobaság egyre csak szomorkodni, derék lovagok; ne bánkódjatok hát tovább, mert amint pajzsot és lobogós kopját tarthatok a kezemben, hűséggel megvédelmezem felséges úrnőtöket. Bizonyossággal mondhatom néktek, a görögök már vesztesre állnak: több mint negyvenezer fekszik holtan a fővényes parton, kiknek pap már nem ad feloldozást. A virágos szakállú Garsire császár megfontolatlanságában szabadon engedett engem. Oly gőgösek és álnokok a görögök, hogy egy lyukas garasra sem becsültek engem.

LXXVIII.

Igazán szép, fényes májusi nap virradt fel, daloltak a pacsirták, a rigók és a szajkók. Esmeré megérkezett Rómába, szívét öröm és meglepedettség töltötte el, s megesküdütt a Magasságos Istenre és Szent Gervasiusra²⁸, hogy még sok bánatot és bosszúságot okoz a görögöknek, s hogy számos barna és pej csatament fog zsákmányolni az ellenségtől. Zsákmányával pedig igen boldoggá tesz majd számos előkelő urat a palotában.

Florence királykisasszony haragos szívvel ült festett falú, boltíves szobájában, mely finom mentától, babérlevéltől és kardvirágtól illatozott. Igencsak bánatos volt a galád Milon miatt, hiszen amikor magához hívatta, az igen gyáván viselkedett.

– Teremtő Isten – sóhajtott fel Florence –, dicső Mennybéli Király! Ha Milon is visszautasít, ki vesz majd engem nőül?

– Úrnőm – szólott Audegon –, Milonnak nem kenyere a háború, nem is merne magára venni ily nehéz terhet.

LXXIX.

A vitéz Esmeré szívét öröm töltötte el, jöttének híre pedig már az egész palotában elterjedt.

– Úrnőm – szólott Audegon –, már tegnap megmondtam kegyednek, a fejem teszem rá, hogy a jövendőlésem nem téved. Megérkezett a dicséretre méltó Esmeré, kinek igencsak örvendenek a lovagok és harcosok, s őt tették meg első zászlóvivőnek, mivelhogy ő vitte az ország címeres zászlaját a legnagyobb és legádázabb csatában. Engedelmével, úrnőm, küldjön hozzá egy csatlóst, és hívassa ide, hogy egymás társaságát élvezhessék.

²⁸ Szent Gervais, Néro császár alatt vértanúságot szenvedett Milánóban.

– Egyetértek kegyeddel – válaszolta Florence –; eredj hát, Berengier, s add át üzenetemet Esmerének!

– Máris elviszem üzenetét, úrnóm – válaszolta az udvaronc.

Azon nyomban lesietett a lépcsőn, hogy minél előbb Esmeré szállására érkezzen. Esmeré éppen a csatamezőről jött, ahol lovagi tornán győzedelmeskedvén, egy csatamént nyert. A rátermett hírnök észrevette a nemesurat, s félrevonván, odahajolt hozzá, s azt súgta a bal fülébe:

– Hitemre, jó uram, nagy dicsőség érte kegyelmedet: a földkerekség leggyönyörűbb hercegkisasszonya, akit Isten teremtett, a sudár termetű, szépséges római Florence hívatja nagyságodat, siessen hát!

Esmeré késlekedés nélkül leszállt ménjéről, s okosan az illedelmes hírnöknek ajándékozta aranykantáros lovát.

LXXX.

Esmeré és a hírvívő nem is akartak tovább késlekedni. Mivel bölcs és nemes gondolkodású férfit volt, úgy döntött, hogy nem viszi magával Milont. Helyette inkább Sámsont és Agravaint hívatta, kik fivérek, s igen tiszteletre méltó lovagok voltak. Hamarjában el is indultak a császári palotába, s egy pillér mellett felmentek a lépcsőn.

A szépséges és fényes orcájú Florence, aki egy tengerentúli selyemből készült tunikát, a vállán pedig egy cobolyprémes köntöst viselt, éppen a szobájában pihent. Mikor Esmeré Florence szobájához érkezett, s kinyitotta annak ajtaját, még nem tudhatta, hogy mi jár a királykisasszony fejében, s mit érez szívében. Márpedig Isten óvja a bolond beszédőtől, hiszen még császár is lehet belőle, ha nem utasítja el Florence kérését.

LXXXI.

A nemes Esmeré, ki nem csak kiváló lovag, hanem igen jól nevelt és csiszolt modorú, s Isten tanítása szerint felettébb bölcs is volt, a két nagyúrral együtt belépett Florence királynő szobájába, aki éppen szépen megmunkált ágynál ült, mely elefántcsontból készült. Az aranyozott ágylábak szépen festett képekkel voltak díszítve, az ág arannyal borított oldalát állatok, a körmintás selyem ágytakarót pedig helyenként arabiai aranyhímzések ékesítették.

Megpillantván a szépséges Florence-ot, Esmeré okos lovagként kedvesen így köszöntötte:

– A Mi Urunk Istenünk, a Mi Atyánk és Mennybéli Királyunk, ki az égből fényességet és világoasságot áraszt felénk, segítse a szépséges és sudár termetű

Római Florence-ot, hogy bosszút állhasson az átkozott öregemberen, ki megölte apját, s feldúlta királyságát!

– A Mindenható Isten halmozza el minden jóval kegyedet, nagyuram! – válaszolta Florence.

Mindhárman leültek a márványpadlóra helyezett székekre. A királykisasszony alaposan szemügyre vette az ifjú lovagot, annak termetét, orcáját, s szelíd modorát. Esmerét magasnak és délcegnek teremtette Isten, bőre pedig fehér volt, mint a tavaszi virág. Türkizzöld szeme élénk volt, mint a frissen vedlett sólyomé, szőke hajkoronája lágy tincsekben hullott alá, válla széles volt, keskeny dereka pedig még daliásabbá tette termetét. Karja igen formás volt, lába hosszú, páncélingét pedig apró horpadások borították. Lelke mélyén Florence már megszerette a királyfit, s elhatározta, nemes gondolatairól tanúskodó szavakat fog intézni hozzá. Ám csak akkor döbbsent rá a szép nemes hölgy, hogy túl hosszasan szemlélte a lábainál térdre ereszkedett délceg ifjút, s ezért mélyen megvetette önmagát, és ostobaságnak tartotta, amit tett.

Karjánál fogva felemelte tehát Esmerét, maga mellé ültette, s így szólt hozzá:

– Hitemre mondom, jó uram, kegyed igazán elragadó, s igen kiváló lovag, ahogyan mesélték nékem; valóban dicső örökséget érdemelne.

Esmeré felemelte fejét, s így válaszolt:

– Azt fogom tenni, drága hölgyem, amit a sors nékem szán.

– Esküszöm, igen helyesen szólt, jó uram – válaszolta Florence. – Rögvest el is mondom kegyednek, hogy miért hívtam ide.

LXXXII.

– Esmeré – szólt Florence – elszorul a szívem, ha jó apám halálára gondolok, ki oly odaadóan szeretett engem, s ha azt látom, hogy a görögök erőszakkal és kíméletlenül pusztítják országomat. Kegyed rettenthetetlen, derék és becsületes lovag, csak azt nem tudom, hogy a római birodalom koronája miként mutatna a fején. Jól meg kell ezt fontolni, hiszen feddhetetlen és bölcs nemesembernek kell majd azt viselnie, és apám, Ottó császár halálát is meg kell bosszulnia. Ha van hozzá bátorsága és szíve mélyén azt látja, hogy érvényt tud szerezni uralkodói jogának, s téli hóban és nyári hőségben teljes fegyverzetben képes lesz hadát sűrű sorokban Garsire ellen vezetni, s mindazokat megsemmisíteni, akik pusztító szándékkal országára támadnának, akkor a világ Teremtőjének akaratából köttessék meg a házasságunk!

– Drága úrnóm, teljes szívemből én is ezt óhajtom – válaszolta Esmeré.

– Isten legyen kegyes felségedhez mindazért, amit nékem mondott az imént! Egyetlen lovag sem akadna, aki ne engedelmeskedne a kegyed óhajának.

LXXXIII.

– Nagy megtiszteltetésben részesít engem, úrnóm – mondta Esmeré –, a Mindenható Isten nevében fogadja érte őszinte köszönetem. Legyen rá gondja azonban, hogy senki emberfia ne szerezzen erről tudomást, mert nagyon okosan kell eljárunk ez ügyben. Rajtam kívül még két derék lovag, Clamador és Aliaume hűségére bizton számíthat, akikért máris küldetek, s mától fogva hű bizalmasaim lesznek, mivelhogy kiváló vitézek és felettebb szeretnek engem. Majd bizalmasan a többieket is hívatjuk, s mindegyikükkel hűségesküt tétetünk. Először csak négygel, azután hattal, míg százán nem leszünk, s a kisebb rangú harcosok is minket fognak szolgálni. S ha akadna valaki, aki azt állítaná, hogy a kegyed parancsára nem lesz hű alattvalóm, tüstént megismertetném éles kardommal, s hitemre, halálfelelem lenne úrrá rajta. Ha most felséged valamennyi alattvalója tudomást szerezne szándékáról, bizonyára lennének közöttük egyesek, akik nem helyeselnék azt.

LXXXIV.

– A görögök összes szentje a tanúm, Esmeré – szól Florence –, senki nem tud úgy lándzsát törni, mint kegyed. S ha még több fegyvert óhajt, a boltíves szobámban talál láncingeket, kardokat és föníciai sisakokat... Öltön magára egy háromrétegű mellvértet, s a láncingére pedig vegyen fel egy prémes mentét. Szent Brice-re²⁹ esküszöm, hívatni fogom legodaadóbb hűbéreseimet, Brubant-t, kit én tettem Velence urává, valamint a pisai Joffrois grófot és a spoletói Gautier-t. S ha nem akarnának engedelmeskedni, ám ítélkezzenek felettük, mert kegyedhez képest egy fikarcnyira sem becsülném őket.

LXXXV.

Akkor Agravain lépett be a boltíves szobába, és kiválasztván két jó acélkardot a többi közül, az egyiket Esmerének nyújtotta, a másikat, melynek aranyozott volt a markolata, Samsonnak adta, a többit pedig visszahelyezte a függöny alá. Miután Clamador és Aliaume megérkezett, gondosan bezárták a terem ajtait, s Florence ily szöveget intézett hozzájuk:

– Figyelmezzetek reám, nemes lovagok! Mint jól tudjátok, a görögök megölték apámat, feldúlták országomat és nyomorba döntötték népemet. Ím, tekintsetek ez ifjúra, ki szerencsés csillagzat alatt született! Midőn királyapámat halálosan megsebeztek, úgy rendelkezett, hogy ő örökölje birodalmát és törvényesen engem vegyen feleségül. Arra kérlek most titeket, hogy hűséggel szolgáljátok őt.

²⁹ Szent Brice (Brictius) Kr. u. 397-ben lett Tours-i Szent Márton utódaként Tours püspöke.

– Ó, hála Néked, Istenem! – szólalt meg Agravain. – Hiszen nála külön uralkodót nem is óhajthatnánk. Róma császárnője, miért titkolta ezt el felséged előttünk? Ha ismertük volna a szándékát, a keresztthalált szenvedett Istenünkre mondom, az egész városban menten megszólaltak volna a harangok.

– Adjunk hálát Istennek, jó urak – válaszolta Florence.

S a lovagok őszinte szívvel hűségesküt tettek Esmerének. Hasonlóképpen hármásával és négyesével a többi főurat is a terembe hívták, és hamarosan az egész császári palota megtelt velük. Az ifjú uralkodót aranytrónusra emelték, s mindenfelé ujjongva ünnepezték. Azután a főrendek a Szent Péter székesegyházba kísérték, ahol a pápa megáldotta, és egy drágakövekkel berakott aranykoronával császárrá szentelte.

Amint erről Milon tudomást szerzett, kis híján esztét veszttette, s azt suttofta a hétpróbás áruló:

– Hitemre, Esmeré, elvarázstoltak téged; vagy ördög vagy te, vagy megbabonáztál minket. Ám a keresztthalált szenvedett Krisztus Urunkra esküszöm, nem tudod megakadályozni, hogy egy késsel meg ne öljelek.

LXXXVI.

Nagy ujjongás és üdvivalgás fogadta Rómában Esmeré császárrá választását, s házasságát a nemes szívű császárkisasszonnyal. A drágakövekkel és arábiai arannyal ékes Florence oly gyönyörű volt, hogy – miként az igaz elbeszélésekben olvasható – az egész földkerekségen nem akadt volna senki, bármennyire világot látott légyen is, akit csodálatos szépsége el ne kápráztatott volna. Esmeré, a bátor lovag, szintén daliás volt, s mindkettőjüket Isten áldása kísértte.

Milont ugyancsak lesújtotta, amit látott, és álnokul azt suttofta maga elé:

– Hitemre, Esmeré, biztos lehetsz abban, hogy nem fogsz örülni annak, amit majd mondani és tenni fogok. Bizony, nagy kárt fog még okozni néked ez a házassági egyezés, s ha rajtam múlik, szégyent fog hozni reád.

LXXXVII.

Miután Esmerét császárrá koronázták, az ország fejedelmei és főurai mind hűségesküt tettek néki a hatalmas és ódon császári palotában, amely soha nem látott még ily rengeteg fényes öltözéket és drága prémekeket. Esmeré, a nemes lovag oly délceg volt, mintha Isten maga teremtette volna Szent Paradicsomában. A szépséges és fényes arcú Florence ekként szólt hozzá:

– Felséges uram, mostantól felettébb nagy megbecsülésben lesz része. Védelmezze meg birodalmát és oltalmazza meg barátait. A görögök nagy kevélységgel támadást indítottak ellenünk, s apámat, Ottó császárt orvul

megölték a csatában. Legyen rá gondja, hogy soha megbékélés ne essék velük. Krisztus Urunkra mondom, ki *Pax vobis*-szal köszöntötte az apostolokat, midőn harmadnapon feltámadott, hogy addig nem fogok felséged mellett aludni, amíg csatában nem győzi le Garsire királyt. Csak azután élhetünk mindenkor békében országunkban.

LXXXVIII.

– Drága úrnóm – válaszolt Esmeré –, jól tudom, hogy Garsire meg akarja fosztani összes birtokától, s Konstantinápolyba szándékozik vinni kegyedet. Ámde én levettem a sakktábláról a királynőjét, amellyel játszani szeretett volna, s a tábla sarkában éppen mattot fogok néki adni. Istenemre mondom, mielőtt hazatérne, beszédem lesz vele.

Azzal vizet kértek a kézmosáshoz, és leültek vacsorázni.

Ezalatt egy hírvivő arról számolt be a nagyhatalmú Garsire királynak, hogy Magyarhoni Esmerének, akit ő szabadon bocsátott, visszaadták uradalmát, császárrá koronázták, és Római Florence-ot feleségül adták hozzá. Ezt hallván, Garsire színe ugyancsak megváltozott:

– Hófehér szakállamra, csak tréfálni akarnak velem. Hiszen udvariasan magamhoz kérettem Esmerét, és udvarom nagyjai jelenlétében visszaadtam néki a szabadságát, ám most már tudom, inkább minden tagját le kellett volna vágatnom. Ha valaha még rátalálok, bizony mondom, menten felköttem.

Ámde Garsire hiába fogadkozott, a tiszteletre méltó Esmeré Rómában volt. Miután leszedték az asztalokat, az ifjú uralkodó híveit szólította:

– Jó urak, nem azért lettem királyotok, hogy egy csendes szobában pihenjek és aludjak, vagy meséket hallgassak. Ezentúl páncélt kell öltennem, s túrnóm kell az eső és a szél gyötrelmeit, amikor nagy sereggel és harcosaimmal hadba indulok. Most pedig vezessétek elém Bondifert, melynél senki nem ismert még jobb lovat. Tüstént adjátok rám páncélingemet és fegyvereimet, s tegyétek közhírré, hogy mindenki fegyverkezzen fel.

LXXXIX.

Az udvar nagy és igen tekintélyes volt; számtalan főúr, herceg és gróf foglalt helyet a virágszőnyegen, és egymás között így beszéltek:

– Istenem! Micsoda uralkodónk van! Az Úr szent nevére mondom, Tőle kaptuk őt; elég csak parancsolnia, és mi csatába megyünk, fehér sodronyínget öltünk, kibontjuk zászlóinkat, és megvédjük országunkat a görögöktől!

A császár akkor felállt, szép, magas férfi volt.

– Uraim – szolt Esmeré –, tudják, mit fogunk most tenni? Ma jött el a nap, amikor csatába megyünk. Ne csapjunk nagy zajt, amikor kimegyünk a városból, és lepjük meg a görögöket a sátraikban. Bizony mondom, le sem veszem addig a sarkantyúimat, amíg el nem pusztítjuk őket. Én és a bátyám elsőként szállunk harcba. Jó urak, legyenek mellettünk, ha segítségre lesz szükségünk!

Ők pedig így feleltek:

– Szíves örömet megteszük, különben ott essünk el mind, ha cserbenhagynánk felségedet.

XC.

Felettebb bátrak és harcra termettek voltak a rómaiak, lovagi erényeikért dicsérték és magasztalták őket, ám igencsak megdöbbenek, és gondterheltek lettek; a császár kedvéért azonban újra erőre kaptak, és ismét visszanyerték lovagi erényeiket és hősiességüket. Előhozták a jó Esmeré király fegyvereit, mellkasára felöltötték fehér, aranszegélyes sodronyingét, és fejébe ragyogó ékkövekkel kirakott fénylő sisakot nyomtak. A gyönyörűséges Florence királynő pedig kezébe adta írásokkal díszített, éles kardját.

– Fogja, felség – szolt –, mennybéli Urunk, Jézus Krisztus adjon felségednek bátorságot és erőt, rettenthetetlenséget és hősiességet, és segítse felségedet a csatamezőn! Mindig legyen olyan derék harcos, mint eddig is volt!

Az ifjú hölgy végignézett Esmerén, és igen szépnek találta. Istenem, milyen jól mutatott a kard a bal oldalán! Florence egy arannyal teli városért sem adta volna, ha nem kellett volna sóhajtania, úgy megindult a szíve; két szép szeméből a gyengédség könnyei hullottak. Esmeré ránézett az arányos termetű szépségre, karjába vette, és alázatosan lágy csókot lehelt a szemére és az arcára.

– Drága hölgyem – szolt Esmeré –, tudja meg az igazat, ha addig élek is, nem nyugszom, amíg Garsire-t élve vagy halva el nem fogom, őt magát le nem győzöm, és az országot meg nem tisztítom az ellenségtől.

Akkor a palota elé vezették Bondifert, a csatamént, amelyet Ottó király oly nagy becsben tartott. Feketébb volt, mint egy szerezsen, és homlokán csillag ragyogott; a fara fehér volt, akár a tavaszi nyíló virág, a lábszára szép hosszú, a fara izmos, orrlyukai szélesek, és oldala szépen kikerekedett; a nyergét hímzett keleti selyemszövet borította, a nyeregkapóját pedig fekete zománcal berakott színarannyal díszítették; a kantárja és a szügyhámja is igen szép volt, és az egész lószerszám megért vagy száz uncia aranyat. A harci mén pedig oly nemes vérű volt, hogy nem volt nála jobb ősökkel bíró ló a keresztény világban. A vitéz lovagok jól meg is nézték maguknak ezt a lovat. A jó Esmeré

király akkor lement a lépcsőn, odalépett Bondiferhez, megragadta a kápát, és a nyeregbe pattant anélkül, hogy a kengyelt használta volna.

– Jó védőszentje van! – mondták egymásnak a társai.

Majd Agravain odahozta néki gombos pajzsát, Sámson pedig hatalmas, erős kopjáját. Esmeré és Florence elbúcsúztak egymástól; addig nem látja őt viszont Esmeré, amíg le nem győzi Garsire királyt. Azzal a több mint százezer harcos is lóra szállt, és sűrű sorokban elhagyta a várost.

XCI.

Esmeré, a nagyhatalmú király bátor, hősie és okos harcos volt, lovagi érényeit megbecsülték és félték. Rómában nem maradt senki ember fia, ha csak nem volt írástudó, pap vagy pilises barát. A főkapun át hatalmas embertömeg rontott ki, és harcra kész csataménjeiken vagy százezer harcos jelent meg. Mennyi pavilont és sátrat szédültak, mennyi sok ló elkóborolt, és hány görögöt levágtak! Csak úgy zengett tőlük szélteben-hosszában a csatamező, mintha megnyílt volna a föld, és meghasadt volna az ég – nem volt még ilyen öldöklés a világon! Garsire császár ezt látván nagyon megijedt, gyorsan lóra kapott, és vitézei közé vágatott, kik rengetegen voltak: hatvanezer szép fehér láncingbe öltözött harcos, és ugyanannyi halott, akik a mezőn heverték szanaszét. A lovasok megeresztett kantárszárral vágattak, s mennyi lándzsát eltört, mennyi láncinget döftek át! Esmeré vitéz és harcedzett lovag volt, és ott volt vele Bondifer, a szélesebb paripa is; sarkantyújával oldalba kapta a gazdája: akit ő eltalált, annak azon nyomban befellegzett. Annyi kardcsapást kiosztott, és oly sok görögöt levágott, hogy derékig vérben gázolt.

– Hitemre mondom – szóltak a görögök –, ez az ember örült!

– Dehogyan örült – felelték a többiek –, ő a vitéz Esmeré, akit hősiességéért Rómában megkoronáztak. Halálfia, akit utolér a csapása, mert még nem született anya ilyen derék lovagot.

XCII.

Lent a csatamezőn hatalmas harc kerekedett, sok lándzsát eltört, és sok pajzsot rést ütöttek, s számtalan díszes vért repedt szét és szakadt ketté. Ott harcolt a nemes vonású Clamador, Agravain és Sámson, a La Valée-i Gaudin és a kardjával hadakozó vitéz Esmeré, és ott vágatott lován bátyja, Milon is. Egytől egyik lándzsát ragadtak kezükbe. Az első párviadal dicsőségét Milon elragadta a többiektől, ám testvéröccse, Esmeré szívesen átengedte azt néki. Lesújtott egy görög harcos aranyozott pajzsára, amelynek aranygombja minden darabokra tört. Esmeré ismét lecsapott, és hangos csatakiáltásban tört ki.

Az ádáz küzdelemben mindegyikük le is vágta a maga ellenségét. Ezt látván, Esmeré igencsak örvendezett; szavait, amelyeket ekkor mondott, azonban senki nem hallotta:

– Nemsokára, ha Isten is úgy akarja, megszabadul ez az ország az ellenségtől!

XCIII.

Milon igencsak derék és eszes vitéz volt, csatában sem akadt párja öccsén, Esmerén kívül, aki számtalan erénnyel bírt. Milon szívét ezért bánat és harag emésztette fivére, Esmeré láttán, aki olyan remek kardforgató volt, hogy erős csapásaitól számos lándzsa tört apró szilánkokra.

Alig kelt át Sinagon a patakon, menten észrevette és felismerte Esmerét. Midőn a görögök foglyul ejtették és az ősz Garsire színe elé vezették, kis híján szörnyű halált halt volna, ha Sinagon nem kérlelte volna az ősz Garsire-t, hogy adja vissza Esmerének a kardját és hosszúsörényű csataménjét. Milon nyomban Sinagonra támadt, s oly nagy ütéseket mért a pajzsára a gombja alatt, hogy egyik oldalától a másikig felhasította és összezúzta azt. Sinagon bátran szembeszállt vele, ám a láncingek olyan erősek voltak, hogy fegyver nem szakíthatta át őket, a lándzsák pedig oly kemények, hogy végül mindketten a földre kerültek. Milon akkor kardot rántott, eltökélten, hogy kettéhasítja ellenfelét. Abban a pillanatban azonban odaérkezett Esmeré császár, s így szólt Sinagonhoz, akit rögtön felismert:

– Légy üdvözölve, bátor harcos – köszöntötte a császár. – Nincs e világon még egy férfiú, aki ily nagy szolgálatot tett volna nékem.

Ezután elváltak útjaik, s szerencsések voltak, hiszen nagy kár érte volna őket, ha egyikük vesztésként távozik. Esmeré visszaadta Sinagonnak gyorsléptű lovát, s így szólt hozzá:

– Barátommá fogadlak, derék vitéz. Mondd meg uradnak, az ősz Garsirenak, hogy Florence üdvözetét küldi néki általam.

– Nagyuram – válaszolta Sinagon –, Isten és Jézus Krisztus nevére, vesztünkre szemtanúi lehetünk az álnok aggastyán kevélységének, hiszen miatta valamennyien vereséget szenvedtünk a csatában.

XCIV.

Igen ádáz csatát vívtak Róma kapui előtt. Az álnok görögök menekülőre fogták a dolgot, ám a folyó gázlójánál, melyen át akartak kelni, utolérték őket a hű római katonák, akik annyi ütést mértek rájuk poitou-i acélkardjukkal, hogy szétzúzták sisakjuknak még az orrvédőjét is. A bátor Esmeré is kirántotta kardját, és üldözőbe vett egy görögöt, aki annyi sok bajt okozott nékik.

Csak úgy záporoztak ütései a mihaszna kristállyal ékesített sisakjára, s őt magát és lovát is kettéhasította. Valamennyi görög menekült, egy sem tartott ki ellenfeivel szemben. Amikor a nagyhatalmú Garsire király rájuk talált egy völgy mélyén, voltak vagy harmincezren a királyi lobogó alatt.

XCV.

A gázlónál találkozott a két sereg, ahol temérdek lándzsát összetörtek és temérdek pajzsot átlukasztottak a csatában, s ahol számos főúr lelte szörnyű kínok közt halálát és rengeteg kevély görög pusztult el. Egy talpalatnyi földet sem találtak volna, melyet ne borított volna több ezer halott, soha senki nem hallott még ily vérontásról. Garsire császár szíve igen nagy haragra gerjedt, amikor azt látta, mily hatalmas veszteséget szenvedett serege. A császár menekülni kényszerült, még a pajzsát is eldobta, egyedül kivont acélkardját tartotta jobbjában. Több mint ezren követték azok közül, akik megmenekültek, s végül elértek a kikötőbe.

– Uraim – mondta Garsire –, szörnyű csapás ért minket, hiszen minden katonámat megölték és legyilkolták. Sinagon szava igaznak bizonyult! Ám ha Konstantinápolyba, székvárosomba el tudnék érni, tudjátok meg, hogy mindenért drágán megfizetnének ellenségeim. Mert hiszen ha az ádáz ütközetből elmenekültem is, nem győztek le, megadván magam vagy csatát veszítvén. Ekként vonja ki magát az ütközetből számos bölcs ember.

Sietősen hajóra szálltak hát a görögök, felhúzták a vitorlákat és felszedték a horgonyt, ám a pokol ördögei oly erős szelet küldtek rájuk, mintha ők maguk támasztották volna, s irányították volna saját szavaikkal. Ezt látván, feltámadt a jó Esmeré király harci kedve, aki lován, Bondiferen teljes fegyverzetben és feszes lobogóval állt a mögötte felsorakozott római sereg élén. Mikor meglátták a vitorlákat, s a gazdagon díszített liliomos kerék fényét a távolban, kis híján eszüket veszítették.

– Uraim – szólt Esmeré –, teljes szégyenben maradtunk, hiszen amit végeztünk, az egy lyukas garast sem ér. Bizonyosan tudjátok, hiszen nem titok, hogy ígéretet tettem a szépséges, sudár termetű Florence-nak. Netán azt hiszi Garsire, hogy én raboltam el őt tőle? A Szentatya nevében, akihez a Vatikánban fohászokodnak, sem tengeren, sem földön, sem kastélyban, sem várban, sem pedig városban nem tud úgy elrejtőzni Garsire, hogy erőnek erejével magammal ne vigyem, s beteljesítsem rajta akaratomat, és csak hálás lehet nekem, ha nem ölom meg. Nézzétek ama gazdagon felszerelt, indulásra kész hajót, mennyi benne az ellátmány, a kenyér, a bor és a búza, amit a kevély görögök összeharácsoltak. Induljunk gyorsan Garsire után nemes, jó lovagok!

Miután a főurak meghallgatták Esmerét, igencsak megrémültek, még a legvakmerőbbek is menten reszketni kezdtek.

XCVI.

– Jó urak – szólt Esmeré, a vitéz császár –, úgy tűnik fel nékem, hogy gyávaság uralta el szívetek. Ám mindegyik semmi szükség, vegyétek magatokhoz a fegyvereiteket! Vannak köztetek olyanok, kik meglehetősen jól ismerik a tengert, kezdjétek hát felhúzni a vitorlákat, ragadjátok meg a hajókormányt, s horgonyt fel! Vezessétek a lovakat a dereglyékre, s induljunk máris Garsire után, nincs értelme tovább várakoznunk. Téged pedig, Milon, derék fivérem, arra kérlek, menj el Róma városába, s őrizd országomat és szeretett hitvesemet, Florence-ot. Megnyugtatóására jó hírekről számolj be néki, legszívesebben a nagyszakállú Garsire-t is színe elé vinném. Vigyél magaddal száz lovat, köztük Agravaint és Sámson, kik igen nagy becsben állnak. Fivérek ők is, ezért mindkettőben megbízom, hiszen náluk hűségesebb férfiakat nem is találhatnánk. Ha Jézus, ki mindannyiunk védelmezője, magához szólítana, te leszel birodalmam ura s parancsolója. Minden kívánságod teljesülni fog, drága fivérem, hiszen szívből szeretlek. Nagy dicsőséget szerzek még neked, s egy gazdag királyság koronás urává teszek.

– Drága testvérem – válaszolta Milon –, köszönettel veszem.

S agyafúrt álnoksággal sírást tettetett. Ó, jaj, miért is nem látott bele Esmeré fivére szívébe s gondolataiba, mert így nem tudta megvédeni magát az árulástól!

Esmerét ugyancsak tisztelték vitézei, akiket mind felparancsolt a hajókra és a bárkákra. Nagy büszkeség töltötte el szívet az látván, hogyan terelik fel lovagjai paripáikat a dereglyékre, s hogyan rázzák fegyvereiket és pajzsukat. Majd megragadták a köteleket és neki álltak felhúzni a vitorlákat, s amikor erőre kapott a szél, elhajóztak. Midőn eljött a búcsú pillanata, a büszke Sámson, amiként fivére, Agravain is, térdre esett a meghatottságtól. Ők is támogatták, hogy az ifjú leventét császárrá koronázzák, s ezért őszinte hitet tettek néki, hiszen náluk hűségesebb alattvalók sehol sem akadtak a birodalomban.

XCVII.

Esmeré és lovagjai hajóra szálltak tehát, s a nyílt tengeren Garsire király nyomába eredtek. Az áruló Milon pedig visszaindult Rómába, oldalán Sámsonnal és Agravainnal, s a száz lovaggal, kiket testvéröccse reá bízott. Ám még el sem indultak, Milon nem vesztegetett egy percet sem, a gonosztevő máris az áruláson törte a fejét. A száz lovagból kiválasztotta a hűsz

legkiválóbbat, s egy távol eső helyre vitte őket, miközben azok mit sem sejtettek valódi szándékáról. Ám sem Sámson, sem Agravaint nem hívta, hiszen Milon igen agyafúrt volt, s meglehetősen tartott tőlük.

– Urak – szólt a többiekhez –, nincsen titkom előttetek; ha elfogadjátok azt, amit szívem legmélyéből mondok néktek, köztetek még a legszegényebb is olyan uradalom birtokosa lesz, utódainak oly gazdagságban lesz részük, hogy soha egyikőtök sem ismeri majd a szegénységet. Esmeré igencsak bolond, hogy Garsire nyomába eredt, esküszöm néktek, nem fog visszatérni. Minthogy én vagyok az elsőszülött, úgy illendő, hogy belőlem legyen király. Aki ebben a szándékomban támogat, annak itt vagy másutt földbirtokot adományozok, s adok néki kincseket és aranyat, ezüstöt, amennyit csak óhajt. Azután enyém lesz a szépséges Florence is, hiszen testvéröcsém, Esmeré soha még csak nem is érintette, s régóta jól tudjátok, hogy minden más férfi előtt mit ígért nekem a szép hölgy. A teremtő Isten kegyelméből nagy szerencse ért titeket, mert innen egészen a hegyekig a tiétek lesz ez a földterület.

Milon szavai hallatán valamennyi lovag sóvárogni kezdett a gazdagság után, az áruló herceg pedig megesküdött nekik, hogy ígérését mihamarabb beváltja, ha hozzásegítik ahhoz, hogy császárrá koronázzák.

XCVIII.

Milon igencsak alattomos árulást forgatott a fejében. A száz lovagból Sámson és Agravain kivételével, kik derék, becsületes férfiak voltak, ezért félté őket, kiválasztotta a húsz legkiválóbbat. Félrevonta őket, s így szólt hozzájuk:

– Uraim – szólott az áruló –, figyeljetek reám! Ha most esküt tesztek nekem, annyi javat, kastélyt és várost, remek otrantói selymet, hermelinprémet, csatamént és paripát, s annyi dénárt adok néktek, hogy köztetek még a legszegényebb is gazdagnak mondhatja majd magát. Nem is tudok mindent felsorolni, de tiétek minden vagyonom, válasszatok belőle, s amikor megosztotok rajta, semmit sem vonok vissza tőletek. Amikor majd visszatértek Rómába, mutassatok nagy fájdalmat, és mondjátok azt Florence-nak, hogy Esmeré halott, halálos sebet kapott a nagy csatában, melyet Garsire ellen vívott. Így enyém lesz hitvese és összes birtoka; kételkedve fogadja majd szavaitokat, de ügyesen hiteseitek ezt el vele. Én veszem majd nőül, s minden kívánságom teljesülni fog!

– Ahogy parancsolod, urunk! – válaszoltak a lovagok.

Ím, halljátok hát, miként vesztette eszét az ördögfatty! Milon titokban tüstént magához hívta az összes lovagot, s annyi kincset ígért nekik, hogy az valamennyiüket megbabonázta. Lovagjai letették az esküt, s elhatározták, hogy Milont Róma királyává koronázzák.

A büszke Sámson harcedzett lovag volt, büszkének pedig vitézsége okán nevezték. Olyannyira bizonyos volt hitében és saját jóságában, hogy senki emberfiát nem tartotta magánál különbnek. Így szólt fivéréhez:

– Miként vélekedsz erről, Agravain? Fogadjuk el mi is ezt a döntést? A keresztthalált halt Urunkra mondom, nem tehetjük meg!

Milonhoz pedig e szavakkal fordult:

– Hazug áruló, ha Isten is úgy akarja, nem fogok szégyent hozni az én törvényes uramra, akinél kiválóbb vitézt anya nem szült még e világra. Te nem is vagy a fivére, ne merészeld ezt mondani, hiszen nem nemzhetett titeket egyazon apa.

– Hallgass, kutya! – válaszolta Milon. – Túlságosan is arcátlan vagy, s rútul megfizetsz érte, ha tovább folytatod.

Sámson e szavak hallatán igencsak dühbe gurult, s előrántotta kardját, mely oldalán függött, s rávetette magát a hercegre. Milonra a biztos halál várt volna, ha a gazfickó nem kerülte volna ki a csapást, és nem fordult volna a másik oldalra.

– Uraim! – szólt lovagjaihoz –, miért nem végeztek már velem? Mindannyian az én vitézeim vagytok, megeskettelek titeket.

Vitézei pedig így válaszoltak:

– Úgy lesz, ahogy mondd!

Azzal előhúzták acélkardjaikat, s rávetették magukat Sámsonra, aki védte magát, ahogy csak egy bátor lovag erejéből tellett. Fivére, Agravain is hősie-sen küzdött, s több mint tíz ellenfelének fejét vette. De mit számított minde-z? Sámson-t lemészárolták, s darabokra szabdalták, Agravaint pedig minden oldalról körbefogták. Ha nem kért volna kegyelmet, nyomban halál fia lett volna, mert oly erővel ütötték, hogy a földre sújtották.

XCIX.

Miután Sámson-t lemészárolták a galád fattyak, Agravaintól elvették jó acél-kardját, melynek markolata alexandriai aranyból készült. A nemes lelkű har-cos így siránkozott:

– Uram, Esmeré, benned szemernyi álnokság sincsen! A Mi Urunk vezes-sen utadon, ki Szent Arcedeclin³⁰ nászának napján az asztalnál borrá változ-tatta a vizet, s vigyen vissza épségben a római márványpalotába.

A fivérére pillantva, ki holtan hevert a földön, Agravain ájultan rogyott le az út közepére, s amikor felemelkedett, igencsak fájó szívvel így szólt:

³⁰ A kánai menyegző vőlegényének neve, amely a násznagy latin elnevezéséből származha-tott (< *architriclinus*), nem szerepel a Krisztus csodatételének helyt adó menyegző János Evangéliumában olvasható leírásában (János 2, 1-12.)

– Anyaszomorító, gyáva, hitvány gazember! Miért öltétek meg Sámson, a palotagrófot? Százszorta rosszabbak vagytok, mint a szaracénok! Ezért mindannyian bitófán végzitek, nem kerülhetitek el sorsotok. Hitemre mondom, Milon, szörnyű gonoszságot követtél el! Azt hiszed, király lehetsz így galádság által?

– Egy szót se többet, Agravain! – szólt Milon. – A Szentatyára esküszöm, akit zarándokok keresnek fel, ha nem hagyod abba, megismered poitou-i acélkardomat, s nem látod meg a holnapot!

C.

Igen derék, nemes arcvonású vitéz volt Agravain. Mikor meglátta fivérét, ki vérbe fagyva feküdt a réten, mélységes mély fájdalom öntötte el szívét, legyőzöttnek érezte magát, s nem tudott tovább ellenállni támadóinak. Éppen elég oly dolgot mondott nekik, ami egyáltalán nem volt tetszésükre, s mindegyikük reá emelte kivont kardját, és azzal fenyegette, hogy a fejét veszi. Majd nekiálltak tanácskozni és tervet szőni, mely szerint Milonból király lesz, s a fejére korona kerül. Agravain igencsak megijedt, hiszen már halálra ítéltetett, s látta is, amint az egyre jobban közelít hozzá. Akkor azonban egy gondolat fordult meg a fejében: ha ő maga is csatlakozik az árulókhoz, a római Florence előtt akkor sem marad titokban eme összeesküvés. Bűnbánatot fog azonban tartani, amíg bocsánatot nem nyer: ha nem ezt teszi, fejét veszti. Így hát mindenki nagy öröme és meglegedésére hitet tett és hűséget fogadott Milonnak, hogy az árulást sohasem fogja leleplezni.

– Agravain – szólt Milon –, a terv sikerrel járt, ám Sámson, ki most holtan fekszik a réten, felettébb nyugtalanít. Ám tegyük most azt, amit jól kigondoltam: készítsetek menten egy koporsót, s takarjátok be egy aranyszegélyű bíborszövettel. Vigyétek el Róma városába nagy sirámok közepette, s híreszteljétek el az egész országban, hogy Esmeré fekszik a koporsóban.

– Úgy lesz, urunk! – válaszolták a hitvány latrok.

Azzal egy kiserdőbe mentek, hogy ott koporsónak való fát vágjanak, s igencsak hasznát vették acélkardjuknak. A koporsót sok leveles ággal bélelték ki, belefektették a halott Sámson, kinek színe már elváltozott, s viterbói selyemmel takarták be. Egész éjjel lovagoltak, s meg sem álltak, amíg hajnalhasadtával Rómába nem érkeztek. Florence királynő, aki korán ébredt, a palota egyik ablakában könyökölt. Drága és díszes selyemruhába öltözött, s udvarhölgyei, Audegon, Gondrée, Blancheflor, Margarie és az eszes Mahaut vették körül. Hamarost oly hírt fog hallani, amely nagy félelemmel fogja eltölteni szívét. S amikor a koporsó megérkezett Róma városába, a hitvány gazemberek hangos jajgatásba kezdtek.

CI.

Igencsak pökhendiek voltak a hitszegő gazemberek, Milon pedig jól kifundálta az árulást. Egész éjjel megállás nélkül lovagoltak, s napfelkelteivel meg is érkeztek Rómába. Még a városkapun kívül, az út közepén találtak egy elcsigázott és agyongyötört igáslovat. Egyikük kardjával lecsapta az állat fejét, s annak kiömlő vére úgy beterítette a lovagot, mintha őt magát szúrták volna halálra.

Ahogy eltervezték, megérkeztek Róma városába. Jóságos Isten! Hogy jajgattak, kiabáltak a gaz árulók, s hogy siratták, gyászolták Esmeré uruk vitézségét és bátorságát, okosságát és szépségét! Amint ezt meghallották a derék városlakók, ők is csatlakoztak a lovagok sirámához. Florence a császári palota ablakához lépett, s amikor megtudta, hogy Esmerét, a tiszteletre méltó nemesurat siratják, menten ájultan zuhant az arannyal szegélyezett márványpadlóra. Audegon felsegítette a földről, és hermelinprémes köntöst terített a vállára. Akkor léptek be a császári palotába a hitvány gazemberek a meggyilkolt Sámson tetemével. Florence le akarta róni tiszteletét a nemes halott előtt, így hát odalépett a koporsóhoz, s ily szépen beszélt:

– Ó, én szerencsétlen! – jaidult fel az úrhölgy –, mily nagy bánat ért engem, hiszen elveszítettem drága oltalmazómat! Tiszteltem és szerettem e nemes férfiút lovagiasságáért, szíve jóságáért, ügyes fegyverforgatásáért, s mert igen nemes király fia volt. Midőn Garsire és serege megérkezett ide, királyi atyámat álnokul meggyilkolták. Látván, miként gyilkolják le népemet, s dúlják fel országomat, ó kegyetlen sors, nem is tudtam, mit tehetnék, hogy királyságomat megtarthassam! Ó, mily hamar el kellett veszítenem e nemes férfiút! Igen nagy bánatra és mártíromságra ítélt engem Krisztus Urunk, de a vatikáni pápa nevére mondom, soha többé nem lesz más ura az én szívemnek! Ezért hát az feltett szándékom, hogy apácának állok. Isten, a Mennyeknek Királya oltalmazza országomat!

E szókat hallván, Milon előbbre lépett.

– Ūrnóm – szólt az áruló –, igencsak fáj a szívem fivérem halála miatt, kit oly nagyon szerettem. Ha tovább élt volna, bizton tudom, hogy nála jobb király nem lett volna az egész keresztény világon. Ám egy dolgot tudnia kell feleségednek, nem tarthatom kegyed előtt titokban. Midőn hatalmas ütközetbe keveredtünk a görögökkel és az örményekkel, s Esmeré halálos sebet kapott, megesketett, hogy vegyem nőül kegyedet. Ebbéli vágyamtól semmi sem tarthat vissza! Nemes lovagok, mondjátok meg, igazat szólok-e!

S az árulók akként válaszoltak, ahogyan Milon kitanította őket, s ahogyan kifundálták és eltervezték:

– Hitemre, uram, a te szándékok szerint úrnóm örömmel és szívesen fogadna téged hitveséül, s holnap nőül veheted őt. Minden eldöntetett már, senkinek nem lehet ellenvetése, hiszen mindenkinek hinnie kell néked.

Mikor Florence mindezt meghallotta, leszegte a fejét, s a világ minden kincséért sem válaszolt Milonnak.

CII.

Igen nagy bánat emésztette Florence szívét a nemes Esmeré halála miatt, amikor a sötét lelkű gazemberek elébe járultak, s mézes-mázos hangon így szóltak hozzá:

– Az égre kérjük, nemes királynőnk, fogadja el Milont hitvesének, hiszen rettenthetetlen vitéz ő, s igen előkelő származású férfiú, aki megvédi e birodalmat a görög hordáktól.

– Ó, Uram! – szólt Florence –, ki kínhalált szenvedtél, s ki a halott Lázárt feltámasztottad! Milon beste ördögfatty! Fivére itt fekszik holtan, e ház közepén, s máris azon mesterkedik, hogy minél előbb feleségül vegyen engem. Igencsak meglepődnék, ha nem valamiféle áruulás történt. Ám a vatikáni pápa nevére mondom, sohasem egyezem bele, hogy frigyre lépjek vele! Ha úgy hozná a sors, hogy férjet választanék, a világ minden kincséért sem választanám Milont. Semmi bizodalom nincs benne, mert az az érzésem, hogy gazemberrel állok szembe.

CIII.

– Úrnóm – válaszolta Milon, a hitszegő gazember –, a római Szent Péter nevére, örültségeket beszél kegyed! Márpedig nőül veszem, ebben ne is kételkedjék. Ha nem jön hozzám jószántából, drágán megfizet érte, hiszen a legvitézebb lovagok az én oldalamon állnak.

Azzal magához hívatta az árulókat, s így szólt hozzájuk:

– Nemes lovagok, figyelmezzetek reám! Bizonyosodjatok meg arról, hogy mindnyájan fel vagytok fegyverezve, s jó acélkardotokat tartjátok a kezetek ügyében. Őrizzétek gondosan a palota kapuját! A kereszthalált szenvedett Krisztus Urunk nevére mondom, egy fabatkát sem érne annak a szava, aki azt állítaná, hogy nem teljesülhet a kívánságom.

– Isten irtalmazzon! – szólt Florence. – Adja az ég, hogy ez a nap sohasem jöjjön el!

Most pedig hallgassátok meg, miként cselekedett Agravain. Nem feledkezett meg fivére haláláról, hanem amilyen hamar csak tudott, megvált társaitól, s elment a pápához, akinek meggyóna bűneit. Mindent elmesélt néki az árulásról, semmit sem titkolt el előtte.

– Szentatyám – szolt Agravain –, kérem, hallgasson meg! Igen rútul elbántak a vitez Esmerével, amikor Garsire király nyomába eredt. Az ország főurait is magával vitte, mi pedig fivérével, Milonnal visszatértünk, hogy, miként a király parancsolta, védelmezzük országát. Ám a gazembernek Róma királyságára fájt a foga, s száz áruló is segítette tervében, én azonban tizennégy városért cserébe sem egyeztem volna ebbe bele! Megölték a fivéremet, s ezzel végtelen fájdalmat okoztak nékem. Ő az, akit most a koporsóban a palotába hoztak, s a hitvány gazemberek mindenkivel elhitették, hogy Esmeré fekszik benne. Kegyelem, szentséges atyám, hamisan esküdtem fel Milon szolgálatára! Megöltek volna, ha nem teljesítettem volna kívánságukat! Ez a színtiszta igazság!

A pápa így válaszolt:

– Mily megdöbbsentő dolgokról beszél kegyelmed! Mivel születése óta nem követett el bűnt, most sincs miért megbocsátanom. Agravain, kedves jó testvérem, fegyverezzék fel magukat! Azt javaslom, támadjuk meg az árulókat; kegyelmeddel tartok én is, és még ezer felfegyverzett harcos.

– Istennek legyen hála, Szentatyám! – válaszolta Agravain.

CIV.

Amikor a pápa meghallotta az árulás történetét, nem kételkedett, hiszen jól tudta, hogy Agravain nemes lovag. Ezer hűbéresét felfegyverezte, kik mindannyian jó poitou-i acélkardot kötöttek derekukra. Fegyvereik és vértjeik arany- és kristályfényt árasztottak, és soha senki nem látott még oly szép lótarókat sem.

– Jó urak – szolt a pápa –, derék, nemes lovagok! A császári palotában tartózkodó árulót ne öljék meg, s ne is üssék meg. Mindet élve fogjuk el, s mást teszünk velük. A tömlöc fenekére vetjük mindahányat. Mihelyt megérkezik Esmeré a királyi zászlóval, úgy hiszem, számos keserű napot kell majd megélniük. De mindenekelőtt még egy dolog, uraim: ki saját fivére életére tör, az halálos bűnt követ el, s a király nem hinné el, hogy ily súlyos árulás fenyegetné.

Együtt indultak tehát igen nagy számban a palotához a derék hűbéresek, s felmentek a drága márványból készült lépcsőkön. Amikor valamennyien felértek a palotába, a súlyos vasrudakkal lezárták a kapukat. Mindenki késlekedés nélkül megragadta a sajátját, Milon pedig, az áruló gazember, kívül rekedt. Rógtön kivonta azonban a kardját, mert rosszat sejtett. A Mennyei Atyára megesküdtött, hogy nem lesz ott egyetlen vakmerő herceg, fejedelem, püspök vagy magas rangú bíboros sem, akinek – ha őt elfognák – ne tudna annyit adni, hogy ne énekelné el az ő gyászmiséjét.

CV.

Igen elszántan ostromolni kezdték a palotát, s a bitang árulókat hamar ártalmatlanná tették. Fájdalmas kiáltások közepette hullottak a földre, ahol a jó lovagok elfogták és szorosan megkötözték őket. A gaz áruló Milon gyalog kényszerült harcolni, s előrántotta meztelen kardját, melynek acélja csillogott, markolata pedig színaranyból készült. Úgy forgatta fegyverét, akár egy szaracén, de nem támadták meg sem karddal, sem lándzsával, hiszen nem akarták megölni, mert a pápa megtiltotta nekik. Egy feléje induló harcos el akarta fogni, ám az álnok Milon oly súlyos csapást mért rá a kardjával, hogy tetőtől talpig felhasította. Amikor azonban újabb csapásra emelte volna kardját, menten ott termett hét vitéz, s közrefogták.

– Milon – szólt Agravain –, most aztán van okod rettegni! Sámson miatt, kit te meggyilkoltál, még mindig fájdalom járja át szívemet. Gazember uram, márpedig nem fognak császárrá választani, mert megölted a fivérem, s árulást követtél el. Most pedig elérkezett a napja, hogy megszégyenülj végre.

A pápának helyén volt a szíve, odament a koporsóhoz, és felemelte a halotti leplet. Az egykor oly bátor Sámson holttestét találta benne, a sebeiből csöpögő vér teljesen átáztatta a koporsó belsejét.

– Hitemre mondom, Agravain, igazat beszélt – szólt a pápa. – Nemes urak, nagy igazságtalanság volt Sámson lovag halála. Ó, te gaz Milon, légy átkozott! Még Florence-ot is magadnak akartad, amikor nőül vetted volna? Ám sem őt, sem országát nem fogod soha megkaparintani. Esmerét igen rútul elárulták, s ráadásul mindezt a fivére tette, spoletói Szent Pál³¹ nevére mondom! Ezt a világ minden kincséért sem engedhetjük meg.

Ezt hallván, még a vér is meghűlt Milon ereiben, s szégyenében rettenetesen elsápadt.

CVI.

Mikor Florence meghallotta a szörnyű árulás hírért, s meglátta Sámson testét, egyszerre nagy bánat és nagy öröm öntötte el szívét. Az áruló Milont egy magas torony tömlöcébe zárták.

– Ó, Istenem – szólt Florence –, a Te üdvözítő kegyelmed által, ki feltámasztottad Lázárt a halálból, kimentetted Dánielt az oroszlánok verméből, a Szent

³¹ Nem ismeretes ilyen nevű szent; a mű kiadója, A. Wallensköld szerint az ófrancia *Pou* 'Pál a *Pon*, *Ponz* (< lat. Pontium/ Pontianum) név „romlott” alakja lehet, minthogy egy Spoletóból való Pontianus mártírhálált szenvedett Marcus Aurelius császár uralkodása alatt (Kr. u. 161-180). Maradványainak egy részét 966-ban az itáliai Spoletóból a németalföldi Utrechtbe vitték.

Szűznek örömhírt adtál, a római Szent Pétert a Vatikánba küldted, s ezzel igen nagy tisztességben részesítetted társát, Szent Pált; Te, kitől az áruló Júdás elvette a halat³², s akit Nagycsütörtökön a zsidók elfogtak és tömlöcbe vetettek, majd keresztre feszítettek a bitang gonosztevők, s amiként igaz, hogy kínhálált szenvedtél a kereszten, és Longinusnak is megbocsátottál, ki lándzsájával beléd döfött, add vissza nékem, kérlek, törvényes uramat, Esmerét, hogy újból láthassam személyét és arcát.

CVII.

Lelepleződtek tehát a gonosztevők, verje meg az Isten őket! Egy sem tudta közülük megmenteni a bőrét. Florence helyesen cselekedett, s a gazfickók rosszabbul is járhattak volna, mint hogy valamennyien tömlöcbe kerültek. Milon teljesen egyedül volt, nagyúrhoz méltó körülmények között, méghozzá a legmagasabb toronyban, amely csak létezett. Meséket és dalokat énekeltek, hárfán és tekerőlanton játszottak néki, történeteket hallgatott és olvasott. Ámde bánatos volt, s nem volt kedve nevetni ezeken. A többi hitszegő mind hasonló helyzetben volt, csak nekik még gyertyafény sem jutott.

Most azonban térjünk át Esmerére, és a nagyhatalmú Garsire királyra. Látván, hogy mennyi embere veszett oda a csatában, a vénember elkeseredetten és haraggal eltelten menekülőre fogta. Esmeré a nyomába eredt, hogy végleg legyőzze, de a görögök addig meg sem álltak, amíg meg nem látták hajóikat, Esmerét és harcosait.

Esmeré akkor így szólt a katonáihoz:

– Fékezétek hát dühötöket, uraim! Nézzétek amott a görögöket, akik miatt haragra gyullad a szívem! Tudom, hogy ez a széláramlat egyenesen Konstantinápoly felé visz minket, ahol rengeteg kincset őriznek. Követeljük azt magunknak! Garsire császár, aki uralkodó szeretne maradni, nem tudja megtartani birodalmát, ezt bizton állíthatom. Ám ha én leszek a birodalom ura, minden kincse a tiétek lesz.

CVIII.

Konstantinápoly nagy kereskedőváros volt: magas falak, egy kis tengeröböl és kiterjedt babérfá ligetek vették körül. Ám Garsire örömtelenül és boldogtalanul tért vissza Konstantinápoly kikötőjébe, hiszen alattvalói mind odavesztek Róma kapui előtt. Bánatában és szégyenében a kikötő korlátjának

³² Ez a legenda Krisztusnak az Utolsó Vacsorán mondott szavai alapján keletkezhetett: „Ő pedig felelvén, monda: A ki velem együtt mártja kezét a tábla, az árul el engem.” (Máté, 26, 23.)

támaszkodott, s hátrapillantott a hatalmas és erős tengeri flottára. Esmeré már szorosan a nyomában járt. Hívatta hát menten Gracient, Gaudint és Garnerot-t³³.

– Uraim – szólt a császár –, tisztán látom sorsomat: nem fog itt már senki uralkodni, merthogy elveszítette az ahhoz való jogát.

CIX.

Garsire szívében rettenetes harag lobbant fel, mikor hátrapillantott, s meglátta a szörnyű veszélyt. Egyenesen Konstantinápoly felé tartottak, s már a legnagyobb templom tornyait és a hatalmas császári palota oszlopait és boltívét is látták a ragyogó díszgömbökkel, s a tiszta aranyból készült sasokkal együtt. A súlyos evezős hajókat nehéz volt kormányozni, ezért erős hátszél nélkül csak igen lassan tudtak előrehaladni. A többi hajó viszont kicsi és fürge volt, melyek kipróbált és bátor római vitézeket szállítottak. Magasságos Isten! A legjobb hajósok tartottak éppen a görög flotta felé! A görögök egy nyíllövésnyire voltak Garsire-tól, de nem tudtak sem megfordulni hajóikkal, sem pedig eltávolodni a római flottától. Ezért hát méregbe és gyúlékony anyagba mártották nyílveszeseiket, majd felhúzták számszerijaikat, s kerek pajzsukra támasztották azokat.

– Uraim – szólt Garsire –, nincs mit tennünk. Készüljeteink inkább horgonyt vetni, s legyen gondotok arra, hogy jól fel legyenek szerszámozva a harci ménjeitek. Mindenki öltse magára dupla sodronyingét, mert ezen a kavicsos fövényen kell majd partra szállnunk. Úgy hiszem, itt kezdődik majd a csata. Egy szó nélkül üssétek mindahányat, hiszen a rómaiak a városomra törnek. Tegyetek róla, hogy egy se menekülhessen meg, ha kedves az életetek! Mert a Mindenhatóra esküszöm, hogy én magam veszem a fejét acélkardommal a gyáváknak. Többet ér tisztességgel veszíteni, mint szégyenteljesen nyerni!

CX.

Esmeré igazán szerencsésnek bizonyult, mert a rómaiak és a görögök egyszerre érték el a szárazföldet. A Szent György-öböltől³⁴ nem messze, Konstantinápoly mesés városa előtt, egy várfallal körülvett területen értek partot. Magasságos Isten! Mily hangosan nyerítettek a zabolátlan lovak, s mily fényesen ragyogtak a drágakövekkel kirakott, zöld sisakok. Megérkezvén

³³ Görög lovakok, Garsire bizalmasai.

³⁴ Geoffroy de Villehardouin (1160 k.-1213), az első francia történetíró *La conquête de Constantinople (Bizánc megvétele)*, Európa Könyvkiadó, Budapest, 1985, 44, ford. Szabics Imre) című művében a Szent György-öböl a Dardanellák, a Márvány-tenger, illetve a Boszporusz által alkotott tengerszoros.

Konstantinápoly városához, a görögök kiszálltak a hajóikból. Ezt látván, a rómaiak tüstént lóra szálltak. Azután szó nélkül összecsapott a két sereg, s csak a lándzsák és a kardok csattogását lehetett hallani. Számos pajzs megrepedt, rengeteg sodronying tönkrement, s legalább annyi nemesúr esett holtan a földre. Megannyi hirkániai ló gyomrát hasították fel, s jó néhányan fizetettek a fejükkal. Esmeré, kinek fejét sisak védte, megsarkantyúzta Bondifert, s szilárdan tartotta országa zászlaját.

A rómaiak előretörték, s nekiiramodtak, mire a görögök, még csak ellenállást sem tanúsítva, megfutamodtak. Mindahányan a város felé vették az irányt, a rómaiak pedig utánuk eredtek. Mikor utolérték őket, a görögök igencsak megijedtek.

CXI.

A római vitézek szétszóródtak a hatalmas és kiterjedt városban. Szent Péterhez fohászkoztak, s éles csatakiáltásokat hallattak. A görög harcosok a városlakókkal együtt késlekedés nélkül menekülőre fogták. Amikor Garsire király észrevette, hogy serege nem tud kitaranni a rómaiakkal szemben, kerek pajzsát a földre hajtva szintén menekülni kezdett. Négyszáz kevély göröggel egy völgy felé futott, mialatt a serege teljesen felbomlott. Mindannyiuk mellvértje és sisakja felhasadt, pajzsuk pedig összetört. A völgyben egy hatalmas és magas, márványból faragott várkastély állt, melynek belsejét csillogó aranyszegélyek és festmények díszítették. Oda menekült a feldühödött görög népség, s gyorsan be is zárták a vár kapuját. A rómaiak hangos csatakiáltások közepette ostromolni kezdték az erődítményt, a görögök pedig elkeseredett dühvel védekeztek. Mindaddig annyira sem becsülték az ostromlókat, mint egy hámozott almát, amíg csak ki nem fogytak az épületben tárolt élelmiszerből.

CXII.

Szent Miklós ünnepe volt éppen. Konstantinápolyt elárasztották a rómaiak, s leszálltak erős csataménjeikről. Ostrom alá vették a palotát, ami egyáltalán nem volt gyerekjáték számukra. A bentiek keményen védekeztek: számszerűl lötték a rómaiakat, és rengeteg hegyes gerelyt hajítottak feléjük, minek folytán nem kevés sisak és erős pajzs repedt meg azon a napon.

Esmeré magához hívatta a kairói Savarist,³⁵ aki így szólt:

– Felség, Isten nevére mondom, kinek hasonlatosságára te is teremtettél, ha te is úgy akarod, gyújtsuk fel ezt a palotát! Ha ezt nem teszed, soha nem fogod elfoglalni!

³⁵ Esmeré egyik római hűbérese.

Esmeré így válaszolt:

– Szent Tamás nevére mondom, Garsire nemes uralkodó, nem tehetem ezt veled!

Garsire a palota egyik lentebbi ablakában könyökölt, s igencsak el volt keseredve. Könnyen felismerte Esmerét damaszkuszi sisakjáról, melyen szépen elrendezett drágakövek csillogtak.

– Ifjú vitéz! – szólította meg Garsire –, igen nagy kárt okoztál nékem! Amikor Rómában foglyul ejtettelek, már akkor sem titkoltad előttem, s midőn visszaadtam a szabadságodat, rögtön megtagadtál. Nem sokra tartottalak, mikor elváltál tőlem, de nem tudtam, hogy ily kiváló vitéz vagy. Felettébb hatalmas ez a palota, s csak nagy nehézség árán tudnád bevenni, ezért azt mondom, ha felhagysz az ostrommal, negyvenezer márka aranyat adok néked, s mellé ezer tevét, mindenféle finom szövettel megrakodva.

Esmeré udvariasan és halkán azt válaszolta Garsire-nak, hogy Damaszkusz minden kincséért sem fogadná el az ajánlatát.

CXIII.

A jó Esmeré király leszállt a lováról, a sátrai a császári palota előtt voltak felállítva. A csodatévő Mennyei Atyára megesküdtött, hogy ha Garsire nem adja meg magát, igen nagy erővel fog lesújtani reá, s az ősz király szívét nagy harag önti majd el, ha azt látja, hogy katonáit lemészárolják és fellógatják. Esmeré vitézei szétszóródtak tehát Konstantinápolyban, sem torony, sem palota nem akadt, melyet ne foglaltak volna el. Igencsak megijedt akkor az ősz szakállú Garsire, s bizalmasát, Sinagont hívatta, kinek ajkát ily bölcs tanács még soha nem hagyta el: [...] ³⁶

– Hitemre mondom, felség, úgy látom, Esmeré nemsokára elfoglalja a palotát, s ha erővel kell elvennie, igen rossz sors vár reánk. Nékünk a fejünket veszi, felségedet pedig fellógatja. Felséged egész országában háromezer tallér sincs már. Azt javaslom, küldje el baráti üdvözlését Esmerének, azután pedig menten ajánlja fel néki a császárságát. Ha ezt megteszi felséged, Esmeré még barátjává fogadhatja.

– Legyen hát így – válaszolta Garsire. – Hamarosan úgysis legyőznének. Eredj hát, Sinagon, ne vesztegesd az időt, s beszélj szépen és bátran!

CXIV.

Az ősz szakállú Garsire igencsak rettegett attól, hogy a vitéz Esmeré király fellógatja alattvalóit, s aggodalmát csak növelte, hogy fogytán voltak

³⁶ Itt kimaradt egy sor, bár a sorszámozás ezt nem jelzi.

az élelmiszerkészletei. Útjára bocsátotta tehát hírvivőjét, aki egy hátsó ajtón át távozott a palotából, melyet a császár parancsára a görögök kinyitottak előtte. A csapatok között lovagolt, ám senki sem kérdezte tőle, hogy hová tart. Egyenesen Esmeré sátrához ment, s azt látta, hogy a király éppen megparancsolja vitézeinek, hogy kezdjék meg a város ostromát.

Sinagon igen ügyesen bánt a szavakkal, s illő tisztelettel köszöntötte a királyt:

– Isten gyarapítsa és növelje felséged hatalmát! Garsire császár szíves üzenetét küldi, mely szerint átengedi felségednek a város tornyát, s legnagyobb várát, valamint innen egészen Burelande-ig³⁷ terjedő földbirtokait, mely egy felettebb gazdag kereskedőváros, ha visszavonulót fúj katonáinak. Kérem feliségedet, cselekedjék uralkodóm kívánsága szerint.

Esmeré így válaszolt:

– Teljesítem Garsire császár kérését.

CXV.

– Felség – szólt Sinagon –, igaz, jó császár! A dicső Garsire császár becsülettel megjutalmazza majd, és számos jóval halmozza el felségedet. Ám mondja meg nekem, felséges uram, megbízhat-e felséged szavában, hogy sehol sem kell attól félnie, hogy bántódása esik.

– Ettől nem kell tartania – válaszolta Esmeré –, mert a világ minden kincsért sem csapnám be őt, sem mást. Most azonban indulj, s mondd meg uradnak, hogy adja át nekem a palotát, mivelhogy e régi épületben óhajtok koronát viselni, a palota tornyára pedig húzzátok fel a zászlómat! Ámde nem kívánok ebben a királyságban hosszasan tartózkodni.

Sinagon megcsókolta Esmeré harisnyáját és cipőjét, majd nem akarván késlekedni, visszaindult, hogy minél hamarabb beszámolhasson küldetéséről a nagy hatalmú Garsire császárnak. Mikor az ősz uralkodó minderről értesült, igencsak felderült, s gyorsan kinyitotta a kapukat, a rómaiak pedig haladéktalanul bemasíroztak. Összegöngyölték és becsomagolták a sátraikat, Róma zászlaját pedig kitűzték a császári palota tornyára. Esmeré felettebb boldog volt, amikor azt látta, hogy hűbéres lovagai felmennek a várkastély lépcsőin.

CXVI.

Esmeré szívét nagy öröm töltötte el, hogy harcosai birtokba vették a palotát, s lovagai immár körülötte gyülekeztek. S még nagyobb lett öröme azt

³⁷ Jelentős kereskedőváros Garsire királyságában; A. Wallensköld szerint előfordulhat, hogy a történet másolója hibázott, ugyanis a Burelande szó inkább német eredetűnek tűnik.

látván, hogy a vár legmagasabb, négyszögletes tornyának csúcsán ott lobog országa zászlaja, minthogy a görögök földje és székesfővárosa, ím, az ő birtokába került. A palota előtti kikövezett téren, mely szélteben és hosszában egy nyíllövésnyi széles volt, számos római herceg és gróf gyűlt össze. A deres szakállú Garsire könnyen felismerte Esmerét büszke fejtartásáról. Odament hát az ifjú királyhoz, s átadta néki kardját, majd pedig egy színaranyból készült kulcsot annak bizonyágául, hogy országa immár Esmeré birtoka lett. Garsire birodalma a világ egyik leggazdagabbika volt, ehhez kétség sem fért, nem volt hozzá fogható Kelettől egészen a Betee-tengerig,³⁸ s Esmeré fejére hamarosan fel is került a színarany korona.

CXVII.

A főurak felmentek a régi várkastélyba, hol reggeltől késő estig ünnepelték győzelmüket. Esmeré felettebb vitéz és bölcs király volt, s azon a napon isteni csoda által korona került a fejére, mely nagyon is jól mutatott rajta. Igen szívélyes volt, és senki nem érezte azt, hogy ne őszintén, teljes szívével szeretné őt. Garsire e szókkal fordult hozzá:

– Ifjú király, Isten is arra teremtett, hogy országom ura légy. Nem élek már sokáig, a remény is elhagyott. Nemsokára téged teszek meg egész birodalmam örökösévé, s magad is jól láthatod, immár én vagyok a te alattvalód. Most pedig járuljanak eléem azok, akiknek javakra van szükségük, s annyit adok nékik, amennyit csak óhajtanak.

CXVIII.

A nemes szívű Esmeré igen kiváló vitéz volt, s azon a napon Konstantinápoly királyává koronázták. Az egész városban visszhangzott az ünneplés zaja. A görög arcélú Garsire kinyilvánította, hogy személyét és minden birtokát a nemes szívű Esmeré királyra bízza, aki ekként szólt katonáihoz:

– Derék vitézek, az az óhajom, hogy minél hamarabb induljunk vissza Rómába. Hacsak a tenger nem bizonyul túl kevélynek és álnoknak, újra látni fogom kedvesemet, a szépséges Florence-ot.

A római vitézek igencsak megörültek uruk szavainak. Konstantinápolyból számos jól felszerszámozott szlavóniai öszvért vittek magukkal, aragóniai kantárszáron vezetve azokat. Reggel kilenc óra tájban megérkeztek a hajókhoz, melyekre élelmiszereket, jó borokat és némi zabot raktak fel.

³⁸ A. Wallensköld szerint ismeretlen tenger lehet, melynek vize mozdulatlanak tűnt, vagy jellelhet egyszertien egy távoli országot, általában a Kelettel szembeállítva.

CXIX.

– Uraim – mondta Esmeré, a nemes császár –, készítsétek elő a flottánkat, mert haladéktalanul Rómába akarok indulni. Szeretném már újra látni a szépséges Florence tiszta orcáját, s fivéremet, Milont is, kit tiszta szívémből szeretek. Igen nagy tisztességre szeretném emelni őt: nem telik el egy esztendő, és atyja királyságának a koronája kerül majd a fejére, ha Isten, mindennek Ura is így akarja.

Ó, jaj, mennyire nem ismerte Esmeré fivére szívét és gondolatait, kit Florence már tömlőcbe vettetett! Magasságos Isten! Senki sem védekezhet az árulás ellen, hiszen a világon senkiben sem lehet bízni mióta Isten, a Mi Urunk, megteremtette a földet és a tengert, életre hívta Évát és Ádámot, hogy emberek éljenek a földön, az apró patakokat, s az édes vizeket, hol úszkálhatnak a halak, a fákat és erdőket, hol röpkölhetnek a madarak, s a dámvadakat, szarvasokat és őzeket, melyekre vadászni lehet. Mindezt az emberiség boldogulására teremtette a mi Urunk, s Ádámnak megparancsolta, hogy őrizze az Édenkertet. Ádám azonban beleharapott az almába, mit nem lett volna szabad megkóstolnia, s amikor kiűzetett az Édenkertből, dolgoznia, pihennie, aludnia, s járnia-kelnie kellett.

Soha e fenti történet óta, melyet elmeséltem néktek, férfi nem szenvedett akkora kínt, mint amekkorát Esmeré a fényes arcú Florence miatt érzett. Hogy mit tett fivére, Milon, akire le fog sújtani az Isten, azt majd később tudjátok meg, ha meghallgatjátok e kalandos történetet.

CXX.

Az idős Garsire császár szakálla igencsak hasonlított egy szaracén vezéréhez. Esmeré bölcs férfiúhoz méltón szólította meg:

– Felsőges uram igen előkelő származású uralkodó, ezért azt szeretném, ha velem tartana Róma városába. Ám nem áll szándékomban szegyenbe hozni, s nem fogolyként tartana velem, hanem azért, hogy növelje érdemeimet, s hogy hűbéreseim közt a legnemesebb legyen. Húsvétkor összehívom udvaromat Rómában, s felséged jelenlétével emelni fogja annak fényét.

– Felsőged meg akar szegyeníteni engem – válaszolta Garsire.

– Egyáltalán nem áll szándékomban ártani méltóságodnak, ki udvarom legtekintélyesebb nemesura léssen!

– Beleegyezem hát – szólott Garsire. – Isten segítse felségedet, hogy ne hozzon szegyent ősz fejemre, sem pedig kárt ne okozzon nekem. Az Úr adjon nekünk jó szelet! Menjünk hát a tengerpartra, s rakodjunk a hajókra jobbnál jobb élelmeket!

CXXI.

Az igencsak nagyra becsült férfiú, Garsire császár, Esmeré szívének is nagyon kedves volt. Elindultak hát a tengerpartra, hogy feltöltsék hajóikat, s mikor ezzel végeztek, a nemes vitézek fel is szálltak rájuk. Több ételmezt rakodtak be, mint amennyire szükségük volt, ezután pedig az első hajósok felhúzták a vitorlákat. Elindult tehát Esmeré, a nemes lovag, a nagyhatalmú császár, s a derék harcos, aki a kevély árulókat semmire nem becsülte, s a hízeltgők szavait nem hallgatta meg. Sohasem engedte, hogy derék embereket igazságtalanul elítéljenek udvarában, hogy anyagi javakért bárkit megszegyenítsenek, s jogait sem korlátozta senkinek. Konstantinápolyt is elszántsága és bátorsága okán foglalta el, s így lett az egész ország koronás uralkodója. Most Garsire-t is magával vitte, hogy érdemeit ezzel is növelje, s Róma városa felé fordíttatta vitorláit.

CXXII.

Ám hagyjuk most a tengerre szállt urakat, szóljunk inkább a szépséges Florence-ról. Magasságos Isten, mily gyakran megesett a szíve országa népén.

– Mennyei Atyám – sóhajtott fel Florence –, add, hogy visszatérjen az, kit oly nagyon vágyok már viszontlátni!

Ám feleslegesen siránkozott a karcsú termetű Florence, hiszen Esmeré már megérkezett harcosaival Gaeta városának kikötőjébe, s négy nap múlva már Róma városában lesznek. A vitézek kiszálltak a hajókból, hadrendbe álltak, s elindultak Róma felé. Egy gyors hírnököt előre küldtek, aki, mire megérkezett Rómába, igencsak elfáradt a nagy futásban. Gyorsan felment a királyi palotába, ahol népes udvarától körülvéve találta a királynőt, s jól nevelt hírvivőként udvariasan köszöntötte:

– Mennyei Atyánk, Mindenható Urunk, ki az eget, a napot és a fényt adtad nekünk! Tartsd meg egészségben a szépséges és sudár Florence királynőt! Hites ura, a nemes Esmeré király elfoglalta Konstantinápolyt, és meghódította Garsire császár birodalmát. Most már ő viseli annak koronáját, melyet igencsak kiérdemelt, s a rómaiak is megérkeztek Gaeta kikötőjébe.

E szokat hallván, Florence hálás szívvel mondott köszönetet Istennek.

– Isten óvjon, kedves barátom! Most igazán nagy szerencse vár reád: mint-hogy ily pompás hírral örvendeztettél meg, annyi javat adok néked, hogy egész életedben sem te, sem gyermekeid nem fogják ismerni a szegénységet.

Most pedig hallgassátok meg, miként cselekedett Florence. Ura, Esmeré iránti szeretete okán megparancsolta, hogy annak fivérét, Milont engedjék szabadon a tömlöcből.

CXXIII.

Amikor Florence meghallotta Esmeré vitézségének hírért, s hogy elfoglalta a görögök országát annak minden kincsével együtt, a nagyhatalmú Garsire császárt pedig magával hozta, örömeiben visszatért orcájának színe. Esmeré, a nemes lovag iránt érzett szerelme okán annak fivérért, Milont szabadon engedte toronybeli tömlöcéből, s hozatott néki egy nagy értékű csatamént.

– Milon – fordult hozzá Florence –, úgy tűnik nekem, igazi gróf kegyelmed. Ha annyi hűség lenne kegyelmedben, mint elődjeiben volt, oly vitéz lovaggá válhatott volna, amilyent még nem látott a világ. Hamarosan nagy pompával megérkezik Esmeré király, aki előtt a címerét és zászlaját is hordozzák. A minap még nagy félelmet keltett bennem kegyelmed vele kapcsolatban, s a józan eszemet is elvette az örülsége. Most pedig nem tartom fel tovább, a Teremtő nevében, menjen Esmeré elé; a kísérete azt fogja hinni, hogy eddig az ágyat nyomta és gyengélkedett, ám ne engedje, hogy többé árulás férközzék szívébe.

– Drága úrnóm – válaszolta Milon –, sohasem fog ez előfordulni, s amit tettem, arra is a gaz hitszegők vettek rá.

Azzal Milon lóra szállt, s nagy félelemmel a szívében elindult, és oly szörnyű galádságot forgatott fejében, amilyenről még nem is hallottatok, s amely igen csak zavarba hozza majd Esmerét.

CXXIV.

Milon felpattant a lovára, s igen nagy ármányt eszelt ki. Felkötötte éles és szépen csillogó kardját, s teljesen egyedül, kíséret nélkül elindult Rómából. Két teljes napig lovagolt kísérel nélkül, mígnem a völgyben, egy domb alatt megpillantotta a római császárt és vitézei hatalmas seregét. Elöl lovagolt Magyarországi Esmeré, mellette pedig a deres szakállú Garsire. Milon, ki semmit nem felejtett, a császár elé ügetett, ám egy szóval sem köszöntötte. A gazember lerogyott a zöldellő fűre, s a lehető lehangosabban kegyelemért kiáltott a fivérének. Meglátván Milont, a császárnak egyáltalán nem volt kedve nevetni, hiszen annak arca teljesen sápadt volt, s a bőre színe pedig elváltozott a tömlöcben.

– Ki tette ezt veled fivérem? – kiáltott fel Esmeré. – Ne titkold el előlem!

– Hitemre mondom – válaszolta Milon –, nem is fogom titokban tartani! A kedvesed, Florence igen rútul elbánt velem. Amikor a minap a hatalmas Rómába visszatértem, egy fényes reggelen Agravainnel találtam magam szemben, aki, Istennek, Szűz Mária fiának a nevére mondom, bizalmas társai kíséretében érkezett, s én akkor rárontottam, hogy éles kardommal levágjam a fejét. Több mint harminc gazfickó járt a nyomomban, s mindahányan megragadtak. Hidd meg, nem hazudok, amikor azt mondom, tömlöcbe vetettek,

az Isten verje meg őket! Minthogy nem tudtam kiszabadulni, igen sanyarú sors jutott nekem. Tegnapelőtt azután kiengedtek a tömlőcből, ahová minden ok nélkül bezártak. Ha nem állsz bosszút érettem, megtagadom tőled hűséget, és sem tőlem, sem mástól nem kapsz többé segítséget.

Amikor mindezt meghallotta Esmeré, Oroszország minden kincséért sem szólalt volna meg, hanem erősen támaszkodott a nyeregkápájára. Oly merészség öntötte el szívét és keményítette meg arcvonásait, hogy hűbérurai rá sem merték emelni tekintetüket. Akkor Agravain, akinek szavait olyannyira kiforgatták, érkezett lóhalálában, egyenesen a mezőn keresztül. Hatvan lovag kísérte gyorsjárású szíriai csataméneken, melyeket mind drága almeriai selyemtakaró borított.

CXXV.

Agravain megsarkantyúzta sebes csataménjét, és egy jó nyíllövésnyire társai előtt lovagolt; bizony nagy szüksége volt arra, hogy szegény fejét megvédje, és elkélt számára a józan és a helyes beszéd. Meg sem akart állni, míg a király elé nem ért, hogy törvényes uralkodóját üdvözölje. Ám amikor Milon meglátta őt, haragra lobbant, és attól tartott, hogy bepanaszolja testvéröccsének, a királynak, mekkora árulást követett el tegnapelőtt. Kivonta kardját, melynek markolata színaranyból volt, és testvéröccse, a törvényes uralkodója színe előtt Agravainre rontott; az Isten büntesse meg ezért! Agravain megjiejt, amikor meglátta, hogy feléje sújt, s drága, rojtos cobolybundáját a karjára tekerte, úgy megrémítette az acélpenge. Milon hatalmas erővel sújtott le reá, és vagy tizenhárom helyen elszakította a bundát. Agravain lerogyott a kavicsos földre. Majd kivonta kardját a hüvelyéből, és fejét köpenyével védelmezve, jó erősen megmarkolta azt. Azután Milonra rontott, nem törődve a fenyegetésével. Ha ott lettetek volna, azt láttátok volna, hogy mindjárt a fejét veszi, ha nem fogják közre minden oldalról a római katonák.

– No de, uraim – szólott Esmeré –, igazán csodálkozom, hogy ily csetepatéba kezdtek előttem. Ne engedjétek, hogy Milon elhagyja e palotát, s ügyeljetek arra is, hogy Agravain se tudjon elmenekülni. Ha élém járulnak, mindketten megkapják a maguk jussát, a szerint, hogy mit mondanak, s miként ítélem meg mondandójukat. A teljes igazságot el kell mondaniuk, s amelyikük hazudik, semmit nem nyer vele, mert a Mindenható Isten nevére mondom, nem számít, hogy milyen család szülötte, ha nem mond igazat, kezét-lábát levágatom!

Látván, hogy a király igen haragos, a főurak egy szót sem mertek többé szólni, annyira féltek szörnyű haragjától.

CXXVI.

Nagy vitézségű, bátor, merész és felettebb tisztelt uralkodó volt Esmeré: nem is mert senki egy szót sem szólni.

– Uraim – szólta a király –, nemes és hírneves lovagok, olyan gyenge és hitvány volna az udvarom, hogy előttem ezek ketten egymásnak esnek? A Szentatyára mondom, akihez a Vatikánban szokás könyörögni, hogy álljanak elő az igazsággal.

– Felség – szólta Agravain –, az Isten szerelmére, irgalmaért esedezem. Elmondom, hogy miként cselekedett Milon, s ha valamiben hazugságon kapnak, vágják le a fejem. A minap, amikor megváltunk felségedtől és a főúri kíséretétől, százan voltunk, nemesi vérből származó lovagok; Milon teljes bizalommal rendelt minket fennhatósága alá. Amikor már egy jó mérföldet megtettünk, felség, tanácskozni hívott mindnyájunkat. Nem tudom, mi járt a fejében, először az első húszat nyerte meg magának, azután a többi nyolcvanot, s összesen százan voltak. Sem engem, sem pedig fivéremet nem hívta magához. Addig beszélt és fogadkozott nekik, amíg meg nem esküdtek, hogy Róma városában császárrá választják; szemet vetett ugyanis úrnőnkre, s feleségül akarta venni, ami nem maradt titokban. Felséges uram, midőn Milon e szándékát megosztotta velünk, az sem nekem, sem fivéremnek nem tetszett, s ha lett volna erőnk hozzá, meg is mondtuk volna neki. Amikor azonban vonakodtunk a kedvére tenni, ránk támadtak az álnok hitszegők; mi védtük magunkat, ahogy csak tudtuk, le is vágunk közülük tízet, akik még mindig a mezőn fekszenek. Ám mindez nem vigasztal engem, mert nagy árat fizettem érte, fivéremet ugyanis azonnal megölték. Tőlem elvették a fegyvereimet és acélkardomat, s Milon megesküdött a Mennyei Urára, hogy ha nem tetszik nekem ez az összeesküvés, akkor végez velem. A kardjaikat a bal oldalához nyomták, és számtalan kivont kard szegeződött nekem. Nem hinném, hogy lett volna olyan férfiú a keresztény világban, aki ne rettent volna meg ennyi kardot látva a haláltól, s fivérem halála is annyira megrémisztett, hogy beleegyeztem akarataukba.

CXXVII.

– Hallgassa tovább a szavaimat, felség – folytatta Agravain. – Milon bizony olyan szörnyű gyalázatoságot művelt, amely után fivéremet, Sámson, koporsóba kellett fektetniük. Vörös selyemtakaróval szépen körültekertük, és egész éjjel vágattunk, sarkantyúba kapva lovainkat. Hajnalhasadtával megérkeztünk Rómába, a Vatikán dombjára, ahol azt hallották ettől az alávaló gazembertől, hogy felségedet megölték a csatában, és hogy minden társát levágták a görögök. Akkor elfoglalták a császári palotát és a lakóbástyát, s Milonhoz akarták adni

Florence-ot. Én azonban szépen megszöktem a bitangtól, és déltájban rátaláltam Simon pápára, akinek beszámoltam a szörnyű hitszegésről. Igazi nemesúrként és bátor harcosként viselkedett ez a derék férfiú, aki minden bűnöm alól feloldozott. Azután sebtében felfegyverzett ezer harcost, majd óvatosan és teljes egyetértésben a palotához vonultunk, és azon nyomban elfogtuk az árulókat, akiket mind tömlőbe vetettünk, ám felségedre való tekintettel Milont kihoztuk onnan, és őrizet alá helyeztük. A Mi Urunkra, aki értünk kínhalált szenvedett, tudja meg felséged, hogy a színtiszta igazat mondtam el.

Akkor a hatvan főúr egyszerre azt kiáltotta:

– Felség, jó császárunk, Agravain igaz, derék ember, minden szavát tanúsítjuk.

Amikor ezt meghallotta Esmeré, felszegte állát, kivonta kardját, és Milonra rontott. Le is vágta volna azon minutában az aljas gazember fejét, ha köré állva a rómaiak vissza nem tartották volna ettől.

CXXVIII.

E szavak hallatán Esmeré király oly fájdalmat érzett, mint még soha életében. Kivonta fényes és éles kardját, s Milon ott helyben halálát lelte volna, ha nem lettek volna ott a főurak. Körbevették őt, és kegyelemért könyörögtek:

– Ó, császárunk, Istenre, Szűz Mária Fiára kérjük! Milon felséged bátyja, s ha megöli őt, azzal nagy szégyent hoz a saját fejére. Inkább legyen nemes lelkű, és eskesse meg őt, hogy soha többé nem teszi be a lábát felséged országába, és soha nem tart maga mellett fegyverhordozót, sem pedig kíséretet, s nem tart meg mást, csak a lovát és éles kardját; soha nem tér vissza a Római Birodalomba, és felséged országának várait és városait messziről elkerüli.

– Jó urak – felelt Esmeré –, bizony bolondokat beszélnek. Magyarország minden aranyáért sem vonom vissza szavamat, és bizony, igazságot fogok tenni, mégpedig úgy, ahogy mondtam. Soha életemben nem hallottam még ily gaztettet, mint amelyet ez az áruló elkövetett: verje meg érte az Isten!

– Felség – szolt az ősz szakállú Garsire –, kegyelmetek mindketten a jó magyar király fiai. Esküjükből nagy részt magamra vállalok; tegye hát meg, amit annyira kérnek felségedtől.

– Isten engem úgy segítjen, felség – válaszolta Esmeré –, alávalóság lenne, ha nem tennék eleget kérésének.

CXXIX.

Jó urak, bizony nem hazudok, hanem igazat szólok, amikor azt mondom, hogy nem volt soha a nap alatt olyan nagy hitszegés, mint amelyet egy áruló

ne lenne képes elkövetni; ha megbíztok benne, mindig kész lesz ártani néktek, és soha nem hagyja abba, amíg bolonddá nem tesz titeket. Milon ily elvetemült áruló és végtelenül önhitt volt; el is űzték a gazfickót az uralkodó hűbéresei közül, és még saját testvéröccse, Esmeré is megvonta tőle bizalmát. Miután megvált a seregtől, az országában soha nem látták többé, és a világ minden aranyával sem válthatták meg. Ekkor, mint már hallottátok, elhagyta a vidéket, s ezekkel a szavakkal vettek tőle búcsút, ő pedig nagy búsan elindult, s a lova egy két domb között húzódo völgybe ért. Amikor már sokáig barangolt, megállt, és akkor ez a gazember rettenetes árulást eszelt ki; mióta Urunk, Istenünk a keresztfán kiszenvedett, ily aljas árulót még nem szült anya. Letért az útról, és jobbra fordult. Egyenest Róma felé vette az irányt, ménje gyors volt, mint a szélvész, s Milon úgy megsarkantyúzta, hogy nyomot hagyott az oldalán. Egész éjjel lovagolt az átkozott bitang, meg sem állt, míg napkeltére Rómába nem ért. Megkérdezték tőle, mi hírt hozott, és miért tért vissza:

- Hát a császár és a főurak serege nem jön vissza?
- Dehogynem – felelt az áruló –, nemsokára láthatják is őket.

S azon nyomban fölment a palotába, és ezekkel a szavakkal köszöntötte Florence-ot:

– Dicsőséges Urunk, aki a keresztfán kínhalált szenvedett, és aki az emberiiséget megtartja, s a gabonát növeszti, óvja felségedet, nemes királyné, és teljesítse minden akaratát! Fivérem, a jó Esmeré király azt üzeni felségednek, hogy öltözzék a legdrágább ruhájába, ékesítse fel magát, ahogy az egy nemes hölgyhöz illik, és még azt is kéri, drága úrnóm, hogy siessen eléje, vigye magával a pápát és felséged kíséretét, és részesítse tisztes fogadásban az öcsémet; feletőbb szereti ő felségedet, de ezt felséged is nagyon jól tudja. Nálam rangosabb ember nem akadt ott, s ezért nem kíván mást, mint hogy ezt elhiggye nekem.

– Istennek legyen hála, kedves Milon! – válaszolt Florence. – Még nagyobb rangja is lesz kegyelmednek ennél, csak javuljon meg.

Ám esze ágában sem volt megjavulni ennek az átkozott bitangnak, mert soha nem unta meg az álnokságot. Eközben Rómában városzerte kidobolták, hogy a császárnéval együtt mindenki készüljön fel a császár fogadására, aki hamarosan megérkezik.

CXXX.

Nagy öröm támadt Rómában, amikor híre ment, hogy a sereg összegyűlt. Nagyszámú klérusával együtt a pápa is késedelem nélkül felkerekedett. Florence is elhagyta Róma városát; Istenem, mennyien hódoltak előtte! Egy gyönyörűen

felszerszámozott öszvéren lovagolt, mely feketébb volt, mint egy szerezsen, és homlokán fehér csillagot viselt. Selyem- és pamutszövetből volt a takarója, a nyergét aranszegélyű bíbortakaró borította, és hatalmas drágakövekkel volt mindenütt kirakva; a nyeregkápák egy mesebeli állat csontjából készültek, amely soha többé nem fog születni, a nyeregszija pedig gyönyörű munka volt, mely bárkinek tetszett volna. Soha hátras állat még nem volt így feldíszítve. Egymást érték rajta a csengettyűk, a hárfa és a tekerőlant zenéje sem volt hozzá fogható. A szépséges úrnő drága selyemruhát, és fején egy gyönyörű, aranszegélyű és arannyal hímzett kendőt viselt, amelyen elől drágakövek ragyogtak; a mellét egy szép ötvösmunka ékesítette, amely egy száját kitévő sárkányt formázott. A szép ifjú hölgy nyakában násfa függött, amelyet körben hatalmas kövek díszítettek, imitt-amott jáspisok és zafírok csillogtak rajta, a közepén pedig, aranyba foglalva egy olyan kő ragyogott, amelyet egy kígyó fejében találtak. Való igaz, hogy nem volt a világon olyan beteg, aki, ha ez a kő hozzáért testéhez, azon nyomban meg ne gyógyult volna. Nem viselhette más hölgy, csak aki még érintetlen volt, és olyan sem, akit akarata ellenére érintett férfi, hogy azután a kedvesévé tegye. Szép volt a násfa, és nagy volt a híre, maga a római pápa ajándékozta Florence-nak. A leány bőre fehérebb volt, mint jégen a hó, ajka telt volt, kicsiny és formás; egy szirén vagy egy tündér sem lehetett volna nála szebb. Az álnok Milon haladt a jobbán harci ménjén, karddal az oldalán. Esmeréről beszélt, ami ugyancsak tetszett Florence-nak.

– Úrnőm, az Istenre kérem, jöjjön gyorsan velem erre az útra, és találkoznia fog azzal a férfival, aki kegyedet a világon mindenkinél jobban szereti.

Addig-addig mondogatta ezt és még sok mást a nemes hölgynek, amíg a szépséges Florence mindenről meg nem feledkezett, és már semmiféle hitványságra nem emlékezett. Mögöttük lovagolt Audegon és Gondrée,³⁹ s az összes komornája, valamint a római pápa és a vidék lakosai. Milon azonban egy jó kőhajításnyira megelőzte őket, és a szép Florence-ot is oly erősen sürgette, hogy kíséretétől egy ágas-bogas erdő választotta el. Halljátok hát, miként bűvölte el a gazember ezt a szegény hölgyet. Alig kellett volna pár lépést tenniük, és már szembe jött volna a sereg. Ehelyett viszont Milon letért a széles, nagy útról, és átvágtak az út menti ugaron. Ott valósággal burjánzott a fű, és a földet levágott ágak borították, az erdő hatalmas, sűrű és véget nem érő volt. Már olyan messze jártak, mint amilyen messzire a számszerjű ló, amikor Florence királynő hátra tekintett, s mivel nem látta embereit, nagyon megijedt.

– Milon – szólt Florence –, eltévesztette az utat.

³⁹ Florence fő udvarhölgyei.

– Ugyan, drága hölgyem – válaszolt a gazfickó –, nagyon is jó helyre hoztam. E völgy mélyén fogunk találkozni a sereggel, a lovasság ugyanis a völgyön át jön. Siessen hát, ha van egy kis esze, hiszen testvéröcsém, Esmeré már nagyon vágyik kegyed után.

CXXXI.

A lombos erdőn át lovagolt tehát Florence és sógora, a Magyarországon született Milon. A lovag egy hatalmas erdőbe vitte a nemes hölgyet, és az útról is letért, majd egy nagy, árnyas völgybe értek. Akkor a Florence-nak eszébe jutott az a gonoszság, amelyet Milon Róma szép városában akart elkövetni ellene. Minden haja szála égnek állt, a teste remegett, szíve elszorult, és úrrá lett rajta a félelem.

– Milon – szól Florence –, bolond voltam, hogy így eltávolodtam a kíséretemtől.

– Miféle esztelen beszéd ez, úrnóm? – válaszolt Milon. – Meg ne halljak többé egy hangos szót, különben soha nem látja viszont őket; ha zajt csap, Istenemre, Szűz Mária Fiára mondom, hogy éles kardommal csapom le a fejét a nyakáról!

Ezt hallván, a királynő szóhoz sem jutott, hanem ájultan rogyott a földre. Amikor magához tért, hangosan felkiáltott:

– Ó jaj, drága uram, minden lovagi erénnyel bíró Esmeré, sohasem láthatja már viszont kedvesét, Florence-ot! Ó te gazember – szól a nemes hölgy –, miért árultál el ilyen rútul? Inkább most azonnal vágd le a fejemet az éles kardoddal!

CXXXII.

A római császár leányán nagy fájdalom vett erőt.

– Ó, Istenem – sóhajtott a leány –, hogy elfelejtkeztél rólam! Dicsőséges Atyám, mily balszerencsés órán születtem!

Majd miután mélyen elgondolkodott, felállt, és feltúrva bíborszínű selyemruháját nekiiramodott, s szaladt, ahogy csak bírt, keresztül a völgyön; szegényt a tüskés bokrok és tövisek teljesen összekarmolták. Milon kivont karddal utánaeredt, és a lapjával úgy tarkón ütötte, hogy a szép Florence ájultan rogyott össze. Amikor azután magához tért, szörnyen elkeseredett:

– Szűz Mária Úrnóm, mennybéli királynő! A Kegyelmedre adtam magamat, és csak Tőled várok most oltalmat!

– Hitvány áruló – kiáltotta Florence –, mily gonoszul elbántál velem! Ezért soha nem fogsz bocsánatot nyerni. Vágd is le inkább rögtön a fejemet, hogy ne kelljen tovább élnem!

– Nocsak – válaszolt Milon –, miféle örültséget hallok. Szálljon fel gyorsan kegyed erre a felszerszámozott öszvérré, estig még nagy utat kell megtennünk.

Nem volt mit tennie, Milon kényszerítette, hogy felszálljon, és erősen megmarkolta ruhaujjának szegélyét.

– Felesleges tovább titkolóznod, Milon – szólalt meg Florence. – Mi a szándékod? Mit akarsz velem tenni?

– Túl sokat fecseg kegyed, úrnőm – válaszolta Milon. – Azt fogom tenni kegyeddel, ami szívemnek kedves, hiszen nincs e világon semmi, amire jobban vágynék.

– Aljas áruló – mondta Florence –, elraboltál engem, pedig a testvéröcsédnek ígértél? Úgy segítsen meg engem Jézus, aki oly sok lelket megváltott, hogy soha nem adom oda magam néked!

Akkor Milon nagyot húzott az öszvérré, és addig vágattak, amíg le nem szállt az este. Egy egész mérföldnyire eltávolodtak a seregtől.

CXXXIII.

Florence az elhagyatott völgyben lovagolt, oldalán a gaz áruló Milonnal. Az ég hozzon reá balszerencsét! A szépséges hölgy sírt-rítt, s igencsak bánatos volt a szíve.

– Mennyei Atyám – szólt Florence –, ki fájdalmas kereszthalált haltál, ki megóvtad Jónást a cethal gyomrában, s ki Mária Magdolnának is megbocsátottad bűneit! Miért tűröd meg e senkiházi bitang gazembert, ki meggyalázza az első adandó alkalommal?

Milon pedig, amennyire csak tudta, megsarkantyúzta lovát.

– Hitszegő – kiáltotta Florence, aki egészen elfehéredett a dühtől –, hogy a kereszthalált halt Urunk veszejtene el!

– Hölgyem – válaszolta Milon –, kegyed egészen alantas módon beszél, bizonyára igencsak keserves hét vár kegyedre.

Égész éjjel lovagoltak, míg végül elhagyták az országot, s Milon igen szaporán vette a levegőt pompás csataménjén. Még napfelkelte előtt egy forrásnál találták magukat.

CXXXIV.

Milon roppant elkeseredett, bánatos és kimerült volt, s csataménje is igen elfáradt a hosszú vágta után. Amikor a forráshoz érkeztek, leszálltak a lovukról.

– Magasságos Isten – szólt Florence –, ki csodát teszel a mennyekben! Kérlek, ne hagyd, hogy itt veszítsem el életem!

– Bizony mondom – szólt a hitszegő, ki igencsak dühbe gurult –, jól

emlékszem, hogyan fogadtak engem Rómában! Nem vettem hasznát sem lándzsának, sem pajzsának, mert a kegyed parancsára galád módon a földre taszítottak. Úgy hiszem azonban, hogy hamarosan megfizet ezért, s ha egy hangot is hallat, az igazságos Isten nevére mondom, hegyes sarkantyúmmal rúgom meg.

Az alávaló gazfickó öltözékénél fogva leemelte Florence-ot a lováról, azután pedig saját csataménjéhez sietett, és leoldotta a nyeregkapát a nagysörényű állatról, majd teljes hosszában elterült a réten, hiszen a hosszú lovaglástól igencsak kifáradt. Az erdő roppant hatalmas, a fák pedig magasak és sűrű lombzatúak voltak. Akkor egy oroszlán ugrott le egy kőszikláról, amely egész éjjel három medvével viaskodott. Fényesen ragyogott a hold, s amikor Milon észrevette az oroszlánt, igencsak megijedt, ám vitéz lovaghoz méltón talpra ugrott hirtelenjében. A dühös oroszlán vadul rárontott, kinyújtva hatalmas és szőrös mancsát, melynek karmai élesek, hosszúak és erősek voltak. Egészen közel ment Milonhoz, hogy elérje a testét, s az ujjasát keresztül-kasul felhasította. Ám Milon sem volt rest, kirántotta a kardját, s derekasan védte magát, majd akkorát sújtott az oroszlán bozontos fejére, hogy az menten kettéhasadt. Mikor az oroszlán holtan rogyott össze, a hitetlen gaztevő még csak köszönetet sem mondott Istennek.

CXXXV.

Milon, a hétpróbás gazember igencsak szerencsés volt, hogy megölte az oroszlánt, ám az álnok hitszegő egyszer sem adott hálát Istennek. Inkább lefeküdt egy sűrű lombú fa alá, s ahogy megfáradt és sajgó testét pihentette, elérkezett az éjszaka, ő pedig teljesen megfledkezett a királynőről.

Florence, Róma városának királynője egy szót sem szólt arról, aminek szemtanúja volt, hanem inkább a dicsőséges Istenhez fohászzkodott, hogy nagy könyörületességében rajta is essen meg a szíve. Akkor két vad majomra lett figyelmes, melyek egy hatalmas szikláról ereszkedtek alá, s a forrás felett, egy füves területen álltak meg. Amikor Milon meglátta őket, nagy rémület lett rajta úrrá. Menten talpra ugrott, s megragadva lova kantárszárát, Florence-ot szólította, hogy megmutassa neki a két majmot.

– Lám, addig fohászzkodott ma, hölgyem – fordult feléje az álnok –, hogy mindenfelől ördögök és démonok támadnak reánk!

Hamarjában visszatette a nyeregkapát pihent csataménjére, s Florence-szal együtt gyorsan lóra szálltak. Milon erősen megragadta a nemes hölgy paripájának drága, aranyozott kantárját, és sietve leereszkedtek egy domboldalon. Éppen megvirradt, amikor lejöttek a dombról; az erdő hatalmas

volt, ezért hát időbe telt, míg kijutottak belőle. Megpillantván a napot, Milonnak azon járt az esze, hogy jobb lenne minél távolabb kerülni erről a vidékről és ebből az országból, ahol csak az életét kockáztatja. Csataménje is erőre kapott, amelyet igencsak megsarkantyúzott, hogy gyorsabb vágására ösztönözze.

Florence egész nap lehajtott fejjel lovagolt Milon balján, s felettébb bánatos volt a szíve.

– Mennyei Atyám – sóhajtott a királynő. – Mily szörnyűségek történtek velem!

– Hitvány áruló – fordult Milonhoz –, mily galádul viselkedtél velem! Bűneid sohasem nyernek bocsánatot, és sohasem fogod meglátni a magasztos Isten dicsőségét!

A gaz bitang egész nap hallhatta e panaszos szokat, s mialatt több mint tíz mérföldet lovagoltak, ő maga egy szót sem szólt.

CXXXVI.

Florence Milon oldalán lovagolt, ám nem törődött vele, merre tartanak. Éhség mardosta a gyomrát, s tagjai teljesen elgyengültek. Az áruló Milon is gyakran ásítózott mellette, miközben cornwalli csataménjét sarkantyúzza.

– Ó, Mennyei Atyám – sóhajtott fel Florence –, micsoda éhség gyötör engem! Testem megfáradt, gyomrom pedig üres. Harmadik napja, hogy semmit sem ettem. Felettébb keserves halál, és kemény megpróbáltatás vár reám. Magasságos Isten, bárcsak lenne egy kevés étel! Bizánc összes kincseire sem vágyom annyira, mint egy falat árpakenyérre – még ha szalmaszál lenne is benne –, amit jóízűen megennék, hiszen már ásítózom az éhségtől.

CXXXVII.

Így lovagolt Florence a sűrű erdőben, nagy fájdalomában egyre csak sírt és jajgatott.

– Irgalmas atyám – szólt a királynő –, hozzád fohászok, hiszen szívem és testem éhség gyöttri. Óh, Uram, engedelmeddel még egyetlen férfi vagy nő sem érzett szívében oly kint, hogy elvesztette volna minden étvágyát, esztelen dolgok folynak itt.

Milon ugyancsak sarkantyúzza arab telivérjét. Egész nap lovagoltak, s mire beesteledett, egy lankás völgyben igen szép forrásra leltek. Állt ott egy régi kápolna, melynek ódon falai közt egy vénséges-vén, fehérszakállú remete élt. A remete már vagy száz esztendeje szolgálta az Urat. A kápolnában volt egy oltár, rajta feszület, ott mondott misét a remete minden nap hajnali hatkor és

délben. A kápolna mellett veteményeskert volt, ahol a remete káposztát és metélőhagymát termesztett, ezekből éldegélt. Takaros kunyhót is épített oda. Milon odalovagolt a remetelakhoz, és szemügyre vette, majd Florence-szal együtt körbejárták a kunyhót. A remete éppen a veteményesében ásott, a vacsorához valót gyűjtötte össze. Eledele egy darab kovásztalan rozskenyér és egy csipetnyi zsázsa volt, melyet a patakparton szedett. Mikor Florence megpillantotta a remetét, az igencsak meglepődött. Milon és Florence leszálltak a nyeregből.

– Uram Teremtőm, mily csodálatos szépség! – így a remete, aki már hét éve teljes magányban élt. Egyre csak nézte Florence-ot, karcsú termetét. Sudár alakját drága kelmék ékesítették. Szívet szaggatóan siránkozott, hisz nagy bánat emésztette.

– Nemeshölgy – szólította meg a remete –, bizony hiszem, hogy kegyedet is, akárcsak a világmindenséget, Mennyei Urunk teremtette. Miért siránkozik és bánkódik ennyire? Aki kegyedre kezét emel, minden bizonnyal istentagadó, hiszen ugyancsak istenfélő asszonynak látszik.

– Uram Teremtőm! – kiáltott fel a királynő –, miért is nem pusztítasz el engem? Rómában születtem, a királyi palotában, Ottó király volt az apám, akiről te is sokat hallhattál. Az udvar nagyjai egy vitéz lovaghoz adtak feleségül, kinél derekabbat nem szült még anya. Ám férjem fivére galádul elárult engem. Testem gyenge, megkínzott és elgyötört, hiszen már harmadnapja nem ettem.

Ezt hallván, a remete fogta a kését, s bár csak egyetlen rozskenyere volt, félbe vágta, és megosztotta Florence-szal.

CXXXVIII.

Ám a királynő egyre csak búsult, fájdalomtól, kintől és éhségtől jajgatott, csupa panasz volt. A szent ember igen megszánta őt, s egy szem rozskenyérének felét néki adta. A cipó másik felét Milonnak nyújtotta, aki felettébb gonoszul hálálta meg a remete jóságát. Florence elvette a kenyeret, és evett belőle egy keveset. Mivel vastag volt a héja, erősen viszolygott tőle. Amilyen gyorsan csak tudta, Milon bekebelezte az ő részét. Ám az első harapásnál majdnem megfulladt, oly száraz volt a kenyér, amelyet lenyelt.

– Istenem – kiáltott fel az álnok –, ki a világot teremtette, legyen átkozott, ki e kenyeret sütötte! Aki ezt megeszi, annak csak annyi jóval szolgál, hogy megtöltheti vele a bendőjét. Átkozott legyen, ki a lisztjét örölte!

CXXXIX.

Florence fogta a vastag héjú kenyeret és evett belőle egy keveset, amennyi jólesett neki.

– Nemes hölgy – szólta a remete –, egészen elbűvöl a kegyed szépsége és kedvessége. Még soha életemben nem láttam ily díszes kelméket. Miként került kegyed ide? Hiszen senki sem merészkedik ebbe az erdőbe.

– Jó atyám – szólta a királynő –, nem hordott még hátán a föld oly asszonyt, akinek ennyi szenvedés, panasz és fáradság jutott volna, mint amennyit én a közelmúltban átéltem, ez a színtiszta igazság. Egyetlen gyermeke vagyok atyámnak, Ottó királynak, s az egész római birodalom felett én rendelkezem. Egy bátor és vitéz ifjú lovag vett nőül, akinél nem akad derekabb harcos. Ez a hitszegő csaló azonban elárult engem.

Ennek hallatára Milont előntötte a harag és a düh.

– Remete uram – szólta –, hogy az Ūristen verné ki a fogaidat! Mi közöd van neked ehhez? Túlon túl kíváncsi vagy.

– Minden bizonnyal – felelte a remete, aki koros volt már és ősz. – Ha testem oly egészséges és erős volna, mint nyolcvan esztendővel ezelőtt, nem bánhatnál így velem. Óh, mily csalárd vagy te!

Erre Milon kivonta kardját, melynek pengéje éles volt. Megpillantván a csillogó kardot, a remete tüstént a remetelakba menekült, amelyet magára zárt. A kápolna ajtaján kívül is volt egy retesz, melyet a galád Milon bezárt, s azután mindent lángba borított. A remetelak és vele együtt a remete is a lángok martaléka lett.

CXL.

Milon szívét nagy gonoszság járta át a szent ember válaszának hallatán. Azon nyomban kivonta hüvelyéből éles kardját, s a kápolnában lesújtott vele a remetére, majd bezárta őt, és kívülről lángba borította a lakot. A remete így a kápolnával együtt a lángok martaléka lett és odaveszett. Ezt látván, Florence-ot félelem szállta meg, s bánat és harag költözött szívébe.

– Én Uram, Istenem – jaidult fel a királynő –, állj bosszút ezen a gaz árulón, aki azt hitte, hogy elragadhatja Tőled a mennyei Paradicsomot. Uram, ha jó király vagy és te is úgy akarod, haladéktalanul lesújtasz reá az égből. Hiszen mindazokat letaszítottad már, akik hozzá hasonlatosak. Igaz Mennyei Király, bosszút álltál azokon, akik valaha angyalaid voltak, s mára mind elvesztek. Uram, ne kegyelmezz ennek a durvalelkű gonosztévőnek! Elárulta s megölte fivérét, elveszejtette és a lángokba küldte ezt a szent embert! Jó Királyom, hisz Te is láthatod. Állj rajta bosszút törvényed szerint, Uram, Istenem.

– Hitvány áruló – fordult Milonhoz Florence –, nagy gonoszságot cselekedtél. Miért ölted meg a remetét? Krisztus urunk szenved a te bűnöd miatt. Elmondhatod magadról, hogy ördögökkel cimboráltál.

– Így igaz – felelte Milon ezekre a szavakra –, sok balgaság hagyta már el a szádat. Biztos lehetsz abban, hogy drágán megfizetsz értük.

Durván sértegették egymást, egy pillanatra sem hagyták abba. Milon egész éjjel a tűznél feküdt, és fogta dús sörényű paripája kantárját.

CXLI.

Milon még virradatkor is a tűznél feküdt, amikor a szent kápolna már teljesen leégett. Benne a jó remete, a kápolna őrzője is halálát lelte. Hosszú ideig éldegélt ott, vagy száz esztendeig, így igaz, ahogy néktek mondom. Soha sem evett annyit, hogy jóllakott volna, és szomját is a zavaros vízű forrásnál oltotta. Igen jól berendezkedett az erdőben, és Isten szolgálatának szentelte minden gondolatát. A királynő lesújtottnak és szerencsétlennek érezte magát. A remete miatt nagy bánatra adta a fejét, és félelem szállta meg. Az álnok Milon, kinek minden gondolata hamis volt, nem tágitott a tűz mellől, és egyre csak a fejét rázta. Vagy két fertályórán át egyetlen szó sem hagyta el a száját.

Akkor egy nagy, tarajos sárkánykígyó bukkant elő, mely egy magas kőszikláról kúszott alá. Igen rút, hatalmas és méregtől duzzadó teste vagy tizennégy láb hosszú, kitátott pofája négy-öt lábnyi volt. Tűz és lángnyelvek csaptak elő mérges szájából. Felegyenesedett, nyelvét kinyújtotta, s magasra tartotta hosszú és pikkelyes farkát. A tűz melegét érezve a bestia megállt, s amikor észrevette az embereket, felemelte a fejét. A haragtól és gonoszságtól egészen felfuvalkodott. Amikor Milon meglátta, kifutott arcából a vér, tüstént talpra szökkent, s előrántotta kardját.

CXLII.

Milont félelmében kiverte a víz, amint a kígyót megpillantotta. Talpra szökkent, megragadta acélkardját, és egy cobolyprémet tekert a karjára. Ha nem védte volna magát, rögvest halál fia lett volna. A sárkánykígyó azon nyomban rárontott, hogy egyetlen nagy ugrással ledöntse és elpusztítsa Milont, aki azonban résen volt, és kardjával hatalmas ütést mért a bestiára, miközben jobbra és balra elhajolt előle. Majd menekülőre fogta, ám a kígyó üldözőbe vette, és óriásira tátott pofájával fenyegette a lovagot. Amikor pedig Milon már nem tudott kitérni előle, kivont kardjával akkora csapást mért rá, hogy annak éles pengéje az állat agyvelejéig hatolt, s az holtan rogyott a földre.

Róma császárnője rémülten figyelte az összezapást, s szíve mélyéből Istenhez fohászzkodott, majd így siránkozott:

– Óh, én drága uram, Esmeré, minő szerencsétlenség ért minket! Mily gyűlöletes személy az, aki elválasztott minket egymástól.

CXLIII.

Elmúlt az éjszaka, és megvirradt. Az álnok Milon csataménjén termett, s Florence-ot is lóra ültette, majd egy sövény mellett máris útnak indultak.

– Kedves úrnóm – szólt a galád lator –, ne higgye, hogy együgyű vagyok. Most pedig spoletói Szent Pálra esküvel megfogadja nékem, senkinek nem árulja el, hogy valaha is Róma császárnője volt, és Ottó császár volt az atyja, a bátor Esmeré pedig a férjura.

Mindezt megfogadtatta Florence-szal az aljas hitszegő.

Magas és lombos fákkal teli, sűrű erdőben lovagoltak, s a gazfickó egy sziklától övezett völgy felé vette útját. Uram Atyám! Mily büszkén poroszkált az arab telivér! Milon a selyemtunikás Florence-ra vetette tekintetét, s így szólt hozzá:

– Kedves úrnóm, felettébb nagy késedelem ért, merthogy a három nap alatt, mióta kegyedet kísérem, igen sokat szenvedtem a démonok és vadállatok támadása miatt, jóllehet bátor lovagként küzdöttem ellenük, s még mindig vér borítja fényes acélkardomat. A kegyed iránti vágyakozás azonban teljesen a hatalmába kerített, s nem tudok semmit sem tenni a vágyam ellen: ne csapjon hát zajt kegyed, s ne is kiáltson.

– Légy átkozott, Milon – válaszolta Florence –, már pedig az én testemet soha nem fogja a tiéd beszennyezni! Szűz Mária, Istennek Szentanyja, ne engedd, hogy testemet gyalázat érje! Te hitvány áruló, a fivéred az én férjem. Mennyei Urunk, Szűz Mária szülötte megtiltja néked, hogy hozzám közeledj!

CXLIV.

S a fényes arcú Florence tovább lovagolt, nyomában az álnok Milon gyorsjárású csataménjén. Miután leküzdöttek egy dombot, s átkeltek egy patakon, kisvártatva mocsaras területre érkeztek, ahol egy zöldlombú kis fát találtak egy rét közepén. A cserjén madarak énekeltek, s alatta sűrűn zöldelt a fű a számszeríjlóvsnyire terjedő réten. Megpillantván a kis fát, Milon megsarkantyúzta ménjét, Florence pedig visszafogta a kantárt, melynek aranyból voltak a csatjai. A galád lator azonban erőnek erejével, ellenkezést nem tűrve a fához vezette a karcsú termetű Florence-ot. A gazfickó leszállt a ménjéről, melyet kipányvázott.

– Ó, Istenem – sóhajtott fel Florence –, ki megteremtetted Izraelt; megóvtad Dánielt az oroszánoktól, s a tüzes szekéren magaddal vitted Illés prófétát, miután tanítványára hagyta a köpenyét; Ábrahámot elküldted Edinel

völgyébe,⁴⁰ hogy ott feláldozza fiát, egy nemes ifjút, mert tetszésed szerint így akartad őt próbára tenni; s majdnem meg is ölte őt, akár a farkas a bárányt, midőn odaküldted Szent Rafael arkangyalt; Góliáttól is megmentetted Dávidot, a pásztorfiút. Miként szent igaz, hogy szülő anyád Názáretben született, s megparancsoltad néki, hogy menjen férjhez Szent Józsefhez, ne engedd, hogy eme aljas, kéjvágyó lator áldozatául essék! Szent Marcel⁴¹ üdvére, inkább tüstént egy kést döfnék magamba.

CXLV.

Ekként siránkozott tehát Florence királynő.

– Ó, Istenem – kiáltott fel az ifjú nemes hölgy –, mily szerencsétlen csillagzat alatt születtem! Dicső Mennyei Atyám, miért is feledkeztél meg rólam? Égi Királynőnk, Szűz Mária, nyújts nékem oltalmat!

Az álnok Milon ezalatt egyre csak sürgette Florence-ot. Ám halljátok, mily erényes és eszes volt a szépséges királynő. A Mi Urunk neveit legott emlékezetébe idézte, s közülük a három legmagasztosabbat fennhangon kiáltotta. Felettébb nagy csodát tett akkor érte a Mi Urunk, valamint ama legszentebb, drágakővel ékesített aranynása, melyet Florence a nyakában viselt. Az egyik drágakő különösképpen értékes volt: azért viselte, hogy az megóvja a szüzségét. Ím, halljátok mily csodára volt képes e drágakő, midőn teljesen megfosztotta Milont alantas szándékától: minden tagja elgyengült, s kénytelen volt leülni a rétre. Hogy ekként erejét veszítette, azt kiáltotta Florence-nak:

– Hitvány nőszemély, minő boszorkányságot művelsz?! Nem kétséges, hogy rontást hoztál reám! Ám Mennyei Urunkra esküszöm, ki oly sok lelket megmentett már, hogy ha nem veszed le azt rólam, a fejjel fogsz megfizetni érte.

– Aljas áruló – így Florence –, színtiszta hazugság minden szavad, hiszen éppen ez szent bizonyítéka annak, hogy Isten letekintett reám.

– Bolondságot beszélsz – válaszolta Milon –, mert ennek a bűbájosságnak tüstént véget vetek.

Azzal kihúzta kardját a hüvelyéből, s levágott a fáról egy tuskés ágat. Majd megragadván Florence-ot, akkorát rúgott belé, hogy az a földre esett, s oly erősen ütlelni kezdte a derekát és oldalát, hogy az ifjú hölgy bíborselyem tunikáját cafatokra szaggatta, és fehér testét mindenütt vér borította el.

– Hitvány gazember – jajdult fel Florence –, mily kegyetlenül bánsz velem! Soha nem fogom ezt néked megbocsátani.

⁴⁰ Mória földjére az Ószövetség szerint (Mózes I. Könyve, 22.).

⁴¹ Párizs püspöke volt a Kr. u. V. században.

– Túl sokat fecsegsz – jegyezte meg Milon. – Már pedig azt teszek a testeddel, ami nékem tetszik. Tüstént vedd le rólam a rontást, ha kedves az életed.

– Te, hitvány gazember – szólt Florence –, merő örütségeket beszélsz. Igaz lelkemre, inkább vedd el életem, mintsem hogy a tested az enyémhez érjen.

CXLVI.

Florence szavai hallatán a gonosz hitszegő kis híján esztét vesztette. A hajtincseinél fogva a fához vezette, s a kezéről lehúzott ruhaujjjaival oly szorosan a fához kötözte, hogy az ifjú hölgy karjai teljesen átölelték a fa törzsét. A hajtincseit pedig egy lehajló vastag faághoz kötötte olyképpen, hogy a lába nem érte a földet, s csak mindössze a nagy lábujjával tudott kínkeservesen megtámaszkodni.

– Hitemre – jelentette ki Milon –, mindezt megérdemelted; ha nem teszel a kedvemre, még rosszabbul is járhatasz. Vedd le rólam rögvést a rontást, ha jót akarsz magadnak.

– Aljas gazember – válaszolt Florence –, ebben ne is reménykedj. Igaz lelkemre, bármit is teszel, mit sem segít rajtad.

Ezt hallván, Milon kis híján esztét vesztette dühében.

CXLVII.

Florence szavai hallatán, Milont oly iszonyatos düh fogta el, hogy egész testében remegni kezdett. Újból megragadta hát a vesszőt, s olyannyira megverte vele a nemes hölgyet, hogy hófehér testét vér öntötte el, s a bíborszínű vércseppek a sűrű, zöld fűre hullottak.

– Ó, Istenem, s Szűz Mária – sóhajtott fel Florence –, segítsetek rajtam! Hozzád fohászokodom, Miasszonyunk, ne engedd, hogy elkárhozzék a lelkem!

– Hitemre – kiáltotta Milon –, életed itt ér véget, ha nem vagy hajlandó levenni rólam a rontást, mert bizony mondom, soha nem foglak leoldozni.

– Aljas gazember – szólt Florence –, örütség szállt meg téged, mert tudd meg, soha nem fog a tested az én mezítelen bőrömhöz érni. Lelkem tisztaságért megbecsülésben lesz részem, hiszen, ha Isten is úgy akarja, megoltalmaz engem.

Ezt hallván, Milon kis híján a halálba menekült.

CXLVIII.

Florence-nak nagy fájdalmakat kellett kiállnia, midőn a fáról csüngött alá, s oly szorosan volt az ághoz kötözve, hogy csupán a nagy lábujja érintette a földet, miközben a gaz Milon egyre csak sértegette.

Ím, halljátok, nemes, vitéz lovagok, mily kaland esett akkor. Ebben az erdőben volt egy nagy palota, melyet magas falak és lőrésekkel csipkézett mellvédek vettek körül. Több, mint száz lovag és nemes hölgy lakott az épületben, melyet a környékbeli parasztok *Eltűnt Kastélynak* neveztek. A vár urát *Thierrynek* hívták, akinek volt egy bájos hitvese és egy *Beatrix* nevű, karcsú termetű leánya. Azon a napon a várúr éppen egy szarvast vett üzőbe egy kutyafalkával, valamint huszonöt lovaggal és hajtóval. A vizslák és kopók hangosan csaholtak. Ahhoz a helyhez közeledtek, ahol a királynő a faágról csüngött alá. Amikor *Milon* meghallotta őket, azon nyomban lóra pattant, s vágatva elmenekült a hatalmas erdőben. A szarvas nagy ugrásokkal egyenesen a fa alá futott az őt üldöző kutyák elől, kiket a vadászok követtek. Jobb felé tekintve észrevették *Florence* veszélyes „tömlöcét”.⁴² Rögtön megálltak, egyikük sem folytatta a szarvas üldözését, s mutatták uruknak a díszes lószerszámokat. Amikor *Thierry* meglátta az öszvért, ő is odament, és csatlósaival szemügyre vette az elefántcsonttal díszített nyerget, s az arannyal és ezüsttel kirakott nyeregszíjakat.

– Magasságos Isten – szólalt meg egyikük –, engedelmeddel, vajon látott-e már valaki valaha is ily pompás lószerszámokat?

Azután a siránkozó *Florence*-ra vetette tekintetét. Egek Ura! Hogy' tündökölt a sok arany és ékkő a drága és díszes öltözékén! Az ifjú nemes hölgy szépsége pedig az egész környéket beragyogta. *Thierry* várúr szólott hozzá elsőként, s nemes lovagként udvariasan azt kérdezte tőle:

– Kit tisztelhetek kegyedben, kedves hölgyem? Ne titkoljon el semmit előttem. Ha jó szándékú személy kegyed, szólaljon meg hát.

A királynő igencsak szánalomra méltón válaszolta:

– Az igaz Istenre kérem, könyörüljön rajtam, jó uram! Egy szerencsétlen fiatal nő vagyok, s egész eddigi életemben nem fordult még elő, hogy ne kínban és szenvedésben lett volna részem. Többet nem mondhatok, mert nagyon fáj a szívem, és igencsak szenvedek; tudja meg az igazat, soha nem mondhatom el kegyelmednek az összes gondolatomat.

Ezt hallván, a nemes szívű *Thierry* leszállt a lováról, s karjába véve az ifjú hölgyet, gyengéden felemelte, és hajtincsét meg a kezét leoldozta a fáról. Azután *Florence*-ot lefektették a zöldellő gyepre. *Milon* oly nagyon ütlegelte, hogy afrikai selyemtunikája teljesen átázott a vértől. A fájdalomtól sokszor elájult, és sápadt arcszíne gyakran változott. *Thierry* várúr igyekezett lelket önteni belé, s egyetlen idegentől sem hallhattatok volna ily fájdalmas szavakat:

⁴² A névtelen szerző tömlöcnek tekinti azt a fát, amelynek ágához *Milon Florence*-ot kötözte.

– Jó urak, ne zajongjatok, s csak halkán szóljatok! Felettébb cudarul bántak ezzel a szegény hölgygel. Készítetek tüstént faágakból egy hordágyat, mert egyenesen Eltűnt Kastélyba visszük őt. S úgy hiszem, nemsokára megtudjuk tőle, hogy mely országban született és kik a szülei, s azt is, hogy ki bántotta őt, és mi okból függesztette fel ily nyomorultul a faágra.

– Legyen parancsod szerint, nagyurunk! – válaszolták a többiek.

CXLIX.

Thierry várúr jó szándékú ember volt. Midőn Florence-ra tekintett, azt látta, hogy igen rossz bőrben van, s bíborszínű ruhája mindenütt véres és szagotott, akárcsak a rajta lévő fényes ékkövek és drágakövek.

– Bizonyára alávaló, gyáva népség kaparintotta őt karmaiba – jelentette ki Thierry. – Menjünk innen máris! Rajta, nemes lovagok, készítsétek hát el ama hordágyat, és béleljétek ki bőségesen zöld páfránnyal! Valamennyien derék emberek vagytok, mondanom sem kell, s minthogy előkelő nemeshölgygel találkoztunk, bánjunk vele illő tisztelettel.

CL.

Thierry várúr felettébb előkelő családból származott, s valamennyi lovagja igen jó neveltetésben részesült. Gyorsan az erdőbe siettek, s a levágott galyakból ügyesen hordágyat készítettek. Majd óvatosan ráfektették Florence-ot, s az elejére befogták szaracén öszvérét, a hátulját pedig egy aquinói pej ménhez kötötték olyképpen, hogy a hordágy vízszintesen állt, s egyik oldalra sem dőlt el. Majd összeterelték a kutyákat, és elindultak az erdőben megbúvó kastély felé, melynek sok lőréssel csipkézett mellvértje és egy kőtornya volt. Sietve bementek a palota márványtermébe, ahol Thierry hitvesét, Églantine-t, és szépséges, bájos leányát, Beatrixot szólította:

– Kedves hölgyeim, a mindenki által hön tisztelt Urunkra esküszöm, egy véka aranyért sem tettem volna meg, hogy ne menjek el vadászni az erdőbe. Ma reggel, miután a nap már felszárította a harmatot, nagy buzgalommal egy szarvast vettünk űzöbe, s egy rét közepén az ösvény mellett egy ifjú hölgyet találtunk egy faághoz kötözve. Nem tudom, hercegnő, grófnő vagy palatinus hitvese-e, az arca és a keble azonban fehérebb a liliomnál. A ruházatára pedig fogadást mernék kötni, hogy mindet azonnal felvásárolnák a tengerparti lakosok.⁴³ Fürdessétek meg őt tüstént, és keressetek orvosságot a sebeire, a fürdővizébe pedig keverjétek nehéz illatú borókát, s tegyetek bele a gyökeréből is. S addig semmit ne kérdezzetek az állapotáról, amíg teljesen vissza nem nyeri az egészségét.

⁴³ Utalás a tengerparti lakosok élénk kereskedelmi tevékenységére.

Akkor a kastély úrnője levetette drága hermelinköpenyét, s leánya, Beatrix is a segítségére sietett, és együttes erővel kivették Florence királynőt a hordágyból. Testének fehérsége az egész nagytermet beragyogta.

CLI.

Római Florence-ot tehát Eltűnt Kastélyba vitték, ahol méltón gondoskodtak róla. A nemes szívű Thierry várúr hitvesét és leányát, a kecses termetű Beatrixot hívatta:

– Hölgyeim, a Dicső és Szent Felségű Istenre kérlek titeket, ügyeljetek arra, hogy eme ifjú hölgy tetszése szerint kiszolgáltassék, minden kívánsága teljesüljön, és semmi ne tiltassék meg néki. Egy dolgot kérek még tőletek: semmit ne kérdezzetek az állapotáról; amikor majd meggyógyul és visszanyeri az egészségét, bizonyára el fogja mondani a teljes igazságot arról, ami vele történt.

– Így fogunk cselekedni, jó uram – válaszolta a hitvese –, mivelhogy igencsak előkelő származású nemes hölgynek látszik.

Azzal Florence-ot a várúrnő szobájába vitték, melynek ajtaját gondosan bezárták. Először is levették róla drága, paszománnyal díszített selyemingét, mely az alávaló gazfickó ütéseitől az oldalához és a derekához tapadt. Ennek láttán oly nagy szánalom fogta el a nemes hölgyeket, hogy nem tudták visszartartani könnyeiket, s egy szépen megvetett, puha ágyba fektették a sebesültet. A kastély úrnője igen bölcs és nemes szívű volt. Készítettett egy sodót, melyet egy aranykanállal Florence testére öntöttek, majd egy megszentelt balzsammal az egész testét gyengéden bedörzsölték.

CLII.

Nyáridő volt, amikor zivatar tör ki és mennydörög. Florence a történelem híres jeleneteivel díszített szobában feküdt egy kényelmes ágyban. Az előkelő származású várúrnő igen bölcs volt; a mandragórának nevezett növényből főzetet készítettett, melyet egy nemes hölgy még Szent Gergely idejében⁴⁴ ültetett el, s azt egy elefántcsontkanállal Florence testére kenték, aki attól a mennyekben érezhette magát.

CLIII.

Florence-ot oly nagy odaadással vették gondjaikba a kastély nemes hölgyei, miután megfürdették és ellátták sebeit, hogy hamarosan teljesen meggyógyult.

⁴⁴ Valószínűleg I. (Nagy Szent) Gergely pápáról van szó, aki Kr. u. 604-ben halt meg. Itteni említése a távoli múltra utalhat.

Thierry leányát szintén nagy szépséggel áldotta meg a Teremtő, s felettébb megszerették egymást Florence-szal. A két ifjú hölgy úgy másfél ölnyire aludt a legnagyobb barátságban Thierry várúr ágya előtt; egész este égett a lámpájuk, amíg csak el nem érkezett a kompletórium ideje. Thierry háznépe és lovagjai a festményekkel díszített, boltíves nagyteremben aludtak. A nappal egy részében pedig a nemeskisasszonyokat szórakoztatták, hogy csodálhassák a szépséges és karcsú Florence-ot, kinek oly hófehér volt a bőre és ragyogó az orcája, hogy nála gyönyörűbb hölgy nem akadt az egész földkerekségen. Aki csak rátekintett, egész testében beleremegett. A lovagok folyton körülötte sündörögtek, s mindegyikük a szerelmére, a csókjára és ölelésére áhítozott. A szép hölgy azonban egyszer sem vétett az illendőség ellen, és jól tudta, miként szabaduljon meg széptevőitől, akiken egyre csak nevetett, s bármit kértek is tőle, azt hitvány bolondságnak tartotta. Florence sokszor eltűnődött és gondolataiba merült; gyakran fohászzkodott Istenhez, Szűz Mária fiához, s fájdalommal gondolt a vitéz Esmerére.

– Óh, jaj, gaz Milon! Sújtson Isten átka, amiért aljasul megfosztottál egy ily derék lovagtól! – suttogta halkán és szomorú arckifejezéssel.

Thierry azonban vigasztalta – áldja meg érte Jézus –, s hitvésit is arra kérte, hogy viseljek mindenben a gondját. Egész életében nem tett ennél jobb szolgálatot, s később meg is kapta Florence-tól jutalmul Piacenzát és Lombardiát.

CLIV.

Thierry várúr igen dicséretre méltón cselekedett. Egy hajnalon, korán reggel összetereltette a kutyáit, és összes vadászával és hajtójával vadászni indult a hatalmas erdőbe. Ott elengedte a vizslákat és kopókat, melyek zajos csaholással egy vaddisznó nyomába eredtek és bekerítették, amikor is a várúr kopjáját markolatig a testébe döfte. A vaddisznó a földre zuhant; Thierry pedig leszállván lováról, gyakorlott vadászként feldarabolta és felmálházta a vadat. Aki akkor látta volna visszatérni a kastélyába, szívesen emlékezett volna vissza reá! A várúr azután egyenest a kastélyába szállíttatta a vadhúst, s a vaddisznó fejét udvariasságból Római Florence-nak ajándékozta; nála magasabb rangú hölgynek nem is adhatta volna. Majd felszólította a szakácsokat a vacsora elkészítésére, akik tüstént hozzá is láttak a dolgukhoz. Thierry vizet kért a kézmosáshoz, és asztalhoz ült. A tiszteletre méltó hitvese mellette foglalt helyet, akárcsak leánya, Beatrix, kit oly nagyon szeretett. Vele szemben ült le a szépséges és fényes arcú Florence, akit nagy figyelmességgel és tisztelettel szolgáltak ki.

CLV.

Thierry várúr hitvесе, leánya és meghitt bizalmasai társaságában vacso-
rázott. Vele szemben ült a nemes és okos Florence, kinek bőre fehérebb volt
a friss hónál, s fehér orcáját élénk pír színezte. Az egész márványpadlós te-
remben mindenki arról suttogott, hogy ily csodálatos szépségű hölgy nem
született még a földkerekségen. Thierry várúr nagy tisztelettel fordult feléje,
s nem tudta megállni, hogy ne nyissa meg előtte szívét, és ne mondja ki rejtett
gondolatát:

– Igen tisztelt hölgyem, úgy hiszem, nem érhet szemrehányás, mert mind-
végig a gondját viseltem, amíg fel nem gyógyult bajából, s amennyire tőlem
tellett, vigaszt nyújtottam kegyednek. Ámde most már szeretném tudni, ha
nincs ellenére, hogy kit tisztelhetünk kegyedben, s mely országban született;
netán igazi hercegnő vagy királynő kegyed? S ki volt az, aki megverte s oly
kegyetlenül bántotta, midőn a fa alatt rátaláltam kegyedre?

– Jó uram – válaszolta Florence –, való igaz, hogy csodálattal tölt el ama
nagy tisztesség, melyben engem részesít. Egy napon még sok örömben lesz
része ezért kegyelmednek. Ám mégsem árulhatom el azt kegyelmednek, amit
tőlem kér, ha csak nem akarom megszegni adott szavamat. De úgy hiszem,
nem múlik el ez a hét anélkül, hogy ne tudná meg kegyelmed, ki vagyok én,
mert nem titkolhatom azt tovább.

Jó urak, az idő tájt még volt becsülete az adott szónak: a kerek világon nem
akadt olyan ember, aki, ha egyszer esküt tett, nem a fejét vágatta volna le,
mintsem hogy megszegje azt; manapság azonban nem tartják meg az esküt,
hanem gyakorta megszegik azt.

CLVI.

Jó urak, nem hazugság, hanem színtiszta igazság, hogy Milon igencsak nagy
bánatba esett, midőn gondolataiba mélyedt; az alávaló úgy döntött, hogy fel-
keresi Guillaume de Dolt,⁴⁵ aki éppen egy nagy ütközetet vívott, mely felettébb
nyomasztotta; [...] ⁴⁶ Minthogy lovagi érdemeivel Milon igen nagy hírnévre tett
szert, Guillaume módfelett megkedvelte, és bizalmas barátjául fogadta. A ne-
mesúr felettébb szerette, s nagy becsben tartotta; csataméneket és erős öszvé-
reket, továbbá szürkemókus- és hermelinprémeket, valamint vert dénárokat

⁴⁵ Figyelemre méltó, hogy ezt a mellékszereplőt Jean Renart *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole* című korabeli regényéből – melynek főszereplője volt – „kölcsonözte” a *Florence de Rome* névtelen szerzője.

⁴⁶ Itt hiányzik egy sor.

ajándékozott néki. Ámde Milont nagy bánat sújtotta ama hitvány árulása miatt, melyet elkövetett, és sokszor elmondta, amikor csak eszébe jutott:

– Ó, Igaz Isten, Mennyeknek Dicső Királya, mily átkos csillagzat alatt születtem én, hogy képes voltam elárulni saját testvéröcsémet, ki koronás király lett; hiszen ő sokkal nemesebb szívű nálam, noha én vagyok az idősebb. Bizonyára az ördög költözött belém, hiszen azon kellett volna fáradoznom, hogy napról napra növeljem az ő dicsőségét. Ó, Római Florence, mily szerencsétlenségemre csodálhattam ragyogó szépséged, fényes orcád, csillogó szemeid, csinos orrod és ajkaid, kecses karjaid és karcsú derekad! Sok rosszat és aljasságot tettek már az asszonyokkal, ám ily nagy gonoszságot még soha nem követtek el ellenük. Alávaló bitang módjára viselkedtem veled; ó, jaj, bűnhődöm kell emiatt, bárhová vessen is a sors.

S Milon oly gyakran kétségbeesett, hogy kis híján esztét veszítette.

Florence már hosszabb ideje vendégeskedett az Eltűnt Kastélyban, ám Thierry úr még mindig nem tudta, ki is ő valójában. A várúr háznépéhez tartozott egy igen jó családból való lovag, akit Macaire-nak hívtak. Sújtson le rá az Úristen haragja, ki a keresztfán lelte halálát, merthogy nála nagyobb bitangot nem szült anya e földre, még ha merész és kiérdemesült lovag volt is! Való igaz, hogy négy álló napot is kész volt bajvívással tölteni, olyannyira kedvelte a lovagi küzdelmet. Eme lovag oly eszeveszetten megszerette Florence-ot, hogy nem győzte elhalmozni arannyal, ezüsttel és drága selymekkel. A nemes hölgy ügyet sem vetett rá, ő azonban úgy belebolondult, hogy kijelentette, inkább a halált választja, ha nem teljesülhet leghőbb vágya.

CLVII.

Egy estén egészen másnap hajnalig nagy ünnepet ültek a kastélyban. A fényes arcú Florence a szobájában tartózkodott, s Thierry várúr gondosan őriztette, mialatt hitvesével és szeretett Beatrix leányával imádkozni ment a templomba. Florence egyszer sem ment velük attól való félelmében, hogy kiteszi magát az emberek szóbeszédének, akik szüntelenül az ő szépségét csodálták. A nemes hölgy tehát a szobájában egy pillér mellett ült egy könyvet nézegetve, és legszebb imádságait az emlékezetébe idézve. Esmeré is eszébe jutott, és sírása fakadt. S akkor Macaire toppant be hozzá, bűnös gondolatokkal eltelve. Képzeltetik, mily félelem fogta el a szépséges Florence-ot, amikor megpillantotta a gonosztevőt szobája ajtajában. Nem tudván ülve maradni, azon nyomban talpra ugrott.

– Hagyjon engem békén, uram – szólta az ifjú hölgy –, s menjen ki a szobából, mert nincs miről beszélnem kegyelmeddel! Hiszen azt sem tudja,

ki vagyok, s bűnös szándékkal bizonyára esztelenségre akar rávenni engem. Erről azonban – ha Isten megoltalmaz – a földkerekség összes aranyáért sem lehet szó. Hagyja el hát tüstént a szobámat, különben panaszt fogok tenni Thierry várúrnak, amint visszatér a templomból, ahová imádkozni ment.

– Kegyed az őrületbe akar kergetni engem – jajdult fel Macaire –, én azonban nem óhajtom tovább elszenvedni ezt a kint és gyötrelmet.

Azzal Macaire megragadta és az ágyra akarta vonszolni Florence-ot, ám az oly erővel taszította el magától a lovagot, hogy kis híján a földre lökte. S ha akkor látta volna valaki, hogy egy nagy követ emel a magasba, hogy azzal támadója arcába sújtsa, mindig emlékezne az ifjú hölgy bátorságára.

CLVIII.

Nagy szívfájdalmat okozott Macaire-nek az ifjú hölgy ütése, mely teljesen összetörte az állát és száját. Akik rápillantottak, elszörnyedtek eltorzult arca láttán. Ám a lovag elhatározta, hogy bosszút áll az elszenvedett sérelemért.

Thierry vizet kért a kézmosáshoz, majd vacsorához ült. Az étkefogók máris hozták a bőséges étkeket, melyeknél több és jobb egyetlen gazdag ember asztalára sem került. A várúr balján a keresztény világ legszebb hölgye, Florence, a hitvese és jóságos leánya foglalt helyet nagyszámú lovagja társaságában. Macaire is a közelében ült, s midőn Thierry ránézett, tréfálkozni lett kedve:

– Rossz fát tehetett kegyelmed a tűzre, Macaire – fordult feléje a várúr –, ha valaki így ellátta a baját. Bizony, jó kiállású lovag volt kegyelmed, ám ez az ütés teljesen elcsúfította az arcát, s nem nagyon kedvelhette kegyelmedet az, aki ezt a sebesülést okozta. Jobban tette volna, ha leült volna mellém, s eszik a vadhúsomból, és iszik a fűszeres vörös boromból.

– Igazat szólt, nagyuram – válaszolta Macaire –, ha már így történt, nem tehetett mást nagyságod, mint hogy tréfálkozik rajtam.

S a fogai közt halkán azt mormolta, megesküszik a Vatikánban lakozó Szentatyára, hogy valaki drágán megfizet még ezért.

Ím, halljátok, mit tett a gazfickó! Készítettett egy kést, melynek pengéje több mint egy rőf hosszú és háromujnyi széles egy kettő, s mindkét oldalát jól megélezte. S halljátok, miként vették el a gonosztevő eszét az ördögök. Miután bealkonyult, belépett Thierry hálótermébe, s az ágya melletti függöny mögött elrejtőzött. Magasságos Isten! Miként is nem vette észre a várúr a hétpróbás gazembert! Az ágyát olyképpen készítették elő, hogy bármelyik oldalról közelítse is meg, szépen megvetve találja azt. Thierry és hitvese bementek a hálóterembe, s szokásuk szerint lefeküdtek az ágyukba. Florence és a szép orcájú

Beatrix becsukta és belülről bezárta a terem ajtaját. Teremtő Isten! Miként is nem vette észre Thierry, hogy magukkal együtt a gazfickót szintén bezárták a terembe, s éles késével most megteheti, amit alávaló módon kieszelt.

CLIX.

Jó urak, nem hazugság, hanem színtiszta igazság, hogy sem férfi, sem aszszony nem alhat jól, midőn ily nagy veszély leselkedik reá, s az ördög a becsületes emberek meggyalázására tör. Az aljas Macaire – kit ne kerüljön el Isten büntetése – addig nem jött elő a függöny mögül, amíg beszédet vagy köhögést hallott. Amikor azonban már megbizonyosodott arról, hogy a többiek az első álmukat alusszák a szobában, előjött, hogy bajba sodorja és szégyenben marasztalja Róma császárnőjét. Mennyei Urunk óvja meg őt ettől, és nagy szükségében legyen mellette!

CLX.

Az első álom idején igen csendes volt az éjszaka. Macaire a díszes függöny mögött rejtőzött, s amikor már mindenki mélyen aludt a kőpadlós hálóteremben, halkán és óvatosan félrehúzta a függönnyt, s az ifjú hölgyek ágya mellett termett. A gyertyák és a lámpás fényénél rögtön felismerte a szerencsétlen Florence-ot, aki a meleg miatt egy kissé kitakarózott, s a hónál is fehérebb karját a takaróra helyezte. Az alávaló Macaire nem nyúlt hozzá, hanem Beatrix felé nyújtotta kezét, és széles pengéjű kését hullámozó, kemény keble alatt a testébe mártotta. Az ifjú hajadon meg sem mozdult, amikor lelke elszállt a testéből. Macaire akkor kihúzta testéből a kést, és – ez a színtiszta igazság – azt Florence kezébe helyezte úgy, hogy fehér ujjai egészen véresek lettek. A gaz áruló pedig nyugodt léptekkel visszament a függöny mögé, ahol újból elrejtőzött.

Thierry azt álmodta, hogy hirtelen egy tüzes villám csap le az égből Beatrixra, aki azonnal szörnyethalt, s a villám füstje Római Florence fölé szállt. A nemesúr végtelen fájdalommal érzett azt látván, hogy szeretett gyermeke nincs többé, s a világ összes kincséért sem tudta volna levenni szemét halott leányáról.

CLXI.

Miután az alávaló Macaire elkövette szörnyű tettet Thierry leánya ellen, – ó, Magasságos Isten, mily gyalázat, hiszen a nemesúr hatalmas birtokot adományozott néki, felemelve őt és családját! – visszatért a függöny mögötti rejtékhelyére. Thierry pedig rettenetes álmában azt látta, hogy a tenger felől egy hatalmas vihar támad, s egy villám halálra sújtja egyetlen leányát, akit

az egész családjában mindenkinél jobban szeretett. Nagy ijedelmében felébredt, s lelke mélyén Cartagena minden gazdagságáért sem adta volna, ha még életben láthatta volna leányát.

CLXII.

Mély fájdalomtól feldúlt szívvel, Thierry szinte eszét veszve ugrott ki ágyából, s egy selyem köntöst öltve magára, az ifjú hölgyek ágyánál termett. Meggyújtott egy gyertyát, melynek fényénél megpillantotta Beatrix vérben ázó, sápadt és élettelen testét, valamint a véres kést a békésen alvó Florence kezében. Tudjátok meg a színtiszta igazat, hogy holtan találván leányát, a várúr egész életében nem érzett még akkora fájdalmat. S azt is tudjátok meg, mily nemes szívű, bátor és bölcs volt. Midőn felfedezte a gyilkosságot, elhátározta, hogy széltében-hosszában átkutatja a hálótermet, hátha valaki más követte azt el. Fogta tehát a gyertyát, s az ajtóhoz ment, ám azt zárva találta, majd benézve az ágyak alá és a függöny mögé, az egész termet átkutatta, ámde Mennyei Urunk úgy akarta, hogy ezúttal ne találja meg a gyilkost. Minthogy a nemesúr nem talált senkit, azt kellett hinnie, hogy valóban a Róma városából érkezett Florence követte el e véres tettet. Az ágyához ment tehát, és halkán hitvesét szólította:

– Hölgyem, az Egek Urára kérem, ne csapjon zajt és ne jajgasson, mert azzal semmit sem nyernénk. Ama nemes hölgy, akit a lombos fa alatt találunk, s több mint egy hónapja magunkhoz vettünk, egy éles késsel megölte Beatrixot.

Ennek hallatán Thierry hitvesének szívét éles fájdalom járta át, s prémes köntösét felöltve, azon nyomban kiszállt díszes ágyából, s az ifjú hölgyek ágyától a nyitott szobaajtóig mindenütt alaposan körülnézett. Thierry várúr ezalatt a háznépét hívatta, akik teljesen megtöltötték a hálótermet, s akiknek uruk mindent megmutatott. Mindannyiukon nagy bánat lett úrrá Beatrix halála miatt, s többen közülük elájultak fájdalomukban. A gaz Macaire mindent hallotta, s előbújva sötét rejtékhelyéről, elvegyült a tömegben, s minthogy a többiek között volt, nem is keresték.

CLXIII.

Az ifjú várúrnő halála miatt nagy rémület támadt a kastélyban, ahol soha nem hangzott még fel annyi sok jajkiáltás. Az aljas Macaire, aki e merényletet kiötlötte, halkán és óvatosan kisurrant rejtékhelyéről, s gyorsan elvegyült a legnagyobb sokadalomban; félelmében azonban ugyancsak sápadt volt az ábrázata. Hitvány, alávaló módon szolgálta urát, Isten ne legyen hozzá

irgalmas, s büntesse meg ezért! Ámde nem gyanakodtak reá, hiszen a várúr nevelte fel őt.

Florence királynő békésen aludt, s a nagy kést szorongatta a kezében. A szépséges hölgy azt álmodta, hogy a sűrű erdőben van, ahol Milon felkapott arab ménjére, s menekülésre fogta Thierrytől való félelmében. Hirtelen harminc kopó támadt reá egymással versengve, ám egy oroszlán védelmezte odaadóan, mely úgy elrettentette a kutyákat, hogy azok mind eltakarodtak. Az ijedtségtől a szép hölgy felébredt, s kiejtette kezéből a kést, amely a földre hullott.

– Bizony, nagy sérelmet okozott nékem kegyed – mondta Thierry –, s úgy hiszem, sok derék embernek ártott gyalázatos tetteivel.

Florence ugyancsak elcsodálkozott, amikor kinyitotta szép szemét, s meghallotta a nyüzsgő tömeg zaját körülötte.

– Ó, Istenem, Atyám – kiáltott fel az ifjú hölgy –, ugyan mi történt? Még soha nem láttam itt ennyi embert ebben az órában!

Akkor feltűnt Macaire tizenöt csatlósával, akik valamennyien egy-egy éles acélkardot szorongattak a markukban, hogy tüstént megöljék Florence-ot. S legott le is kaszabolták volna, ha Thierry nem állja útjukat.

– Térjenek észre, uraim – kiáltott rájuk a nemesúr –, mert az igazságos Mennyei Urunkra esküszöm, megkeserüli, aki csak még egy lépést is tesz! Reggel, amikor majd kivilágosodik, oly ítéletet fogunk hozni, amilyenre a hölgy rászolgált.

CLXIV.

Nagy szomorúság töltötte el a kastélyt, midőn híre ment a szörnyű tettek. Volt ott egy apácakolostor is, melynek felzúgtak tisztán csengő harangjai. A főkincstárnok az összes keresztet összegyűjtötte, és a kegytárgyakhoz helyezte.

A hálóterem kicsi volt és alacsony, s a kastély lakói mind odagyültek, hogy lásák a szörnyűséget. Florence hallotta a jajveszékelt, ami aggodalommal töltötte el, s feje lecsüggedett a halott Beatrix láttán. Nem kívánt mentegetőzni, csupán nagyon szerencsétlenné érezte magát. Thierry várúr e szókkal fordult hozzá:

– Kisasszony, ha ezt tudtam volna, amikor az erdőben rátaláltam kegyedre, a világ minden kincséért sem hoztam volna magammal. Tudjátok meg az igazat, nemes lovagok, nem hittem volna a szememnek, ha nem álmodtam volna róla, s széltében-hosszában nem kutattam volna át a termet, s nem találtam volna az ifjú hölgy kezében a véres kést. Ha férfi lett volna, menten kettéhasítottam volna acélpengéjű kardommal. Mondjatok máris valamennyien ítéletet róla!

– Máglyára vele tüstént! – kiáltották a többiek.

CLXV.

Thierry várurat döbbenet kerítette hatalmába, s szívét végtelen fájdalom és szomorúság járta át. Eltűnt Kastélyt óriási jajveszékélés verte fel, s az egész háznép Beatrix kisasszonyt siratta. Római Florence-on semmilyen tiltakozás nem segített, hiszen egy nagy késsel a kezében találtak reá. Elmúlt az éjszaka, s felvirradt a nap. A holttestet szépen felöltöztették, és a nagy kolostorban máris eltemették. Egy elkerített helyről rőzsét hoztak, melyből egy hatalmas máglyát raktak a kastély melletti palánk előtt. Majd megfosztva köntösétől, egy szál tunikában odavezették Florence-ot, a nemes királynőt.

– Ó, Istenem – sóhajtott fel az ifjú hölgy –, azt mondja a Szentírás, hogy aki Benned bíz, azt nem érheti gyalázat. Úgy igaz, Kegyes Uram, miként Téged is elárultak a hitetlen zsidók, majd megvertek és megkínóztak, s végül a kereszfára feszítettek, ahol tovább gyaláztak, ám a harmadik napon feltámadtál, Kegyes Uram. Akkor alászálltál a pokolra, hogy az ördögök legnagyobb rémületére kihozd onnan mindazokat, akik Téged szolgáltak. Amikor pedig megszülettél, Uram, az egész világot végtelen öröm töltötte el és nagy fényesség árasztotta el, s a Boldogságos Szűzanya a kebléhez szorítva Téged Egyiptom földjére menekült, ahol felnevelkedtél. Azután Júdás, a hitvány áruló, ki az egyik legjobb tanítványod volt, eladott Téged, s oly bűnösnek érezte magát, hogy nem mert kegyelmet kérni, holott ha ezt tette volna, bizonyára meghallgattatott volna. Így hát felkötötte magát az alávaló, oly sok gyalázat szállt reá, mert lelke a pokolra jutott, testén pedig átok ült. Amiként mindez igaz volt, Mennyei Atyám, könyörülj énrajtam, bűnösön! Miattam érte támadás Ottó királyt, drága apámat, ki halálát lelte az ádáz ütközetben. Királynő anyám, Berriz király leánya, születésemkor szintén meghalt, s teste már régen elenyészett. Országomat pedig feldúlták és nyomorba döntötték. Mennyei hitvány gonosztevő követett el bűnt miattam, amiért oly sok nemes hölgynek kellett siránkoznia. Bocsáss meg nekem, Fényességes Uram, s légy irgalmas lelkemhez, hiszen a test úgyis elenyészik!

CLXVI.

Amikor fellobbant a máglya tüze, Florence-ot odavezették, s a szépséges nemes hölgy ily panasza fakadt ellenségei előtt:

– Ó, én szerencsétlen, ugyan ki tette ezt velem? A Mi Urunknak tudnia kell, hogy soha nem követtem el gyilkosságot! Számos lovag halt meg a csatamezőn miattam, s atyám bűne, tudom, reám is visszaszáll. Kész vagyok mártírhálált halni, ha már eldöntetted, de arra kérem a Mi Urunkat, kit keresztre feszítettek, hogy lelkem az ő szent Paradicsomába juthasson.

A sokaság csodálkozva tekintett reá, s a vidék nemesurai igencsak megszánták Florence-ot, kinek teste fehérebb volt a liliumnál, a szája kicsiny, s orra szabályos és egyenes volt; a fájdalomtól pír égette orcáját, mely úgy tüzelt, akár a meggyulladt szén. Akkor hatvanhat nemesúr és főúr kíséretében Thierry várúr is odaérkezett, és igazi lovagként közeledett az ifjú hölgyhöz, akin igencsak megesett a szíve, midőn sírni látta. Félrevonta hát, s azt kérdezte tőle:

– Hitemre, kisasszony, keserű csalódást okozott nékem kegyed. Mint látja, mindenfelől ellenségei veszik körül. Az Istenre kérem, árulja el, honnan vette ama kést, amellyel megölte leányomat? Fel nem foghatom, miért gyilkolta meg őt.

– Irgalom, nemes lovag úr! – kiáltott fel a királynő. – Igaz lelkemre, soha nem támadtam a kegyelmed leányára, akiért meghasad a szívem. Ó, jaj, nem tudok mást mondani, Jézus reá a tanúm! Való igaz, hogy a kést valaki oda-hozta, s az én kezembe helyezte. Aki ezt tette, semmit nem nyert vele, csak azt árulta el, hogy egyáltalán nem szeret engem. Ha kell, elfogadom a halált, ám lelkem üdvözülni fog, mert nem vétkeztem.

CLXVII.

Egy szombaton történt, midőn szép, derús napra virradt. A kastélyból az átellenben lévő rétre ment ki a sokaság: férfiak és nők, szerzetesek és apácák gyűltek a mezőre, hogy lássák, miként égetik meg a királynőt. A rönkökből, faágakból és rőzséből rakott máglya hatalmas lánggal égett a mező közepén. A nemes szívű Thierry Florence-ot támogatta.

– Ó, Istenem, Dicső Mennyei Urunk – sóhajtott fel az ifjú hölgy –, felet-több hitvány és gonosz az, aki ezt tette velem; bárcsak farkas vagy más vad-állat támadt volna reám. Ó, bárcsak itt lehetne a keresztapám, a római pápa, Esmeré király és a derék Agravain! Ó, én szerencsétlen, soha nem fogom már látni Róma városát!

Thierry várúr nagy szánalmat érzett Florence iránt, látván karcsú és sudár termetét, nyeregszínjál is fényesebb hajfonatát, s gyöngyöknél nagyobb hulló könnyeit. Thierry nemes szívű és derék ember volt, fájdalma ellenére nagy szánalom fogta el, s így szólt háznépéhez:

– Tudjátok meg, hogy eme hölgynek a bánata súlyos teherként nehezedik reám. Szent Péter apostolra mondom, ki Isten jobbján ül, ha atyámat és anyámat, nagybátyáimat és nagynénéimet, s egész családomat megölte volna, akkor sem kívánnám a halálát. Menj hamar, Grelain,⁴⁷ s add vissza az ifjú hölgynek az ösz-vérét, tedd rá a zablát, s ügyelj arra is, hogy ne hiányozzon róla sem a nyereg, sem

⁴⁷ Thierry lovásza.

a nyeregszj. Tüstént hagyja el a birtokom, s ha az erdőben vadállat támadásának esik áldozatul, az már nem az én dolgom, nem fogok szót emelni miatta.

CLXVIII.

Florence királynő körültekintett, s nyugalma visszatért, midőn megtudta, hogy nem fogják máglyára vetni. Az örömtől és bánattól vérhullám öntötte el testét, s hófehér orcája kipirosodott. Krisztus Urunk fénnel árasztotta el, s nála szebb hölgyet földi halandó még nem csodálhatott. S minthogy semmilyen bünt nem követett el, Isten meglátogatta őt. A nemes szívű várúrhoz fogható derék emberről pedig, aki ártatlannak nyilvánította, még nem hallhatatok. A római császárnő nyomban felkereste a várúrnőt, s udvariasan meghajolván előtte, búcsút vett tőle, s hálás köszönetet mondott néki a jóságáért és a gondoskodásért, amit érte tett, amikor megfürdette, s a szobájában ápolta és gyógyította a Milon okozta sebeit. Teremtő Atyám, mily sok könnyet ontott Florence, kit végtelen szomorúság fogott el a búcsú pillanatában! Thierry hitvese is nagy szálnalmat érzett Florence iránt, kit oly gyámoltalannak és elesettnek talált. A nemes várúrnő igen bölcs volt, s bizton hitte, hogy a királynő soha nem vetemedett volna oly gaztetre, hogy Beatrix leányát megölje. Valamely álnok hízelgő vihette a hálóterembe a kést, amellyel alantás módon meggyilkolta gyermekét; már régóta gyűlölhette őt, s hogy ártson néki, megölte az ifjú hajadont, majd az éles acélkést a nemeshölgy kezébe helyezte, hogy álnokul őt keverje gyanúba. Ámde sem gyilkosság, sem árulás nem maradhat titokban; Isten akaratából napvilágra kerül a tettes, s most sem történhet ez másként.

CLXIX.

Egy szürke szikla mellett meggyújtották a tüzet, amelyen Florence úrnőt meg akarták égetni. A nemes szívű Thierry előtt állt Florence egy szál ingben, csak a vállát fedte egy szürke bársonyprémes köntös; mezítláb, kibontott hajjal várta az ítéletet. Bőre fehérebb volt a faágakra hullott hónál, s arca pirosabb a rózsánál vagy a cseresznyénél. Egy kissé magához tért, s nyugodtabban lélegzett, amióta Thierry megkegyelmezett néki; félelmében azonban leült a földre. Sírása sokakat meghatott, s több ezren sírva fakadtak az ítéletére várván. Az Utolsó Ítélet napján láhattok majd ily kétségbeesést. Ám a nemes Thierry sírással küszködve kijelentette, hogy Szent Dénes⁴⁸ nevében az ifjú hölgy szabadon eltávozhat. Hitvese, Églantine is sok jó szót szolt érdekében:

⁴⁸ Párizs érseke és védőszentje, akit a pogány Decius császár alatt a Kr. u. III. században a mai Montmartre helyén lefejeztek; a tiszteletére emelt székesegyházban temették el a francia királyok többségét.

– Jó uram, Szent Mórica⁴⁹ kérem, engedje őt elmenni, s ne törődjék azzal, amit érdemelne! A Mi Urunknak sem tetszene, ha itt lenné halálát, hiszen Velence kikötőjéig nincs nála szebb nemeshölgy. Adja vissza néki az öszvérét és frígiai selyemtunikáját, hogy ne oly szerencsétlen nyomorultként távozzon tőlünk, mint akit gonosz emberek lopásra kényszerítettek; semmiképpen nem hiszem, hogy oly örült szándék férközött volna belé, hogy e bűnt elkövesse, ám őszintén hiszek a Mindenható Istenben, ki mindenek felett ítélkezik, hogy aki e gonosztettet elkövette, elnyeri büntetését.

– Nincs kifogásom ellene, kedves hölgyem – válaszolta Thierry.

Azzal Grelain máris hozta Florence ruháját, majd elővezette és felnyergelte öszvérét.

CLXX.

A tisztelettudó Grelain sietett teljesíteni ura parancsát, s az istállóba ment az öszvérért, melyet ügyesen felszerszámozott. Hátára helyezte a nyerget és a nyeregtakarót, a fejére tette a zablát, és felszíjazta rá a szügyhámot, s amikor elkészült, a gazdájához vezette az állatot. A könnyeivel küzdő Florence térdre esett Thierry előtt, s a kegyelméért könyörgött, a várúr pedig kézen fogva felsegítette. Egyáltalán nem csodálkozott, hogy a nemeshölgyet félelem töltötte el az előtte lángoló nagy tűz láttán. Isten azonban oltalmába vette, akiben mélyen hitt, s aki tudatában volt igazának, így hát megmentette őt.

– Jó uram – szölt Florence –, az Istenre kérem, árulja el, hová menjen a nyomorult, amikor elhagyja a házát? Soha nemeshölgy ily szenvedésnek nem nézett még elébe. Meg kellene vajon gyónnom? Ámde mit mondhatnék? Ha Isten is úgy akarja, soha nem lesz hitszegő a szerencsétlen nyomorult; Isten soha nem engedné meg ezt. Krisztus urunkra esküszöm, ki a kereszten kínhalált szenvedett értünk, s megváltott minket a bűneinkért, amióta csak együtt voltam vele, nem bántottam Beatrixot. Ám hiába is esküdnék meg erre, nem hinne nékem kegyelmed. Mivel azonban a szerencsétlen nem kapott menlevelet kegyelmedtől, ne engedje, hogy alattvalói bántalmazzák; egy ideje már tudom, hogy vannak köztük, akik örömmel tennék ezt. Ha Isten egy kicsit is szeret, talán megóvja személyemet.

– Hitemre – mondta Thierry –, márpedig fejvesztés terhe mellett egyikük sem fog egy lépést sem tenni.

Ezt hallván, Macaire igencsak nyugtalan lett, s ha rajta múltott volna, követet volna Florence-ot, ám tartván Thierrytől, nem merte ezt tenni.

⁴⁹ Diocletianus császár núbiai származású katonája, aki Kr. u. 287-ben keresztény hitéért mártírságot szenvedett; a IV. sz.-tól Germániában és Burgundiában szentként tisztelték.

Thierry várúr nagy megbecsüléssel fordult Florence felé, az összes ruháját visszaadatta néki, sőt még a sajátjából is megajándékozta. Akkor az ifjú hölgy fűrgén felszállt az öszvére, s felettebb jól mutatott elegáns ruhájában. Sűrű könnyei a keblét áztatták, mely fehérebb volt a frissen hullott hónál. Thierry várúr szíve ugyancsak elérzékenyült, amikor Florence búcsút vett tőle, és útjára indult, s könnyek között Isten oltalmába ajánlotta. Majd nemes lovagként ő is lóra szállt, és több mint egy fél mérföldig elkíserte az ifjú hölgyet. Akkor elváltak egymástól, és Florence egyedül folytatta útját. Hamarosan egy erdőhöz érkezett, s belovagolva a sűrű fák közé, négyszer keresztet vetett, és tekintetét az égre emelve, halkán Istenhez és Szűz Máriához fohászkodott, majd megvallotta bűneit, és megnyitotta szívét. Azután megsarkantyúzta öszvérét, mely igen lassan poroszkált, minthogy az erdő ugyancsak hatalmas, négy mérföld kiterjedésű volt. Felettebb nyugtalankodott, amíg nem jutott ki belőle, csak annak örült, hogy senkivel nem találkozott. Végül talált egy utat, mely kétfelé ágazott; ott egy kis időre megállt, és elgondolkozott, nem tudván, melyik elágazást válassza. Bízott azonban Istenben, s megsarkantyúzva öszvérét, a jobb oldali úton indult tova.

CLXXI.

Szomorúan, aggódva és magába roskadtan lovagolt Florence a jobb oldali nagy úton. Szép, fényes napra virradt, s elmúlt már hat óra, amikor Florence sebes ügetéssel kiért az erdőből. A sós tenger partján egy nagy kikötőt pillantott meg, ahonnan a Szent Sírhoz és más helyekre indultak a zarándokok. Egy magas falakkal körülvett várost is látott, amelyben sok lovag és más jeles ember lakott. Egy latort készültek éppen felakasztani, aki sok gonosztettet követett el és sok szegény embert megölt; egy útonálló erdei gyilkos volt, kinek igencsak rossz híre kelt az egész vidéken. Már felállították a bitófát, melynek kötelét a lator nyakára is ráerősítették. Florence a mezőkön keresztül arra felé vette útját, mert nagyon szeretett volna már derék emberek között lenni. A bitófánál lévők hamar észrevették, s egyikük azt mondta a másíknak:

– Egy tündért látok közeledni, ám keresztény ő, kétség nem férhet hozzá, hiszen épségben, jó helyről érkezett.

Az uruknak is szóltak róla, ki azt válaszolta:

– Menjünk a hölgy elébe, s mindjárt megtudjuk, honnan érkezett.

Azzal a nemesúr máris a felkantározott öszvéren érkező Florence elé járult, és barátságosan köszöntötte a kissé ijedt ifjú hölgyet:

– Isten hozta, kedves hölgyem! Mely országból jött kegyed? Igencsak megíseltnek látszik, s az az érzésem, hogy rosszul bántak kegyeddel.

– Nincs értelme titkolni, jó uram – válaszolta Florence –, egy szerencsétlen

nő vagyok, akit elraboltak hazájából, de mint nemes hölgy, előkelő családból származom. Nem mondhatok erről többet, mert esküm kötelez, melyet nem akarnék megszegni.

Akik Florence szavait hallották, bizony, sok könnyet hullattak érte. A nemesúr pedig megragadva öszvére aranyozott kantárját, a bitófához vezette, ahol Clarembaut-nak már a nyakába akasztották a kötelet, de a zsámolyt még nem húzták ki a lába alól.

Ím, hallgassátok figyelmesen az éneket, melyet igric még nem énekelt szében, s megtudjátok, miként mentette meg Florence Clarembaut-t a bitótól azon az estén, hogy ne akasszák fel s ne törjék nyakát; ám drága árat fizetett, s kétszeresen megszenvedett érte.

CLXXII.

– Jó uram – fordult Florence a nemesúrhoz –, ha szabad megkérdezni, mi végett gyűlt itt össze e sokaság? Vajon kegyelmet kaphat-e még a bűnös? Messziről úgy látszott, mintha Isten dicsőségére körmenetet tartanának.

– Ellenkezőleg, tisztelt úrnóm – válaszolta a nemesúr –, éppen egy lator köntünk fel, ki számos gonosztettet követett el ezen a vidéken. Egy erdei útonálló ő, aki miatt egyetlen utazó élete sem volt biztonságban. De nem menekülhetett meg tőle kolostor, rendház vagy apácázárda sem, ahol számos szerzetes és remetét megölt. Tegnap éjjelkor fogták el az avaloni Szent Péter apátságban, amikor már mindenki aludt. Ott láthatja kegyed a bitófánál, kötéllel a nyakában, s miután felkötöttük, ki-ki megy a dolgára.

– Kegyelmed igen derék nemesúrnak látszik, jó uram – jegyezte meg Florence. – Adja őt nékem, és a szolgálommá teszem; nagy szolgálatomra lehet majd, amikor elmegyünk innen.

– Legyen hát kívánsága szerint, úrnóm – így a nemesúr. – Szent Simon⁵⁰ nevére, nem utasítom el a kérését, s kegyednek adom őt, csak nehogy rossz útitársra leljen benne.

Azzal Clarembaut-t leoldozták a bitófáról, s a szeméről is levették a kendőt; felettébb sápadt és beesett volt az arca, soha egyetlen gazfickónak nem volt még része ily kalandban. Egyenesen Ottó király leánya elé vezették, ki azt kérdezte tőle:

– Mi a neve, barátom?

– Hitemre, Clarembaut-nak hívnak – válaszolta a gonosztévő.

– Hitemre, igencsak lator nevet viselsz – állapította meg Florence. – Hagyj fel

⁵⁰ Valószínűleg a kánaáni Simon apostolról van szó.

hát a mesterséggel, s légy becsületes ember. Kövesd Őt, aki megbocsátott Longinusnak.⁵¹ Ha hajlandó vagy engem szolgálni, fizetséget kaphatsz érte.

Hallván, hogy megmenekülhet, Clarembaut Florence lábaihoz borult a homokos fövényen, de az megfogván az állát, talpra segítette. Az álnok Clarembaut akkor Szent Simonra megesküdtött, hogy Salamon király és a nagy fáraó minden kincséért sem lesz soha a nemes hölgy ártalmára.

CLXXIII.

Clarembaut ugyancsak örült, hogy ekként megmenekült a bitófától. Esküvel fogadott hűséget Florence-nak, ám esküjét nem tartotta be az aljas hitszegő! Júdáshoz hasonlóan, ki eladta a Megváltót a hitetlen zsidóknak, akik azután kínszenvedésre ítélték. Ám később drágán megfizettek ezért, amikor Vespasianus és fia, a vitéz és bölcs Titus bevették Jeruzsálemet, és hűbérirtokkukká tették; éhínség és halál lett sorsuk a zsidóknak, s akiknek sok dénárja volt, azok közül harmincat adtak el egy dénárért. Még nagyobb árulást követett el Clarembaut Római Florence-szal szemben, mert tudjátok meg, hogy aki egy latort megment a bitótól, vagy visszaadja a szabadságát egy elítéltnak, hitvány fizetséget kap, s örülhet, ha nem életével fizet érte. Clarembaut álnok gonosztevő volt, ki nem ismert sem Istent, sem embert, sem hűséget, sem becsületet; elveszítette a józan eszét az, aki egy latorban megbízik.

Jó urak, maradjatok csendben, és figyeljetek reám egy kicsit! Ha óhajtjátok, most azokról a rettenetes kalandokról és viszontagságokról hallhattok éneket, amelyek a gyönyörű, aranyhajú Florence-szal estek meg, ki Róma császárnője volt, s hatvan városban sem akadt nála szebb nemes hölgy. Később viszszatért Rómába, Esmeréhez, a nemes lovaghoz, ki Magyarhonban született. Határtalan volt az örömük, midőn újból találkoztak, s mindketten koronát viseltek. S ennek így kellett történnie, hiszen nagyok voltak Esmeré érdemei, s nála vitézebb lovag nem akadt széles e világon.

CLXXIV.

Nagy sokaság gyűlt össze Clarembaut akasztásánál, akit a jóságos Római Florence megmentett a bitófától. S az a szolgája lett, ám a szíve egy gonosztevőé maradt, ki hűséget soha nem ismert, hanem Szent Tibaldra⁵² esküdzött,

⁵¹ Longinus római centurio, aki János evangéliuma szerint lándzsájával átszúrta a megfeszített Krisztus oldalát, hogy megbizonyosodjon haláláról, s akinek a Megváltó azután megbocsátott. Miután leszerelt a hadseregből, csatlakozott az apostolokhoz, de magánál tartotta a lándzsáját.

⁵² Szent Tibald remete, aki Vicenza környékén halt meg 1066-ban.

hogy elrabolja Florence ruháját, mielőtt még útra kelne. S azt is hallhatjátok majd, miként adta el a nemeshölgyet Escot-nak, a hajóskapitánynak. Lejöttek egy sziklás magaslatról, jobb felől enyhe szellő fúj, s kellemes, meleg volt az idő. Florence királynő tunikát viselt, s visszatért orcája színe, melyet az erdőben elveszített. Szébb volt, mint Izolda vagy Heléna, Menelaosz felesége. A Fouquaut-kapun⁵³ keresztül léptek be a városba, ahol Clarembaut házigazdájához, Peraut-hoz kísérte Florence-ot. Hainaut⁵⁴ vidékéig nem volt nála nagyobb gazember, s kitörő örömmel üdvözölte hasonszőrű társát.

CLXXV.

[...] Peraut-hoz mentek tehát, kinek hitvesét Souplice-nak hívták, s nem volt nála becsületesebb asszony az egész környéken, noha férjura álnok és sóvár volt. Amikor Peraut megpillantotta az ítélettől megmenekült latort, akkor sem lett volna boldogabb, ha húsz csengő pisai aranymárkát adtak volna néki. Elébe sietett, s felajánlotta néki szolgálatát, amit a lator örömmel fogadott; sújtson le rá Mennyei Urunk és Szent Móric, amiért oly gyalázatosan bánt Római Florence-szal, miként énekemben elmesélem! Florence-ot lesegítették öszvéréről, s egy ágyra ültették; Souplice, a polgárasszony igyekezett a legjobban kiszolgálni a királynőt, akin igencsak megesett a szíve, mivel jól tudta, hogy rossz kezekbe került, ám minden tőle telhetőt megtett, hogy ez ne forduljon elő többé.

– Ūrnóm – fordult Florence-hoz a polgárasszony –, úgy látom, nagyon megviselt kegyed, ki, Szent Dénesre mondom, igen előkelő hölgynek látszik: minden bizonnyal egy király vagy egy gróf hitvese. Krisztus Urunk azért szenvedett kínhalált, hogy minket megmentsen a pokoltól, s számos lelket ki is mentett onnan, s amiként feltétlenül hiszek ebben, úgy igaz, hogy kegyedet is boldoggá fogja tenni, s visszavezeti oda, ahonnan érkezett, nehogy áldozatul essék a gonosz embereknek.

CLXXVI.

Azon az éjjelen Florence a gazdag városban, Peraut házában szállt meg – kire sújtson le Mennyei Urunk! Clarembaut, aki szolgájának szegődött, s kiben olyannyira megbízott, házigazdájával arról tanácskozott, miként tudnának hasznot húzni belőle, hiszen az öszvére és ruháira már úgyis rátették a kezüket. A királynő attól rettegett, nehogy valamelyikük megölje, ám Isten

⁵³ Annak a tengerparti városnak a kapuja, ahonnan Florence a szentföldi zarándoklatra szándékozott indulni.

⁵⁴ Flandria egyik gazdag tartománya volt a középkorban.

nem feledkezett meg róla, és híven oltalmazta, hiszen nem veszhet el az, akit Ő megsegít. Római Florence-ot nem érte gyalázat, mert Isten és a Szűzanya védelmezte, akiknek az oltalmára bízta magát.

Souplice, a polgárasszony – Isten adjon néki hosszú életet – legjobb tehetsége szerint igyekezett kiszolgálni Florence-ot, s igencsak elcsodálkozott, hogy miként tudta a két lator hatalmába keríteni őt, ám amennyiben rajta múlt volna, nem lettek volna ártalmára. Este nagy lakomát csaptak, és a nemes hölgynek húst, halat és finom óbort szolgáltak fel. Vacsora után Peraut nagy álnoksággal azt kérdezte Florence-tól:

– Kedves hölgyem, az Isten is megáldja, honnan érkezett kegyed? Mely országban született, ne titkolja el előttem? Férfijnél van-e vagy még hajadon kegyed? Nyilvános nő benyomását kelti, kinek nagy vagyona van. Mielőtt el-távozna innen, én is szívesen kiveszem abból a részem.

– Bolondságot beszél, uram – szólt közbe Clarembaut. – Többet fog adni kegyelmednek, mint amennyit elvenne tőle. Ő is, és a vagyona is a kegyelmed rendelkezésére áll. Hú szolgálja vagyok a nemes hölgynek, kinek hűséget fogadtam, és soha nem fogom azt megszegni.

Ha a száj ezt mondta, a szív nem ezt gondolta. Az alávaló Júdás, ki a Getszemáni Kertben eladta a mi Urunkat a farizeusok népének, nem követett el oly bűnös árulást, mint amilyent Clarembaut még azon a napon elkövetett.

Római Florence miatt nagy fájdalom töltötte el Magyarhoni Esmeré szívét, s gyűlölettel gondolt a fivérére, Mílonra, aki elrabolta tőle. Nem tudta, merre keresse, s éjjel és nappal a Mindenhatóhoz könyörgött, hogy vezesse vissza hozzá.

Florence királynő ugyancsak megrémült házigazdjája ijesztő szavaitól. Ha nem lett volna mellette a polgárasszony, még azon az éjjelen elmenekült volna, ő azonban ekként vigasztalta:

– Legyen türelemmel, kedves hölgyem, s ne szomorkodjék! Az én díszes szobámban fog aludni, s mellettem semmilyen baj nem éri, ha Isten is megsegít.

Azzal aludni mentek a hölgyek, s az éjszakájuk egészen másnap reggelig csendes volt, amikor megvirradt, s felcsendült a harang a régi apátságban. A szépséges, karcsú Florence felkelt, és háziasszonya, Souplice kíséretében a kolostorba ment, ahol misét hallgattak. A miséről kijöve, Florence a tenger felé nézett, és a kikötőben meglátott egy nagy hajót. Ha tehette volna, a legszívesebben máris elindult volna egyenesen Jeruzsálembe, ahol Krisztus élt és kínhalált szenvedett.

CLXXVII.

Hazatértek tehát a hölgyek, és a derék és nemes szívű polgárasszony helytel kínálta, s kenyérrrel és borral vendégelte meg Florence-ot. Peraut és Clarembaut igencsak méregették őt, és szívesen elvették volna szája elől a falatot! Bizony, nem is lett volna mellettük biztonságban Florence, ha nem lett volna mellette a derék asszony, akinek őszintén megesett rajta a szíve. Az asszony ugyanis megesküdütt előttük a Mindenhatóra, ha megtudja, hogy Florence-nak bármi bántódása esne miattuk, azt mindenkinek a tudomására hozza.

Miután megvacsoráztak, Florence, a sudár termetű királynő felállt, Clarembaut-t hívta, és mosolyogva így szólt hozzá:

– Amikor először megláttalak, bizony, csalárd embernek hittelek. Ám ha továbbra is hú támaszom maradsz, lovaggá üttetlek, és akkora gazdagsággal ajándékozlak meg, hogy soha többé nem kell hiányt szenvedned semmiben, amíg csak élsz.

– Hölgyem – így az álnok férfi –, Isten a tanúm, soha életemben nem követnék el semmi rosszat kegyed ellen.

Majd fogai között azt mormolta, hogy még le sem száll az este, és nagy szomorúság éri Florence-ot.

– Clarembaut – szólalt meg újra Florence –, halld, mit kívánok. A parton számos kereskedő horgonyoz, kik áthajóznak – ha Isten is megsegíti őket – a Szentföldre, hová a bűnbánók is készülnek, hogy csókjukkal illessék a Szent Sírt, mi szívük vágya. Menj hát, kutass fel, bárhol légyen is, egy férfiút, ki hisz Istenben, és aki magával vinne oda hajóján. Érdemei szerint meg fogom jutalmazni abból, amim van.

– Hölgyem – szól a gazfickó –, minden úgy lesz, ahogyan kívánja.

Jobbra néztek, a kelő nappal átellenes oldalra, és egy hatalmas vitorlás hajót pillantottak meg: látták horgonyát, árbocán pedig megcsillant a lemenő nap fénye. Csúcsán szélkakas forgása mutatta a szél járását, amikor a nyílt tengeren vitorláztak. Az alávaló gazfickók felmentek a hajópallón a fedélzetre, és a vitorlás közepén ott találták Escot-t, a hajóskapitányt. Hosszú szakálla acélszürkében játszott, és igencsak derék embernek látszott: arcán mosoly ült, kezében egy botot tartott, és így járt-kelt kedélyesen, hajósaitól és szolgálóitól körülvéve. Clarembaut a Mindenható áldását kérve köszöntötte.

– Isten óvja kegyelmeteket – így a kapitány –. Mi járatban vagytok itt? Azzal vendéglátói, Clarembaut és Peraut felkerekedtek és futva, szerföldről örvendezve érkeztek a tengerhez. Most bizony eladják majd Florence-t

– Kegyelmes uram – válaszolt a gazfickó –, hallja hát, milyen ügyben járok: szemet gyönyörködtető, jól nevelt portékát kínálok megvételre, melyet szépségben

senki e világon nem múlhat felül. Jó üzletet köthetünk, ha kegyelmed ínyére van ajánlatom. Amint Escot ezt meghallotta, égve a vágytól, hogy megpillanthassa az árut, melyet ennyire dicsértek előtte, hevesen kezdett dobogni szíve.

CLXXVIII.

– Cseppet se nyugtalankodj, jó uram, nem kell félned, sem tartanod tőlem – mondta a hajóskapitány. – Mi a szándékod, ám ne próbálj hazudni nékem, mert nem szívlelhetem a hazug embereket? Ha valóban tiéd a portéka, mint az imént mondtad és szentül állítottad, s jó áron kínálad, hogy miután tőled átveszem, én is nyerhessek rajta, nincs ember ebben a kikötőben – bizton állíthatom –, ki ezek után alkudozni merne. Hitemre, kedvemre való ez a dolog, és csalárdság nélkül mondom kegyelmednek, hogy soha nem fog immár szűkölködni, ha áruba bocsátja portékáját, annyi aranyat adok érte, amennyit csak egy teherhordó öszvér elbír.

– Kegyelmes uram – szólott erre Clarembaut –, egy nemes hölgyről van szó. Bizton állíthatom, innen Montpellier-ig nem akad párja: orcája fehérebb, mint a csipkerózsza virága, ajkai pedig pirosabbak a rózsafa rózsáinál. Nincs oly herceg, sem király, ki – ha ő lenne hitvese – ne adna örömtől eltelt szívvel hálát az Ūristennek. Szépsége leírására kevés minden szó. Esküszöm, ha nem oly szép, miként az imént hallotta tőlem, egyetlen garast se adjon érte kegyelmed!

Erre sebesebben kezdett el dobogni a kapitány szíve, megroggyant a lába, és szaporábban áramlott tagjaiban a vér: Florence szépsége egészen megbolondította. Így szólt hát Clarembaut-hoz:

– Menjen tüstént kegyelmed a hölgyért, egy percet sem késlekedjék. S vigye magával ezt a kis zsákot, melyet színültig töltök meg színarannyal!

Azzal oda is hozatta a zsákot az alávaló gazemberek elé, akiknek igencsak felderült a szívük annak láttán: ha ez mind az övék lesz, nem kell többé szűkölködniük, s nem lesz ember széles e világon, ki szomorúságot hozhatna rájuk; sohasem kell többé nélkülözniük, ha ezt a kincset magukkal vihetik.

– Uraim – szólott hozzájuk Escot –, nem akarlak becsapni titeket. Látjátok azt a póznát ama körülkerített tisztás szélén? Arról akaszthatjátok le majd ezt a zsákot épen és hiánytalanul. Nem akadt még ember, ki oda merészkedett volna, hogy hozzányúljon. Vezessétek hát hozzám a sudár termetű hölgyet. Amint a hajómon lesz, elvehetitek jussotokat. Senki emberfia nem fog utatokba állni.

– Hitemre, ígérete köti kegyelmedet, de én is ígérem, hogy hamar visszatérek.

– Nosza, siessetek – mondta Escot –, mert jó szelem van, és amint tudok, kihajózom, hogy kihasználjam.

Azzal Clarembaut sarkon fordult – az Úr térítse le útjáról! – és a házigazdájával, Peraut-val elindult a kavicsos úton, égve a vágtyól, hogy Florence-ot a kapitányhoz vezessék. Soplice-nak, a ház asszonyának sem lesz immár gondja vele.

Ezzel történetünk izgalmas fordulatot vesz, ne vessétek hát meg az igricet, hanem éppen hogy dicsérjétek ezért, s hallgassátok énekét figyelmesen. Fordulatos történet ez, melyet el szeretnék mesélni néktek. Dessier király⁵⁵ uralkodása óta senki nem talált még ki hasonlót!

CLXXIX.

A gazfickók visszatértek tehát a szállásukra, ahol felkeresték a sudár termét Florence-ot.

– Drága úrnőm – fordult hozzá Clarembaut –, megkötöttük az üzletet: béreltem egy hajót, melynek kapitánya esküvel fogadta, hogy elszállít minket, és becsülettel állni fogja a szavát. Nem kell tartania kegyednek attól, hogy becsapja, s hogy egy hónapon belül nem viszi el hajóján kegyedet a Szentföldre, ahol a Mi Urunk kínhalált szenvedett. Már fel is vonta vitorláját a tapasztalt hajóskapitány, és a szállítmányát is felrakatta hajójára, s mivel igen kedvező szél fúj, már csak kegyedre várnak a derék hajósok.

Ezt hallván, Florence hálát adott Istennek, s ekként fohászzkodott hozzá:

– Vezess utamon, Uram, s légy irgalmas hozzám; oltalmaz engem minden bajtól és gonoszságtól!

Clarembaut-t pedig erre kérte:

– Hívd ide a háziasszonyunkat, szeretnék búcsút venni tőle.

Az máris kitörő kedvességgel ott termett.

– Isten kegyelmébe ajánlom kegyedet, hölgyem – fordult hozzá Florence –; nem késlekedhetünk tovább, mert indulnunk kell utunkra; ám mielőtt Isten irgalmát kérném kegyed iránt, ezt a szőttes tunikát szeretném kegyednek ajándékozni, Peraut-ra pedig az öszvéremet hagyom az ellátás fejében.

– Hálásabb nem is lehetnék kegyednek, úrnőm – válaszolta vendéglátója –; a Mindenható irgalmába ajánlom kegyedet, aki leszállt a mennyekből, hogy vigaszt nyújtson az áldott apostoloknak, kiket végtelen öröm töltött el, midőn az Úr közéjük jött. Isten oltalmazza kegyedet! Nagy kárhozatként élem meg, hogy nemes személyének annyi szenvedést kellett itt megélnie.

⁵⁵ Dessier (Desiderius), az utolsó lombard király, akit 774-ben Nagy Károly legyőzött, s attól fogva ő viselte Lombardia vaskoronáját.

A búcsú pillanatában a nemeshölgyek nem tudták visszatartani könnyeiket, melyek teljesen átnedvesítették tunikájukat. Florence királynő gyalog indult el a tengerpart felé, az istentagadó Clarembaut pedig előtte haladt; már mohón vágyott a póznára függesztett, arannyal teli zsákra. Ám Escot, a hajóskapitány igencsak ármányos lelkű ember volt: a zsákban lévő aranyat értéktelenebb pénzre cserélte, s így e másik zsák tartalma a felét sem érte az előzőnek, mivelhogy csak réz- és ónnal bevont ólompénz volt benne. Florence és kísérfője hamarosan a hajóhoz érkezett, ahol Escot már várta őket. Amint megpillantotta a királynőt, fölöttébb örvendezett, hogy mily remek vásárt csinált. Ármányos szívvel elébe sietett, s karjába véve a padlóval burkolt legnagyobb helyiségbe vitte, ahol egy arannyal átszőtt, díszes ágyra ültette. Majd visszatért Clarembaut-hoz, hogy átadja néki a jussát, a gazfickó pedig fogta a zsákot, és a nyakába akasztotta. Miután partra tette Clarembaut-t, és kezét szorított vele, Escot kapitány azt kiáltotta a hajósainak:

– Forgassátok szaporán azokat a csörlőket, s húzzátok fel a vitorlaköteleket és a csarnakkötélzetet!

Nem volt szükségük az evezőkre, mert erős szél fújt, mely kifeszítette a vitorlákat. A hajósok felvonták a horgonyt, s a hajó a kikötőből kifutott a nyílt tengerre.

A két gazfickót rútul rászédtek tehát, amit teljes mértékben megérdemeltek, hiszen hitványul cselekedtek. Amint visszatértek a szállásukra, kinyitották a zsákot, melynek erősen be volt kötve a szája. Midőn megtalálták benne a rézpenzeket és az ónnal bevont ólmot, képzelhetitek, mily nagy düh fogta el őket.

– Hitemre – kiáltott fel Clarembaut –, ez aztán a rossz vásár! Átkozott legyen az a keresztelőmedence, amelyben megkereszteltek minket! Hisz' áruást követ el, aki megtagadja Istenét. Márpedig mi ezt tettük, s azt nyertük vele, hogy a kénköves pokolban fogunk sýnylődni.

CLXXX.

Escot, a hajóskapitány kifutott tehát a kikötőből, s felvonta hajója fővitorláját, melynek finom selyme kétosztatú volt. Az erős szél átjárta a fedélzetet és belekapott a vitorlákba, s a hajó úgy hasította a tengert, akár a vadászólyom az eget. Isten büntetéseként a lator Clarembaut-t jól rászédtek, akárcsak házigazdáját, Peraut-t, kik rezet kaptak jó minőségű színarany helyett; ám így kellett történnie, mert Isten büntetése sújtsa azt, aki tolvajtól bármit vesz, vagy szolgára titkot bíz, amit az elárul; mert közel s távol – egészen biztos lehet benne – megfizeti annak árát, midőn többektől visszahallja azt.

Florence, a nemes császárnő a hajón volt tehát, s egy boltíves szobában egy puha szőnyegen foglalt helyet. Bőre fehérebb volt a májusi cseresznye virágánál, s nem volt nála gyönyörűbb hölgy egészen Lübeck kikötővárosáig. Escot, a bodor bajszerű hajóskapitány felkereste Florence-ot, aki éppen Istenhez fohászzkodott, hogy épségben vigye el őt oda, ahol a Megváltó született. A hajós úgy elámuldott a királynő szépsége láttán, hogy a perzsa császár minden aranyát odaadta volna, ha kedvét tölthette volna véle. Florence látván a szürke szakállú és ősz hajú hajóskapitány döbbenetét, elsápadt, s az összes vér kifutott orcájából. Escot pedig ekként köszöntötte, ami egyáltalán nem esett neheze:

– Hozta Isten kegyedet, szép hölgyem, a hajóm fedélzetén! Egy teli zsák legjobb minőségű színaranyat fizettem kegyedért, ezt senki nem vonhatja kétségbe. Most már egészen az enyém kegyed, a tiltakozás mit sem ér; bármikor azt tehetem kegyeddel, amit jónak látok, s amilyen szépnek találok kegyedet, az a legnagyobb örömmel tölt el. Ezer márka⁵⁶ csillogó aranyért sem adnám el kegyedet, de még Gáza összes kincséért sem, melyet Betis király uralt.⁵⁷

– Ó, Istenem – sóhajtott fel Florence –, hát ismét elárultak engem? Vajon hol van Clarembaut? Netán ő is cserbenhagyott?

– Bizony, elhagyta kegyedet – válaszolta Escot –, még pedig egy teli zsák jófajta aranypénzért. Ha nemes személye ezután engem szolgálna, több kincset adnék kegyednek, mint amennyit Dávid, Jeruzsálem királya, vagy fia, Salamon valaha is birtokolt. Oly heves vágyat érzek becses személye iránt, hogy ha az nem teljesül, a szívem azon nyomban meghasad.

– Hagyjon fel e beszéddel, jó uram – szakította félbe a hajóst Florence –, úgy látom, örület szállta meg irántam. Hitemre, mellyel Szent Pálnak tartozom, kit Spoletóban imádnak, inkább égjen el tűzben a testem vagy vetessék a tengerbe az apró halaknak.

Escot-t ugyancsak lesújtották Florence szavai; megragadta hát a derekánál, és magához akarta ölelni, ám a nemes hölgy, ahogyan csak a torkán kifért, azt kiáltotta:

– Dicső Mennyei Atyám, Szentlélek Istenem, oltalmaz engemet, hogy ne érje csúfság testemet!

Akkor rémisztő nagy szélvihar támadt, amely töből kicsavarta a vitorlákat és kettétörte a főárbocot, melynek darabjai a hajóra hullottak, és kis híján felborították. Escot otthagyta Florence-ot, s a csörlőknél temett, hogy amennyire tudja,

⁵⁶ A márkát egyaránt használták súlymértékként (fél font) és nyolc uncia arany vagy ezüst értékű pénzegységként a középkorban.

⁵⁷ Betis – valójában Batisz perzsa szatrapa –, aki Palesztinát védelmezte Nagy Sándor hadjárata idején.

egyenesbe hozza a hajót. Ám a vihar egyre csak erősödött; hó és jégeső hullott alá, mennydörgött s az eget villámok hasították fel. Még a legbátrabbakat is félelem fogta el, hogy vízbe fúlnak, ami nem volt meglepő, mert a nap is eltűnt az égről, s oly nagy sötétség borult rájuk, hogy csak kínkeservesen vették észre egymást.

CLXXXI.

Tombolt a vihar, az ég elsötétült. A hajón lévők közül senki nem érezhette magát biztonságban, s még a legbátrabbakon is szörnyű rémület lett úrrá a hatalmas viharban és zivatarban. Az arany és azúrkék színűre festett vitorlát szétszaggatta, a kemény fenyőfából készült főárbcot pedig darabokra törte a szélvihar. Escot is megrémült, s egy ijesztő gonosztevőnek tűnt fel, ki joggal hihette, hogy minden vagyona tüstént az enyészeté lesz.

CLXXXII.

Tombolt a vihar, s magasra csaptak a tenger hullámai. A viharfelhőkből sűrű eső záporzott, melyet a szél felkavart; a sötét eget csak a cikázó villámok világították meg, s egyik hullám a másik után csapott át a hajó fedélzetén. Egy vaddisznó üvöltéséhez hasonlatos fürgeteg összetörte a hajót, a kormányrudat kifordította a helyéről, a csörlőket darabokra szaggatta, a fővitorlát és az árbcot pedig a tengerbe sodorta. A hajót kezdte elönteni a víz, ami ellen semmit sem tehettek, s az kormányrúd híján az oldalára dőlt. Akkor a mélybe eresztették a horgonyokat, ám nem tudták megakadályozni, hogy a kötelek el ne szakadjanak. Escot, a hajóskapitány erre így kiáltott fel:

– Mennyei Urunk, mind itt halunk meg, ha nem segítesz rajtunk!

Majd a fényes arcú Florence-ra pillantva, s könnyeivel küszködve, szelíden így szólt hozzá:

– Szépséges, drága hölgyem, eljött a halálunk perce. Tudja meg, hogy a világ összes aranyánál jobban szeretném kegyedet, ha megmenekülhetnék innen.

– Ó, Magasságos Isten! – kiáltott fel Florence –; s te még hozzá mersz főhászkodni! Inkább vízbe fúlok, mintsem hogy a kedved szerint cselekedjem. Bizony, nagy szégyenben maradsz, mielőtt még a szárazföldre érnénk, amire olyannyira vágyódsz. Ó, római Esmeré, oltalmazzon téged Ő, aki Ádámot és Évát teremtette az emberiség üdvére! Soha nem fogod már viszontlátni Florence-ot, a te hű társadat.

Eközben a vihar tovább erősödött; a tenger hullámai egyre magasabbra csaptak, s összezúzták a hajó elülső tatját, és elsüllyesztették a hajóorrot, minek folytán a hajó belsejét több száz akó víz árasztotta el. Senki nem tudott megmaradni a hajó fedélzetén vagy belsejében; valamennyien a vízbe fúáltak volna, ha

csak Isten nem mentette volna meg őket. Florence királynő sóhajtozni kezdett, midőn azt látta, hogy a hajót elönti a víz és darabokra szaggatja. Erényes és okos volt, s emlékezett a Jóisten magasságos neveire, melyeket mind fel tudott sorolni; a szépséges hölgy azon nyomban egymás után el is mondta azokat. Isten tudomást szerzett erről, kétség nem férhet hozzá, s nem engedte, hogy Florence vízbe füljön és a sátán martaléka legyen. A nemes hölgy egy liszteszsákra kapaszkodott fel. A hajót teljesen elöntötte a víz, és elsüllyedt. A matrózok és utasok, idősek és fiatalok – a hajóskapitány és a fényes arcú Florence kivételével – mind vízbe fulladtak. Midőn Escot azt látta, hogy nem tudja megmenteni hajóját, megragadta a tenger színén úszkáló kormányrudat, s felült rá. Florence pedig két kézzel erősen fogta a zsákot, hogy le ne essék róla. Ha Isten is úgy akarja, megmenekülhet, s állíthatom, újból a Római Királyság koronás úrnője lehet, mert akit Isten oltalmába vesz, annak senki emberfia nem árthat.

CLXXXIII.

A hajó a darabokra tört fedélzetével együtt a mélybe süllyedt. A rajta lévők mind vízbe fulladtak, kivéve Escot kapitányt és római Florence-ot, aki egy zsákon menekült meg. Nagy félelem fogta el, s Istenhez és a Szent Szűzhöz, Máriához fohászzkodott:

– Úgy igaz, Mennyei Atyám, az volt óhajtásod, hogy a Bottentrot-ban⁵⁸ született Júdás eladjon Téged az átkozott zsidóknak, akik mind úgy vélték, hogy Astaroth⁵⁹ királyságának ura vagy; ám megfizettek érte, elmondom Néked szóról-szóra, midőn Vespasianus és fia, Titus elfoglalta és birtokba vette Jeruzsálemet, s százezerszer megbosszultatott a Te halálad. Miként úgy igaz, Mennyei Atyám, hogy jogtalanul bántak Véled, oltalmazd meg lelkemet, hogy ne lehessen azok martaléka, akik azzal hivalkodnak, hogy a pokolból nyerik támaszukat! Szüntesd meg hát ezt a dúló vihart és zivatart!

Isten könyörületes volt, és ekként cselekedett. A szélvihar elült, a tenger lecsendesedett, és a hullámvész megszűnt. Majd felbukkant egy hajó, melynek kapitányát Margot-nak hívták. Rátalált a kormányrúdon kuporgó Escot-ra, akit hamarjában felvett a hajójára. Florence-ot nem vette észre, mivel a dagály túl messzire sodorta; Isten azonban megóvta, akibe bizodalmit vetette, noha már igencsak reszketett. Kisütött a nap, és sugarai egy kissé felmelegítették; a vér visszatért tagjaiba, és valamennyire megnyugodott. Jobbra nézve, egy magas sziklát vett észre, mely egy kis tengeröböl felett magasodott. A hullámvész egyenesen a szikla felé sodorta,

⁵⁸ A kis-ázsiai Kappadokia (ma Kapadokya Törökországban) egyik völgye.

⁵⁹ Astaroth vagy Astarté, az ókori sémi népek istennője; itt a Sátán birodalmát jelenti.

s egy nagy hullám a zsákkal együtt egy szélvédett partszakaszra vetette Florence-ot, akinek a partra érkezéskor semmi baja nem esett. Amint szárazföldre ért, hálát adott a Teremtőnek, s nyomban talpra ugrott, attól féltve, hogy a tenger elragadja. Megkapaszkodott egy erős gyökerű fában, majd egy ösvényen, melyet vadállatok tapostak ki, minden segítség nélkül, még botra sem támaszkodva felfelé indult. Átnedvesedett ruhája igencsak nagy súllyal nehezedett rá. Kínnal, keservesen jutott fel a szikla tetejére a nemes császárnő, ki attól félt – joggal –, hogy a tenger követni fogja. A nap erősen sütött, s nem fújta a szél; Florence akkor leült a földre, hogy megszáritsa a ruháját. Jó urak, elmondhatjátok, hogy az Úristen szerette őt, midőn ily halálos veszedelemtől mentette meg.

CLXXXIV.

Egy keddi napon történt – pontosan be tudok számolni róla –, hogy a fényes arcú Florence a sziklához érkezett, melynek tetején a ragyogó napsütésben megszáritotta vizes ruháját. Végtelenül boldog volt, hogy megmenekült az ellenség karmaiból. A Mi Urunkhoz fohászkodott, hogy vezesse olyan helyre, ahol nem érheti többé bántódás. Jobbra tekintve, észrevette Szép Menedéket, egy tekintélyes apátságot, melyet még Julius Caesar létesített a beaucaire-i öböl mellett. (Számos emlékezetes dolgot hozott létre.) Legalább száz apáca élt ott, kik Isten dicsőségére latin könyvek olvasásával töltötték idejüket. Megpillantván őket, Florence lelke megnyugodott. Lefelé indult a Viel Orsaire melletti szikláról, s a Macaire-kapun keresztül lépett be a városba. Abban a pillanatban felcsendültek az apátság harangjai anélkül, hogy bárki meghúzta volna a köteleiket. Az apácák odafutottak, s az egész térséget betöltötték, majd posztócsuhájában az apátnő is megérkezett. Elképzelni sem tudták, hogy mi történt. Kiszedték a relikviákat a szekrényekből, és mindet a kolostorba vitték. Fényes körmenet indult el a sekrestyéből keresztekkel és füstölőkkel; a körmenetben haladók elhagyták a kolostort, és a kellemes időben zsolnárokat énekelve felfelé indultak a főutcán. Szép sorban haladtak a körmenetben, melyből senki sem akart kimaradni. Akkor feltűnt előttük Florence, kinek szépsége az egész környéket beragyogta. Az apátnőnek is nagy tetszésére volt, aki kézen fogta, és a Szent Hilarius⁶⁰ kolostorba kísérte. Az apácák nagy örömmel fogadták a nemes hölgyet, s egyikük sem akart kimaradni az üdvözléséből.

CLXXXV.

Florence királynőnek sok érdeme volt, s megmenekült a félelmetes tengeri viharból, amely soha egyetlen nemes hölgyet nem sodort még ily nagy

⁶⁰ Poitiers püspöke volt, Kr. után 366-ban halt meg.

veszélybe. Ám tudnotok kell, hogy a legjobb védelmezője akadt: Jézus óvta meg őt, kit hön szeretett, s így épségben érkezett a Szent Üdvözítő kikötőjébe. Most már Szép Menedéken, a Rocheflor alatt épült jeles klostromban tartózkodott örömben és boldogságban, s maga az apátnő állt szolgálatára és vette körül nagy tisztességgel. Egy napon az apácák a káptalanba mentek, s velük tartott az érdemdús Florence is, kinek szépsége a szószéket is beragyogta. Az apácák köréje ültek, s az apátnő kedvesen azt kérdezte tőle:

– Isten szent nevére, úrnőm, honnan érkezett kegyed teljesen egyedül, kísérről nélkül? Bizonyára szent hölgy kegyed, s az én Uram Istenem engem rendelt a kegyed szolgálatára, minek folytán éjjel s nappal hűséggel fogom szolgálni kegyedet.

– Ne legyenek kétségei, drága hölgyem – válaszolta Florence –, csak egy szerencsétlen vagyok, noha férjem is volt, aki nem közeledhetett hozzám, mint aszszonyához, mert elrabolt tőle, a nemes vitéztől a saját fivére, hogy Isten hozzon reá gyalázatot! Ám erről többet nem mondhatok, hiszen esztelenség volna, mivel hallgatási fogadalmat tetetett velem az álnok lelkületű bátyja. A Teremtő segítségével érkeztem ide, aki egyes-egyedül szétzúzta a poklot, s kimentette onnan szenvedő híveit. Arra kérem kegyedet, fogadjon engem a nővérek közé, amíg Istennek nem lesz más szándéka velem. Őreá bízom magam, aki a világot élteti.

Florence mélyen hitt abban, hogy még együtt lehet urával, Esmerével.

CLXXXVI.

Florence királynő megmenekült tehát a háborgó tengerből a finomra őrölt liszttel teli zsákon, melyet a mohás szikla alatti partra vetett Isten, ki igaz oltalmazója volt, s jó kikötőbe vezette. Szép Menedékre, a meredek szikla alatt lévő apátságba érkezett, ahol nagy megbecsülésben volt része. Teljes biztonságban volt ott a királynő, mert Isten oltalmazta őt. Azon a napon az apátnő az apácákat tanácskozáásra hívta, melyen Florence is részt vett. Amikor megjelent közöttük, valamennyien felálltak a tiszteletére, mert látták, hogy mily nagy jóssággal van megáldva. Leült a nővérek közé, kik nagy szeretettel vették körül. Ő szólalt meg először, s ily okos szókkal fordult az apátnőhöz:

– Tisztelendő anyám! Adjon nékem kegyed egy apácaruhát, egy kámzsát és egy csuklyát; a csupasz testemre egy ritka szövésű inget öltenék, s boldog lennék, ha fátyolt viselhetnék. S addig nem fogom elhagyni a klostromot, amíg a szívem másképp nem óhajtja.

Akkor eszébe jutott Róma, ahol született, valamint a vitéz Magyarhoni Esmeré, aki mindenképpen tudomást fog szerezni róla, s a karjaiba zárja majd mezeitelen testét.

CLXXXVII.

Az istenfélő Florence királynő az áhított apátság falai között volt tehát, s nagyon szerette őt a Mi Urunk, midőn kimentette a tengerből.

Escot, a hajóskapitány máshol ért partot. A kereskedő, aki hajójára vette, egy kikötőben partra tette. Nagy szerencséje volt, hogy ekként megmenekült a hajótörésből. Adaliába⁶¹ érkezett, ám nem sokat ért el vele, mert nem volt egy garasa sem, és nagy nyomorba zuhant. Az éhségtől és a szenvedéstől betegség szállta meg a nyomorultat. Mindkét orcája feldagadt, elveszítette hangját, a látása zavarossá vált; felettébb jó orvosnak kell lennie annak, aki valaha is meggyógyítja. Egy városon kívüli, ósdi szalmakunyhóban húzta meg magát.

A szépséges Florence, kit Isten a saját kezével teremtett, nem sokkal azelőtt érkezett Szép Menedékre, a szent apátságba, melyet a Mindenható létesített. S miként hallhattatok, a nemes királynő apáca lett a klostromban. Az apátnő egy apácaruhát hozott néki, a fejére pedig jóságosan egy fátyolt helyezett, majd jobb kezével négyszer megáldotta. A nemes hölgy a hálaadó énekekről sem feledkezett meg, midőn megszólaltak az apátság harangjai. Amikor véget ért a mise, és delet harangoztak, ebédelni indultak, s a szakács bőséges ebédet szolgáltat fel nekik. Florence elégedett volt, mert Isten szolgálhatta, s miként áhította, a klostrom befogadta. Mivel hite makulátlan volt, sorsa jobbra fordul, s hamarosan Rómába indul, ahol ismét királynő léssen. Viszontlátja Esmerét is, a nemes lovagot, aki már oly nagyon vágyik reá.

Esmeré azonban éppen ádáz harcot vívott Apulia királyával, aki feldúlta földjeit. A jó Esmeré király harmincezer római harcossal hadba indult ellene, s a hadak megütköztek egymással. Az egyik drágán fizetett meg merészségéért, mert az apuliaiakat legyőzték a rómaiak, s csak kevesen menekültek meg közülük. Esmerének nagyon melege volt, ezért levette nehéz sisakját, miközben páncélinge csuklyája lecsúszott a nyakáig. Akkor egy íjász egy nyilat lőtt ki feléje, amely megsebezte a fején; a nyíl apró hegye belefúródott a koponyájába, s a sebét ellátó, figyelmetlen orvos nem vette azt észre. Azzal biztatta Esmerét, hogy tökéletesen meggyógyítja, ám nem mondott igazat, mert nem ezt tette. Sokkal bölcsebb lesz majd, aki ki fogja kúrálni a baját. A király és hadserege visszatért Rómába. Esmerének azonban nem szűnt meg szörnyű fejfájása, s tudta, ha nem kap gyors segítséget, nem sokáig fog élni.

⁶¹ A mai törökországi Antalya a Földközi-tenger partján.

CLXXXVIII.

A jó Esmeré király visszatért tehát Rómába. Ám súlyosan megsebesült a fején, midőn a nyíl vashegye belefúródott a koponyájába. Senki emberfia nem járhatott volna rosszabbul: nem tudott meggyógyulni, egyre rosszabbodott az állapota. Amikor pedig a sebe begyógyult, a fejfájástól kis híján eszét veszítette, s az életéért két dénárt sem adtak volna.

Ezalatt Florence királynő, mint tudjátok, Szép Menedéken tartózkodott, ahol apáca lett, és fátyolt viselt, s minden gondolatával a Mi Urunkat szolgálta. Nem volt oly hajnali ájtatosság, sem imádság, melyet Florence ne hallgatott volna jó szívvel. Mialatt a többi apáca aludt, ő sokat virrasztott, s a szentség átjárta a testét. A keresztény világ minden aranyánál jobban szeretett alamizsnát osztani és más irgalmas dolgot cselekedni. S tudjátok, miért tette mindezt? Nem fogom eltitkolni, hanem elmondom néktek, ha meghallgatjátok: ki akarta érdemelni ama boldogságot és megtiszteltetést, hogy Isten erre a helyre vezette.

A klostromban sok apáca élt, akik között volt egy szép fiatal nővér, akit betegség támadott meg: fájt minden tagja és az oldala, az arca csúnyán feldagadt, s alig tudott lábra állni. Ha nem segítettek volna rajta hamarost, napjai meg lettek volna számlálva. Római Florence-ot nagy szájalom fogta el iránta, és jóindulattal fordult feléje; s érette csodát tett Isten, miként tüstént hallani fogjátok, mert az Úr nagyra értékelté jámborságát, és felemelte lelkét.

CLXXXIX.

A tiszteletre méltó Florence királynő késlekedés nélkül felkereste az apácát. Vele ment a tiszta szívű fejedelemasszony, a házfőnöknő és a sekrestyés is. Az apáca csüggedten feküdt az ágyában.

– Kedves nővérem – szólította meg Florence –, igen letörtnek látom kegyedet, nagyon megrendült az egészsége.

– Így igaz – válaszolta a nemes hölgy –, nem fogom megérni a holnapot. Nézzen rám kegyed, az egész testem felpuffadt a lábamtól a nyakamig.

– Kedves nővérem – szólott Florence –, ne csüggedjen, hanem könyörögjön Istenhez, a Mindenható Atyához, Szűz Mária fiához, nyújtson segítséget kegyednek, hogy mielőbb meggyógyuljon.

CXC.

Florence a felpuffadt testű apáca fölé hajolt egy lambériás és kőpadlós szobában, s vele volt a nagy bölcsességű fejedelemasszony is számos más apácával együtt, akik súlyosan beteg nővérüket jöttek meglátogatni. Oly betegség

támadta meg őt, melyből nem tudott kigyógyulni: a hasa úgy felpuffadt, hogy nagyobb volt egy megvasalt kádnál.

– Kedves nővérem – fordult hozzá Florence –, ne csüggedjen, hanem erősítse meg hitét és bízson Mennyei Atyánkban, ki már oly sok lelket megmentett! Holnap vecsernyéig teljesen vissza fogja nyerni az egészségét.

A nemes királynő akkor elterült a padlón, s tekintetét kelet felé fordítva, Istenhez fohászzkodott, ki az eget és a földet teremtette:

– Oly igaz, Mennyei Atyám, miként tested a Szent Szűztől született, kit nem érintett férfi, s szűz volt már azelőtt és most is az, ezért hát Szűz Máriaként imádjuk. Midőn az ott lévők nagy boldogságára megszületél, egy ifjú hajadon érkezett születésed helyére; Szent Anasztáziának hívták, aki Rómában született, s igencsak szerencsétlennek érezte magát, merthogy – miként az írástudók feljegyezték – hiányoztak a kezei. Ám a kézcsonkjaival magához akart Téged emelni, ez a színtiszta igazság, s Te akkor kezet adtál néki. Aki tiszta szívéből szolgál Téged, Istenem, annak nem marad el jutalma. A hitvány Júdás harminc ezüstpénzért adott el Téged, Uram, a zsidóknak, kik megkapták ezért büntetésüket, midőn százezren pusztultak el közülük egyetlen nap alatt.⁶² Ama szerencsétlenek miatt túrted ezt el, Uram, kik a pokolban szenvedtek; sok derék ember jutott erre a sorsra, Ábrahám és Ádám, hitvese, Éva miatt, ki megette a tiltott gyümölcsöt, s ezért másokkal együtt a pokolra jutott. Ám, Te, Uram, kiszabadítottad őket a kárhozát füstjéből, ama szennyes házból, ahol az örömnak nincs helye; a három ifjút is kimentetted a tüzes kemencéből,⁶³ s megóvtad Zsuzsannát, kit igaztalanul vádoltak meg el nem követett bűnnel, valamint kiszabadítottad Dánielt az oroszlánveremből, s Jónást a cethal hatalmas gyomrából, ki a kilencedik napon Ninive kikötőjébe érkezett, ahol a Te első törvényeidről prédikált. Igaz hitemre kérek, Uram, gyógyítsd meg ezt az asszonyt, ki megmérgeződött, s szörnyű baj és betegség támadta meg testét.

Imádságát befejezván, Florence felállt, s jobb kezét a magasba emelve négy-szer keresztet vetett a betegre, akinek azután végigtapogatta a testét. Amint Florence megérintette a nővér testét, betegsége azon nyomban megszűnt: feldagadt hasa lelohadt, sápadtsága eltűnt, s egyszerre oly szép lett, mint egy tündér. E csodát látván, a fejedelemasszony felettébb boldog volt, hogy rátaláltak e szent hölgyre. Felzúgtak a harangok, s hálaadó imákat énekeltek.

⁶² Utalás arra a vérfürdőre, amely akkor következett be, amikor Titus, római császár Kr. u. 70-ben elfoglalta Jeruzsálemet.

⁶³ Ld. Dániel könyve, 3, 1-28.

Szép Menedék lakóin nagy izgalom lett úrrá, s valamennyien a klastromhoz futottak, hogy szemtanúi legyenek a csodának. Az egész környéken hamar híre ment a városba érkezett jámbor hölgynek, akiért Isten reggel és este csodát tett. Nem volt az ég alatt oly ember, kinek testét köszvény, csúz vagy más betegség támadta meg, s aki ne épen és egészségesen távozott volna onnan. Nem hallhattatok oly játékokról vagy híres ünnepekről, ahol fele anyyi ember gyűlt volna össze, mint amennyi leprás vagy podagrás jött Szép Menedékre a vidék országútjain. Nem volt beteg egészen az óceánig, ki ne vitette volna oda magát fagyban és hőségben, hogy teste meggyógyuljon.

CXCI.

Szép Menedéken volt tehát Florence királynő, kit híven szolgált az apátnő és a többi, jó családból való apáca. A nemes hölgy egy ritka szövésű csuhát viselt, s nem vágyott sem cobolyprémre, sem fehér hermelingalléros selyemtunikára. Egy herceg vagy palotagróf minden aranyánál jobban szeretett hajnali és esti ájtatosságokat énekelni. Isten csodát tett érte, mint mondják a klerikusok, s amit a fényes Rómában is feljegyeztek. Őhöz könyörgött nap, mint nap, Ki Áron tüskés vesszejéből virágot fakasztott, hogy adná vissza néki nemes urát, amint visszatér Rómába, s ismét a közelében lesz.

Jó urak, hallani fogjátok, hacsak nem ér véget az énekem, miként érkezett vissza a nemes hölgy Rómába, ahol Esmeré király, ő pedig királynő volt.

CXCII.

Most megválnék Florence-től, kiről eddig meséltem, s Milonról fogok szólni, a hitvány gazemberről, aki becsapta Florence-ot, miként elbeszéltem, s fivérét, Esmerét is elárulta, midőn elragadta tőle hitvesét, s ezzel kihívta maga ellen Isten haragját. Nagy szegyenbe taszította volna Florence-ot, ha tehette volna, ámde Isten megóvta őt, ki minden gondolatával feléje fordult. Milon Guillaume de Dolnál talált menedéket, s minthogy kitartó, jó lovag volt, Guillaume nagy becsben tartotta. Utóbbi éppen háborúságba keveredett egyik nagyravágyó és kevély szomszédjával, aki feldúlta birtokának nagy részét, ám Milon a segítségére sietett, s legyőzven Guillaume ellenségét, végül tömlöcbe juttatta. Hőstettéért nagy tiszteletnek örvendett a tartományban, ám a Florence-nak okozott sérelem miatt nem könyörgött Isten, a Mennyek Dicsőséges Ura bocsánatáért. Meggyalázta volna a testét, ha módjában állt volna, de Isten az ő jóságában megakadályozta őt ebben. Milon azonban elnyerte tettéért „jutalmát”. Mennyei Urunk egész testét rettenetes csapással sújtotta: lepra és podagra kínozza, alig tudott levegőt venni, mert orra eldugult,

homlokát és arcát sebek és kiütések borították, lábszárai megdagadtak és lábfejei kisebesedtek, s egy város aranyáért sem tudott volna lábra állni. Egy városon kívül eső kunyhóba száműzték, és Guillaume de Dol, ki továbbra is ragaszkodott hozzá, istenszeretéből gondoskodott róla. Jó urak, nem lehet az szegény, kinek a Mindenható egészséget ad, s nem is tudja igazán, mily nagy kincset kap Tőle. Egy hétfő reggelen, amint megvirradt, Milon igencsak kedvező hírt hallott. Azt mesélték, hogy Szép Menedéken él egy tiszteletré méltó és szentéletű nővér, aki mindahány köszvényes és csúzos beteget – feltéve, hogy őszinte hittel járulnak elébe – képes meggyógyítani. Amint ezt meghallotta Milon, hálát adott Istennek, s búcsút vett Guillaume de Doltól. Előbb azonban kért tőle egy szamarat vagy egy felszerszámozott öszvért, hogy azon indulhasson útra. A jó szívű Guillaume a beteg Milont egy erős tengelyű szekérre ültette, melyet egy almásderes igásló húzott, s a fogatot egyik megbízható szolgálja hajtotta. Miután ügyel-bajjal megtették útjukat, megérkeztek Szép Menedékre, ahol a többi beteggel együtt szállásolták el őket. Milon pedig alig várta, hogy találkozhasson a nemeshölgygel.

CXCIII.

Jó urak, figyeljete jó! s ím, hallgassátok a szép rímekkel ékes éneket, melyet nem énekelt még jobb igric Franciaországban.

Nagyhatalmú várúr volt Thierry, ki sok napon át oltalmazta az ifjú Florence-ot. Ám leánya, Beatrix miatt, kit elveszített, Florence nagy veszélybe került, s menekülnie kellett. Semmilyen bünt nem követett el azonban, jól tudta ezt a hitvány áruló is, kit ne kerüljön el Isten büntetése. Ámde Thierry azt hitte, Florence ölte meg leányát, holott Macaire követte el e gáztettet, melyet Mennyei Atyánk keményen megtorolt. Arca felpuffadt, s bíborvörösre vált, a hasa pedig akkora lett, mint egy hordó, s olyannyira megbénult, hogy csak mankóval tudott járni. Thierry, a várúr nagy bánatot érzett miatta, mivel Macaire a hűbérese volt, s hűséget esküdött néki. Isten világosítsa meg azonban elméjét, mert ha jobban ismerte volna, s tudta volna, mit követett el, mágyára küldte volna, vagy a Plaisance nevű folyóba fojtatta volna.

CXCIV.

Macaire-nek nagy fájdalmai voltak, s igen nyomorultul érezte magát; feldagadt hasa akkora volt, mint egy igáslóé, a fél testét elveszítette, és sokat szenvedett; a halál árnyékában élt, mert összes családtagja meghalt már, csak egy unokafivére maradt életben. Ő említette néki egy kedd reggelen, hogy már csak Szép Menedékben reménykedhet.

– Isten oly nagy csodákat tesz ott, mint amikor a vizet borrá változtatta unokafivére, Szent János menyegzőjén.⁶⁴ Az ottani klostrom falain belül él egy nemeshölgy, kit áldjon meg Isten. Széles e világon nincs oly mozgásképtelen béna, sem köszvényes, csúzos vagy leprás, aki – feltéve, hogy igaz hittel és szándékkal érkeznek oda – ne épen és egészségesen távozna onnan. Ha már ott lenne kegyelmed egy fenyő árnyékában, láthatná, hogy az út végig telis-tele van betegekkel, kik annyian vannak, mint a Frairin híd felszentelésén. Menjen oda, jó uram, ne riadjon vissza; gyónja meg bűneit Martin atyának, kiben úgy hiszek, mint a Teremtőben, kinek akaratából a Rajna vize hegyen-völgyön keresztül folyik, mielőtt a tengerbe ömlene. Még Szent Mamin⁶⁵ ünnepe előtt teljesen vissza fogja nyerni egészségét.

CXCV.

– Kedves kuzin – szólt Macaire –, mondd csak, te tréfálsz? Azt állítod, azért igyekszik annyi sok beteg és nyomorult ember Szép Menedékre, hogy ott gyógyulást nyerjenek?

– Így igaz, a tanúm reá Szent Tamás, több ezren fekszenek ott zsákjaikon. Ha már a klostrom előtti fenyőfa alatt lennél, azt látnád, hogy az egész környékről odasereglettek a betegek és bénák. Az utakat teljesen ellepték a szekereken és kordékon érkező nyomorultak. Ha hiszel nékem, te is felkeresed e szent apátságban ama fekete ruhát viselő nemeshölgyet, s ha bízol benne, s ő pedig hajlandó meggyógyítani téged, teljesen gyógyultan fogsz onnan távozni és semmilyen fájdalmat nem fogsz érezni.

– Kedves kuzin – válaszolta Macaire –, kísérv el oda engem. Ha valóban meggyógyulok, felettébb nagy lesz a jutalmad. Most pedig ne késlekedj, hanem menj el az én uramért, s mondd meg néki, hogy jöjjön, s látogassa meg a szenvedő beteget.

S rokona máris indult Thierry várúrhoz egy jól táplált paripán. Az alávaló Júdás, ki eladta a Mi Urunkat, nem követett el nagyobb árulást, mint e sátánfajzat, aki meggyilkolta Beatrixot; ám unokafivére mit sem tudott erről, különben vízbe fojtatta vagy tűzbe vettette volna.

CXCVI.

Thierry felkereste tehát lovagját, Macaire-t, akinél gonoszabb ember nem viselte még e nevet.

– Kedves barátom – szólította meg Thierry –, úgy látom, nagy bajban van.

⁶⁴ A kánai menyegzőn.

⁶⁵ Szent Mesmin (Maximinus), az Orléans melletti Mici apátja, aki Kr. u. 520 körül halt meg.

Szent Hilariusra mondom, felettébb kedveltem kegyelmedet, s módfelett sajnálom, ami kegyelmeddel történt, ám nem tudok többet tenni az érdekében. Teljesen felpuffadt az arca és a teste, s nem használ kegyelmednek sem orvosság, sem gyógyír, sem főzet.

Ó, Magasságos Isten, ha a várúr tudta volna, mit követett el a hitvány lator, Szent Sicariusra,⁶⁶ menten vízbe fojtatta volna. Az alávaló gazember azt válaszolta urának:

– A Mindenható Isten áldja meg kegyelmedet! Azt hallottam, hogy Szép Menedéken van egy szent életű apáca, kit Isten magához akar emelni, mivel teljesen áthatotta az istenhit és a szent világosság. Azt is hallottam, hogy nincs az ég alatt oly beteg, aki ha őszinte hittel keresi fel e szent helyet, ne épen és egészségesen térne vissza onnan. Ha valaha is szeretett engem, nagyuram, az Isten nevére, vitessen el az Orsaire-szikláig, ahol a fényességes apátság és az istenfélő, szent apáca található. Még ma éjjel elindulhatunk Beaucaire-be, s reggel pedig, amint felkel a nap, már ott is lehetünk.

CXCVII.

A tiszteletre méltó Thierry várúr nyomban parancsot adott alattvalóinak a készülődésre, majd azt mondta Macaire-nek:

– Örvendjen hát, és legyen bizakodó, mert hitvesemmel együtt elkísérem kegyelmedet. A betegsége módfelett elszomorít, s ha a bajától megszabadul kegyelmed, Szent Riquier-re⁶⁷ mondom, nagyon boldog leszek.

– Ne is késekedjünk, nagy jó uram – válaszolta Macaire –, mert már nagyon vágyom arra, hogy találkozhassem e nemes hölgygel. Mélyen hiszek Őbenne, kit a Jordán folyó vizében Szent János megkeresztelt, miként az egyház fiai hirdetik, s ezért remélem, vissza fogom nyerni egészségemet.

– Adja Isten, kedves barátom – szolt Thierry –, aki a tengert és a földet, valamint az első embert, Ádámot teremtette!

Azzal Thierry a fényes tekintetű Églantine-t hívatta, kinél nemesebb hölgy nem akadt onnan Montpellier-ig.

– Drága hölgyem – fordult hozzá Thierry –, az Istenre kérem, induljunk máris Szép Menedékre. Van ott egy nem régen érkezett nemes hölgy, egy áldott apáca, ki oly jártas a gyógyítás mesterségében, hogy nincs a föld kerekén oly lázas beteg, nyomorék vagy bármily más bajtól szenvedő, akit keze érintésével ne tudna meggyógyítani.

⁶⁶ Lyon püspöke, Kr. után 425 körül halt meg.

⁶⁷ A ponthieu-i Centule apátság alapítója a Kr. u. VII. században.

– Jó uram – válaszolta a nemeshölgy –, már tegnap óta tudok e csodatételről, melyet minél előbb saját szememmel is látni szeretnék. Szóljon a háznépének, hogy készüljenek az útra, s egy málhás lóval hozasson magával aranyat és ezüstöt is. Vitesse hát oda lovagját, Macaire-t, ki, ha meggyógyul, még jó szolgálatot tehet kegyelmednek.

Magasságos Isten, ha a nemeshölgy tudott volna a lovac halálos vétkééről, hogy miként ölte meg egy acélkéssel a leányát, legott máglyára küldte, vagy a tengerbe fojtatta volna! Ám idővel tudomása lesz róla, nem titkolom előttetek, mert Római Florence, kit Isten oltalmazzon minden bajtól, kényszeríteni fogja Macaire-t, hogy számos lovac jelenlétében bevallja, miként ölte meg egy acélkéssel Beatrixot.

Thierry úr egy gyors járású ménre, hitvese pedig egy drága paripára ült fel. Macaire-t egy nagy kordéra ültették, melyet mentával és édesköménnyel illatosítottak. A kordét két igásló húzta, melyeket unokafivére, Menesier hajtott. A nemes Thierry urat számos csatlósa és szolgája kísérte el az útra. Miután elhagyták városukat, a legrövidebb úton a sziklára épült Szép Menedékre lovacoltak, s még naplemente előtt meg is érkeztek oda. Egy szép kertes fogadóban szállt meg Thierry az apátság mellett, Macaire-nek is jó szállást kerítettek, s a fogadó szakácsai bőséges vacsorát szolgáltak fel nekik.

CXCVIII.

Thierry várúr, kinek felettébb nagyok voltak érdemei, megérkezett tehát a sziklára épült Szép Menedékre. Vele együtt érkezett oda hitvese, a szépséges és istenfélő Églantine úrnő is, aki nagyon vágyott már találkozni a klastrom apátnőjével, s a szentéletű apácával, aki meggyógyította a betegeket és a bénákat. Magyarhoni Milon, a sógora is ott volt, aki elrabolta őt; Isten büntesse meg érte! Olyannyira felpuffadt a teste, hogy kis híján széthasadt, arcát a köszvény és a lepra miatt sebek borították. Az átkozott Macaire is ott volt, kinek méreg járta át testét, és állandó szomjúság gyötörte. Escot-nak, a hajókapitánynak szintén nagy fájdalmai voltak; megvált hajójától, s igencsak elkeseredett, mivel sem meghalni, sem meggyógyulni nem tudott. Hozzá is eljutott azonban a Szép Menedéken élő jámbor apáca híre: az, hogy bármily felpuffadt volt is valaki, ha őszintén hitt Istenben és tiszta szívvel fordult a nemeshölgyhöz, legott kigyógyult bajából. Escot is szívesen felkereste volna Florence-ot, ha tehetne volna, s ha Isten is úgy akarta volna. Egy hajó érkezett akkor a kikötőbe, ahol egy napig vesztegelt a szélcsendben. Escot, a hajós tüstént ott termett, s addig könyörgött a Magasságos és Mindent Látó Isten nevében, hogy állapotára való tekintettel felvették a hajóra, mely – miként

Istennek tetszett – a jó szélben máris vitorlát bontott, s elhagyta a kikötőt. Négy és fél napig hajóztak duzzadó vitorlákkal, míg a Szép Menedéken lévő apátságához nem értek. A hajó kapitánya igen nagy gondban volt, mert nem talált kikötésre alkalmas helyet. Végül partra tették Escot-t, ki igen nagy fájdalomra panaszkodott, ám amikor látta, hogy megérkezett oda, ahová szándékozott, hálát adott Istennek, és nagy öröm töltötte el.

CXCIX.

Jó urak, temérdek beteg, béna, mozgásképtelen és megvakult ember gyűlt össze Szép Menedéken. Az istenfélő, szentéletű apáca híre egészen Keletig eljutott. Nem volt a földkerekségen oly öreg, vagy fiatal, akár kígyó marta meg, láztól szenvedett, köszvény vagy más nyavalya kínozza, ki ne gyógyult volna meg azon nyomban, ha jó szándékkal kereste fel Szép Menedéket. Clarembaut, a cégéres gazember, kire lesújtott Isten büntetése, Aquileiában volt, s szörnyen szenvedett: az egész teste megbénult, arca eltorzult, fogai kihullottak, s csak két mankóval tudott járni. Hallott a Szép Menedéken történt csodáról, a szentéletű hölgyről, aki meggyógyította a betegeket, s elhatározta, hogy felkeresi őt, ha Isten is úgy akarja. Talált egy hajót, mely éppen oda indult, s a Mindenható Isten nevében addig kérlelte a hajó kapitányát, míg az megkönyörült rajta, és felvette a hajójára. Jó szellel kihajóztak, s egy éjjel megérkeztek Szép Menedékre. Clarembaut-t rövidesen partra tették, s a hajó továbbindult Benevento felé. Felettébb boldog volt Clarembaut, midőn megtudta, hogy megbánása jutalmul megérkezett oda, ahol gyógyulását remélte.

CC.

Jó urak, maradatok csendben, s figyeljetek reám: szép éneket fogtok hallani, ha ti is úgy akarjátok; hallani fogjátok izgalmas történetét Florence ellenségeinek, akik mind Szép Menedékre értek. Mint hallhattátok, sok bánatot okoztak néki, s még többet is okoztak volna, ha teheték volna, ám a jóságos Isten megóvta őt ettől. Odaérkezett Milon és a szakállas Escot, az alávaló Macaire, kit súlyos betegség támadott meg, a gaz Clarembaut, ki megbénult és ábrázata eltorzult. Milon leprás lett, és köszvény kínozza, s ő is Szép Menedéken remélt gyógyulást. Isten csodát tett, és egybegyűjtötte őket, s Florence valamennyiüket azonnal felismerte.

Most elhagyjuk Florence-ot, és Esmeréről, a római császárról szólunk, kinek nagy fájdalmai voltak. Két hónapja már, hogy megsebesült a fején: egy nyíl hegye befűrödött a koponyájába, amelyet nem tudtak onnan eltávolítani. A császár minden színét elveszítette; hajdani szép, fényes arca megcsúnyult és

szörnyen feldagadt. A főurak mind azt állították, hogy elméje is elborult; országa alattvalói teljesen kétségbe estek, s azt mondogatták, hogy ha uruk meghal, mindenüket elveszítik. Ám hírért hallották, hogy Szép Menedéken igazi ereklyék vannak, s hogy él ott egy szentéletű, jóságos nemeshölgy. Nem akadt még oly beteg ember a földön, akit ne gyógyított volna meg, ha igaz hittel és jó szándékkal kereste fel őt. Midőn Esmeré meggyőződött e hír igaz voltáról, bizalmasát, Agravaint hívatta:

– Kedves barátom – fordult hozzá a császár –, felettébb rossz állapotban vagyok, s ha ez továbbra is így marad, hamarosan meghalok. Szép Menedéken szent ereklyék találhatók, s van ott egy jámbor nemeshölgy, akiért Isten csodákat tett, miként mindenütt beszélük: több mint hatvan vak embernek visszaadta a látását, a bénáknak a járását, és a lázas betegeket meggyógyította. Holnap menjünk el hozzá, ha egyetért velem.

– Felséges uram – válaszolta Agravain – az Istenre kérem, forduljon őszinte hittel e nemeshölgyhöz, s ne legyenek kétségei, meg fog gyógyulni.

– Nosza, ne késlekedjék kegyelmed – mondta néki a császár –, hanem ügyeljen arra, hogy minden elő legyen készítve az útra.

A bölcs Agravain máris térült-fordult, s tizenöt öszvérre aranyat és ezüstöt rakatott. Másnap hajnalban, amint a nap felkelt, a császár lóra ült, és útnak indult. Őt és fél napig megállás nélkül lovagolt, s megérkezett úti céljához, Szép Menedékre. Az uralkodót egy fényes palota kényelmes, boltíves szobájában szállásolták el. Tiszteletére felcsendültek az apátság harangjai is, olyannyira megörültek érkezésének. Az apátnő és számos apáca elébe jött, hogy örömteli fogadásban részesítsék. S ennek így kellett lennie, mert az uralkodó igen jóságos volt.

CCI.

Fényes kíséretével betért a városba és ott megszállt Magyarhoni Esmeré, kit nagy tisztelettel és pompával fogadtak. Gyorsan híre ment a szent apátságban a hatalmas római császár érkezésének, aki megsebesült a fején, amely megdagadt, és eltorzult az arca. Ezt hallván, a fejedelemasszony hálát adva Istennek, tüstént Florence-ot hívatta, s e szókkal fordult hozzá:

– Kedves hölgyem, áldott legyen amaz óra, midőn a klostromunkba érkezett kegyed! A hatalmas Róma császárat, ki súlyosan megsebesült a fején, s a városunkban szállásolták el egy régi palotában; azért jött, mert erősen hisz abban, hogy kegyed ki tudja gyógyítani bajából.

Ezt hallván, Florence úgy megdöbönt, hogy Pavia minden aranyáért sem lett volna képes megszólalni; orcája kipirosodott, s oly gyönyörű lett,

mint a kinyílt rózsa. Most már bizonyossággal hitte és tudta, hogy visszatér Rómába, ahol született, s viszontlátja Esmerét, aki igencsak megszenvedett érte. Ó, Mennyei Atyám, ha a császár tudott volna Florence-ról, már régen felkereste volna az apátságban! Képzeltetitek, mily nagy örömet éreztek, midőn megpillantották egymást.

CCII.

Róma császáranak és kíséretének kényelmes szállásban volt része egy magas palotában, ahol Thierry várurat is vendégül látták. Egész éjjel fényes ünnepséget tartottak tiszteletükre, ám másnap korán reggel a császár – ki nagy fájdalmat érzett fejében, de a szíve egészséges volt – és a vitéz Agravain kéz a kézben az apátságba ment, ahol egy derék káplán misét mondott nekik. Ezután egy sekrestyés a klostromba kísérte őket, ahol a tiszta szívű apátnő a dicső Mennyei Atya nevében köszöntötte a császárt, aki ekként válaszolt neki:

– Mennyei Urunk oltalmazza kegyedet!

Majd kézen fogva az apátnőt, maga mellé ültette egy nagy székre.

– Úrnőm – szólította meg a császár –, Istenre kérem, ki Évát teremtette, mutassa be nekem ama nemes hölgyet, ki oly nagy hírnévnek örvend; felettébb szeretnék már találkozni véle. Ha el tudja űzni a bajt a beteg fejemből, több aranyat adok kegyednek, mint amennyi szalmája van.

– Biztosíthatom felségedet – válaszolta az apátnő –, hogy mielőtt feljő a holnapi nap, teljesen egészséges lesz felséged.

– A Mennyei Urunk hallgassa meg kegyedet, úrnőm – tette hozzá Agravain.

CCIII.

A klostromban várakozott a császár, bizalmas barátja, Agravain, valamint a szentéletű apátnő és még tíz apáca társaságában.

– Úrnőm – szólalt meg a császár –, felettébb bánt engem, hogy nem láthatom a fényes arcú nemes hölgyet, akinek a kedvéért e vidékre jöttem. Sokat szenvedek a fejemet ért sebesülés miatt, kegyed is láthatja, mennyire feldagadt az arcom és a szám. Innen egészen a Mont Cenis-ig eljutott a híre, hogy Mindenható Urunk csodát tett ama nemes hölgyért. Ha engem is meggyógyít, amiben egészen bizonyos vagyok, még ma több aranyat – tíz, bizantinussal megrakott öszvért – adok kegyednek, mint amennyi jövedelme származik az egész vidéken.

Akkor Thierry várúr és hitvese, Églantine úrnő érkezett a klostromba, s leültek egy padra a császár mellé, akit nagy tisztelettel köszöntöttek.

Majd a fényes arcú Florence-ot kérették, aki jött is hamarost. Fekete apácaruhát és a fején fátyolt viselt, a bőre fehérebb volt a májusi liliomnál. Midőn megpillantotta Esmerét, orcája bíborszínűre váltott; láttára a király is felállt, s végtelen kedvességgel tekintett reá. Bizonyosak lehettek, hogy felismerte őt, s egészen Párizsig nem volt nála boldogabb ember.

CCIV.

Esmeré, a római császár a nemes Thierry mellett ült, s a királynő láttán azonnal felállt, majd e szókkal fordult hozzá:

– Drága úrnőm, az Isten szerelmére, ki kínhalált szenvedett, Rómában, a Vatikánban hallottam, hogy a Szép Menedéki szent klostromban él egy szentéletű nemeshölgy, kinek híre-neve az egész földet bejárta. Úrnőm, egy gyalogos katona nyila megsebezte a fejemet, s a sebet sem orvosság, sem gyógyital nem tudta meggyógyítani. Gyógyulást remélve jöttem ide kegyedhez, s ha meggyógyít, mindig hű szolgája leszek, és javaim nagy részét e helyre hagyom.

– Felséges uram – válaszolta Florence –, hagyjon fel e beszéddel! Ha Isten is úgy akarja, mielőtt eltávoznánk innen, teljesen meggyógyítjuk felségedet. Előbb azonban üritse ki ama palotát, s tüstént hívassa oda a gyógyulás reményében városunkba érkezett összes beteget!

– Áldott legyen az Úr neve, úrnőm – sóhajtott fel a császár.

Azzal városzerte kihirdették, hogy a betegek jöjjenek a bűnbocsánatért. A vakok, a mankóval járó bénák és más mozgásképtelenek mindannyian nagy erőfeszítéssel a palotához vonszolták magukat. Oda igyekezett a gaz Clarembaut, a deres szakállú Escot, a hajós; Thierry odavitette a hitvány Macaire-t, s két szolga odavitte Magyarhoni Milont is. Florence, Ottó király leánya akkor felállt, s azt mondta:

– Jó urak, maradjatok most csendben, s figyeljetek reám! Meg akartok-e gyógyulni betegségetekből?

– Igen, úrnőnk, semmit nem óhajtunk jobban.

– Akkor társaitok színe előtt kezdjétek el meggyónni bűneiteket. Mindannyian valljátok meg őszinte hittel, hogy mi is megismerjük azokat. Tudjátok meg, hogy aki igazat szól, holnap teljesen egészségesen térhet haza otthonába.

Jobbra tekintve, Florence észrevette Milont, akit tökéletesen felismert, s így szólt hozzá:

– Nos, kedves barátom, veled fogjuk kezdeni.

Ezt hallván, Milon felszegte az állát, s csak ennyit mondott:

- Nem szívesen teszem, úrnőm.
- Márpedig – így Florence –, nem fogsz meggyógyulni, ha az összes bűnödet egymás után meg nem vallod itt előttünk.

CCV.

Az Isten szerelmére, irgalmazz, úrnőm – kiáltott fel Milon. – Igaz hitemre, igen előkelő származású nemesember vagyok: Magyarhon jó királya nemzett engem és nemes szívű fivéremet, aki Róma császára, erre megesküszöm. Jóság lakozott benne, és Istent szolgálta, én pedig az ördögöt, halálos ellenségét. Ő megbízott bennem, én azonban elárultam őt, és a halálára törtem fényes lándzsámmal. E nyomorult, kit itt láttok, elragadta tőle hitvesét, az istenfélő Florence királynőt, kinél szebb nemes hölgyet nem szült még anya e földön. Soha nem tudtam azonban legyőzni őt, sem testét, sem lelkét, igaz hitemre mondom. Egy erdőbe szöktem el vele, s már három és fél napja egy falatot sem ettünk. Isten szolgálja, egy remete adott nekünk szállást éjszakára, s kovással gyúrt rozskenyeret vacsorára. Éhségünkben jóízűen ettünk a kenyérből, ha nem ezt tettük volna, éhen haltunk volna. A remete szívesen látott minket, én pedig gonoszszággal fizettem néki. Másnap reggel, mielőtt továbbmentünk volna, rágyújtottam a kápolnáját, ami aljas tett volt tőlem, s egyáltalán nem szolgált reá. Ezután egy sűrű erdőn haladtunk át, ahol démonok és vadállatok támadtak reám, ám éles acélkardommal megvédtem magam. Miután egész nap lovagoltunk, s egy szép magas fa alatt Florence leszállt a lováról, a hajtincsenél fogva a fához kötöztem őt, a kezeit pedig hátrakötöttem a fa törzséhez. Kegyetlen halált halt volna, ha Isten nem oltalmazta volna meg. A Mi Urunk azonban nagy csodát tett érte, merthogy vadászok jöttek arra, kiknek kutyái felverték az egész erdőt. Hitemre nagyon megijedtem, és Guillaume de Dolhoz menekültem, akit hosszú ideig szolgáltam. Nem tudnám megmondani kegyednek, miként szabadult meg a királynő. Az ellene elkövetett bűnöm miatt vagyok most ily állapotban, s ez így van jól, mert megtagadtam Istent, midőn a nemes hölgyet oly rútul elárultam. A színtiszta igazat mondtam el, egy szót sem hazudtam néktek.

Akkor Thierry várúr felállt, és azt mondta a nemes hölgynek:

- Hihetetlen csodát hallottam az imént! Hitemre, valóban egy sűrű erdőben vadásztam, midőn egy magyalfához kötözött nemes hölgyet találtam ott, aki vérzett, ruhája cafatokban lógott, s egész teste nagy kínokról árulkodott. A melléte lévő öszvérén selyemtakaró volt, a nyeregkapája pedig színaranyból volt. Nagy szájalmat éreztem iránta, s tüstént megszabadítottam kötelékeitől, majd felültem egy arab öszvérré, és átadtam az itt jelenlévő

hitvesemnek; ő megfürdette, és ellátta a sebeit, amíg teljesen egészséges nem lett. Soha nem láttam még nála szebb nemes hölgyet! Nagy tisztelettel viseltem iránta, ámde ő gonoszsággal hálálta meg azt: egy késsel megölte leányomat, Beatrixot. Meg akartam égettetni ezért, ám Isten másképp rendelkezett. Minden holmiját, öszvérét és ruháját visszaadtam hát néki, s számúztam birtokomról. Többet nem tudok róla, csak amit elmondtam.

– Várjon csak, Thierry úr! – szólalt meg Florence. – Felettébb igazságtalanul bánt ama hölgygel; biztosíthatom róla, hamarost megtudja kegyelmed az igazat.

Azzal Macaire-hez fordult, aki egy szőnyegen ült:

– Igazat szól az urad, barátom? Hitedre, ne hallgass el semmit!

Ezt hallván, Macaire úgy megdöbbsent, hogy egy szót sem mert szólni urát, Thierryt illetően.

CCVI.

A keces természetű Florence királynő Macaire előtt állt, és felszólította:

– Nos hát, mondd csak, barátom, de ne titkolj el semmit, igazat szól-e a te urad? Mit tudsz erről mondani nekünk?

– Nem merem elmondani, úrnőm, a Megváltóra esküszöm! Csak kegyednek, titokban beszélnek róla.

– Hitemre – szól Florence –, márpedig nyilvánosan fogsz beszélni. Tudom, miként van ez, akkor nem titkolsz el semmit.

– Mondja hát hamar – szólította fel Thierry –, ne féljen semmit kegyelmed.

– Fájó szívvel elmondom hát – válaszolta Macaire. – Irgalom, Thierry úr, Mennyei Urunk nevére, ki a Szent Szűztől született Betlehemben! Ama szent hölgy iránt, kiről az imént szól kegyelmed, s akit egy fához kötözve talált az erdőben, nagy szerelembe estem, s én is a szerelmét óhajtottam. Ő azonban annyit sem törődött velem, mint egy rühös kutyával, s egy éles kővel megdobott, megsebezve az ajkam és kitörve a fogaim. Éjjel, midőn aludt, bosszút akartam állni rajta, ám Isten, mint hű alattvalóját, megoldalmazta őt. S akkor nem tehettem mást, egy éles késsel megöltem Beatrixot. A nemes hölgy nem vétkes, Isten a tanúm.

Ezt hallván, Thierry legott talpra ugrott.

– Alávaló gazember, hitvány csaló, te ölted meg hát Beatrixot, a gyermekeket? Légy átkozott, amíg csak élsz!

– Igaz hitemre – szól Églantine –, felettébb fáj a szívem ama nemes hajadonért, aki semmit nem követett el, s akit kegyelmed, jó uram, nagy szegényben marasztalt el és gyalázatban hagyott e gazember kedvéért, aki legyilkolta leányunkat.

Thierry pedig azt mondta Macaire-nek:

- Innen márpedig nem menekülhetsz, mert rögvest megégettetek.
- Jó uram – szólott akkor Florence –, ne törődjék most ezzel, mert oly dolgok-ról fog hallani, amelyek örömmel töltik el.

CCVII.

Akkor Clarembaut, ki teljesen rokkant volt, két mankójára támaszkodva feltápáskodott – paralízis támadta meg, ami egészen lesújtotta –, és azt mondta Florence-nak:

– Egy kissé figyeljen rám nagyságod! Mindannyiuk színe előtt megvallom bűneimet, s boldog leszek, ha meggyógyulhatok. Harminc esztendeje már, hogy kiközösítve élek, és sem Karácsonykor, sem Húsvétkor nem áldozhatam. Sok embert megöltem, és sok szerzetest kifosztottam, s legalább kétszáz templomba és kolostorba betörtem; elkövetett bűneim miatt vagyok most ilyen állapotban. Elkövettem még egyet, ami miatt még inkább szegyenkezem, s az utolsó ítélet napján arra ítéltetem, hogy a többi istentagadóval együtt egyenesen a pokolra jussak. Az akasztófához vittek, s már éppen fel akartak rá húzni, amikor egy szőke hajú nemes hölgy jött arra egy poroszka öszvéren, nem tudom, mely királyságból. A szolgálatába fogadott, s megmentett a haláltól, én pedig esküvel hűséget fogadtam néki. Majd egy kikötőben eladtam őt, amit már nagyon megbántam; egy hajóval a tengerre szállt, engem pedig rítul becsaptak.

Escot, ki igencsak kényelmetlenül érezte magát, így folytatta:

– Én vettem meg őt, ami nagy örömömre szolgált, mert azt gondoltam, hogy a kedvemet tölthetem vele, ámde a tengeri vihar elválasztott minket egymástól: a hajóm elsüllyedt, az embereim pedig vízbe fulladtak. [...] ⁶⁸

Ezt hallván, Florence felállt, és így szólott a nemesurakhoz:

– Készítsetek egy nagy tüzet!

Hamar elkészítették a tüzet, s leégették vele a bilincseket. Azután a királynő a betegekhez ment, akiket sorban megáldott Isten nevében, arra kérve Őt, hogy bocsássa meg a bűneiket. Azok meg is gyógyultak, és bajaiktól megszabadulván, őszinte szívvel adtak hálát a Mennyei Atyának. A gyógyult betegek búcsút vettek Florence-tól is, és boldogan indultak haza.

CCVIII.

Florence királynő ezután Esmeréhez lépett, és keresztet vetett a sebesült fejére, mely azon nyomban meggyógyult, és elmúlt belőle a fájdalom. Végtelen

⁶⁸ Itt egy sor hiányzik.

örömmel borultak egymás nyakába, és csókolták meg egymást. A király levette a fátyolt Florence fejről, és megpillantotta szép, piros arcát. Határtalan boldogságot érzett szívében, elhíhetitek, s így szól hozzá:

– Drága kedvesem, nagy öröömre szolgál, hogy jó egészségben látom viszont kegyedet. Most pedig máris induljunk vissza Rómába.

– Ahogyan óhajtja, kedves uram – válaszolta Florence.

Majd engedélyt kértek az apátnőtől, hogy eltávozhassanak, s ő azt jó szívvel megadta nékik. Thierry úr pedig Florence-tól vett búcsút, aki Isten oltalmába ajánlotta őt. A császár bőkezűen kiadta Milonnak a jussát, földbirtokokat és más javakat adományozván néki. Esmeré az apácákat is bőséges adományokban részesítette. Az apátnő és a nővérek nagy szomorúsággal búcsúztak el Florence-tól, akit felettébb megszerettek végtelen jóságáért és jámborságáért. Esmeré és Florence végül útnak indultak, s amikor Rómába érkeztek, a város összes harangja megkondult, s a pápa is kegyesen köszöntötte őket. Miután misét hallgattak, egyenesen feldíszített palotájukba mentek, ahol fényes lakoma várta őket. A vacsora végeztével asztalt bontottak, s a nemesurak és lovagok hazatértek otthonukba. A császár azon az éjjelen Florence-szal hált, és egy fiút nemzett néki, aki Róma és a császárság ura lett, s később Spoletoi Ottó királynak nevezték.

Oltalmazzon minket Isten, ki a Szentháromságban létezik, s minden ember felett hatalma van.

